

Demarcéan 32
VP

48394

Cte CARTON DE WIART
Ministre d'État.

Mes Vacances au Congo

FONDATION
UNIVERSITAIRE



BRUXELLES
F. PIETTE, éditeur,
12, Montagne-aux-Herbes-Potagères.
1923

Mes vacances au Congo

Henry Carton de Wiart



P. Piette, Bruxelles, 1923

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

C^{ie} CARTON DE WIART
Ministre d'État

Mes Vacances au Congo

BRUXELLES
P. PIETTE, éditeur,
12, Montagne aux-Herbes-Potagères.
1923

À MON CHER COMPAGNON DE VOYAGE
le Lieutenant N. LAUDE,
qui combattit si vaillamment sur l'Yser

et dans l'Est africain,

EN HOMMAGE DE RECONNAISSANTE SYMPATHIE.

H. C. W.

TABLE DES MATIÈRES.

- I. Comme quoi la ligne droite n'est pas toujours la plus courte. — Hâtons-nous d'achever le B. C. K. — Le départ à l'anglaise, sans tambour ni trompette.
- II. Les plaisirs écorchants. — Alliés en Afrique comme en Europe. — L'appel à Dieu dans la nuit
- III. Las Palmas, capitale des Îles Fortunées. — L'île de l'Ascension. — Le « Quest » de la mission Shakleton. — Le « self-control » anglo-saxon
- IV. Sainte-Hélène. — Du berceau au tombeau de l'Empereur. — L'esprit sportif et quelques-uns de ses effets sociaux
- V. La cité du Cap. — L'amalgame Sud-africain. — La question des langues. — Belgique et Union Sud-africaine
- VI. Physionomie générale de l'Afrique du Sud. — Immensité et nouveauté. — Mines, cultures, élevage — La « Colour bar ». — Johannesburg et Pretoria. — L'Institut des recherches médicales. — Un Malinois, un Namurois et un... Van Dyck
- VII. Au pays des Matabélés. — Le massif des Matopos et le tombeau de Cécil Rhodes. — Les ruines énigmatiques. — La « fumée qui tonne »
- VIII. Au Katanga. — Élisabethville cité-jardin. — Le cuivre, l'uranium, le charbon. — Les exploitations agricoles. — Est-on en pays

belge ?

- IX. À travers les solitudes. — Faune et flore tropicales. — La danse à la lune. — Paysages lacustres. — Sur le Lualaba. — À la Cour du roi Mafenge
- X. Dans le recul du haut Moyen-Âge. — Sur le Tanganyka. — Chez les Pères Blancs de Baudouinville. — Caisses d'Épargne et Mutualités pour Noirs. — Le capitaine Joubert. — La station d'Albertville
- XI. L'indigène. — Ses qualités et ses défauts. — L'impôt de capitation et le problème de la main d'œuvre. — Le contact avec le Blanc
- XII. Le caoutchouc congolais dort. — Le palmiste et le copal en pleine activité. — Plantations diverses. — Un chimpanzé garde-forestier. — Les éléphants et les chefs indigènes. — La vie de planteur. — La forêt éternelle. — Culture et élevages domestiques
- XIII. Les villes qui s'égrènent des sources du Congo jusqu'à son embouchure. — Physionomie de Stanleyville et de Kinshasa. — La protection de l'enfance au Congo
- XIV. Du Pool à Banane. — Notre front de mer. — Les bâtisseurs de villes. — Aux colonies, les formules ne sont rien. Les hommes sont tout
- XV. Au Mayumbe. — Portage et maladie du sommeil. — Plantations et factoreries. — Notre politique coloniale a ses dangers extérieurs et intérieurs. — Da mihi Belgas !
- XVI. Le steamer belge, trait d'union entre la colonie et la métropole. — Controverses coloniales. — Un chasseur d'ivoire. — Sur la côte de la Guinée. — Les escales. — L'Escaut et le Congo. — Conclusions

I.

**Comme quoi la ligne droite n'est pas toujours la plus courte. —
Hâtons-nous d'achever le B. C. K. — Le départ à l'anglaise, sans
tambour ni trompette.**

21 juillet 1922.

En vue des côtes normandes.

D'un point à un autre, la ligne la plus courte est la ligne droite. C'est du moins ce qu'affirme un aphorisme fameux que les sciences exactes ont légué à la sagesse des Nations. Quel plaisant démenti à ce dogme géométrique que d'être obligé, lorsqu'on est pressé par le temps, de prendre la voie du Cap de Bonne-Espérance pour se rendre à Elisabethville !

Représentons-nous le continent noir sous la forme d'une poire gigantesque dont notre Katanga serait, sinon le cœur, du moins l'un des meilleurs pépins. La comparaison, je le reconnais, est irrespectueuse. Je la fais sous toutes réserves et seulement pour les besoins de ma démonstration. Veut-on atteindre le centre du fruit ? On peut l'entamer au choix par le haut, par le bas ou par les côtés. Les quatre points cardinaux peuvent servir de points de pénétration.

Voulez-vous essayer par le Nord ? C'est la route de l'Égypte, et sans doute celle que suivirent jadis les Arabes. Remonter la vallée du Nil par Le Caire, Louqsor. Assouan, Khartoum, Fachoda, Lado, puis longer les Grands Lacs, que d'étapes séduisantes ! Ce sera le voyage de noces de nos arrière-petits-enfants. Aujourd'hui ce trajet, le plus court à vol d'oiseau, est encore le plus long en réalité.

L'accès par l'Ouest, c'est-à-dire par Borna, le Congo et le Lualaba, a, lui aussi, le défaut de la longueur. Dans l'état actuel des choses, il exige le recours successif à la navigation fluviale et au rail pour n'aboutir au Katanga qu'après plus d'un mois de voyage et au prix d'une demi-douzaine de transbordements.

À opérer par la rive orientale de l'Afrique, la pénétration pourrait être plus aisée, d'autant que le Katanga est plus proche de l'Océan Indien que de l'estuaire maritime du Congo.

Venant de l'Est, le voyageur peut rejoindre notre colonie en débarquant soit à Mombasa dans l'Est africain anglais, soit à Dares-Salam dans l'ancienne Afrique orientale allemande, soit à Beira, dans l'Afrique orientale portugaise. En effet, chacun de ces trois ports est le terminus d'un railway se dirigeant vers le Congo. Si la première de ces voies, celle de l'Uganda, d'ailleurs inachevée, ne donne pas un accès pratique à la « perle » de notre colonie, en revanche, la seconde, le « Tanganykabahn » assure directement la jonction avec notre réseau belge et permet déjà de la sorte la traversée de l'Afrique dans toute sa largeur. Quant à la ligne de Boira, qui vient se souder à Buluwayo au réseau rhodésien, c'est celle qu'adopte aujourd'hui la majeure partie de notre trafic du Katanga.

Mais c'est la voie du sud, — chose paradoxale, — qui demeure, jusqu'à nouvel ordre, la plus courte. Désirez-vous être rendu à Elisabethville dans le minimum de temps et avec le maximum de confort ? Il n'y a pas à hésiter. Passez au large de Borna, saluez de loin, de très loin, cette terre devenue belge, puis descendez bien au dessous des Tropiques. Prolongez de quelque 2,500 milles votre voyage en mer. Abordez à l'extrême pointe de la poire africaine. Puis remontez du Sud au Nord, à travers les nouveaux États de la South Africa et de la Rhodésie, par un excellent railway qui couvre environ 3,500 kilomètres avant d'atteindre la frontière belge à Sakania.

* * *

L'obligation de recourir ainsi au chemin des écoliers fait bien saisir, et dès le premier jour, au voyageur qui se rend au Katanga, toute l'importance du problème des voies de pénétration et de communication au regard de notre politique coloniale et combien Stanley voyait clair lorsqu'il déclarait, il y a quelque trente ans, que sans chemins de fer le Congo ne vaut pas un " farthing".

Le détour par le Sud ou par l'Est que nous impose le régime actuel se traduit par le drainage, au profit des sociétés étrangères, du plus clair des bénéfices du trafic de notre Katanga. En même temps, cette servitude

favorise la pénétration étrangère au risque d'adultérer le caractère national de notre œuvre.

À y réfléchir, on éprouve du même coup ce qu'il y a d'intéressant dans la course entreprise entre le « Benguella Railway » et le chemin de fer du Bas-Congo au Katanga (B. C. K.). La première de ces voies mettrait en relations directes par un rail de mille neuf cents kilomètres nos districts miniers du Katanga avec Lobito-Bay, dans l'Angola, une des meilleures rades de la côte occidentale africaine. Il importe que nous puissions opposer à cette nouvelle artère étrangère la ligne qui nous permettra enfin d'aller de Boma à Elisabethville en quelques jours, sans détour inutile et en demeurant sur notre territoire. C'est le rôle du B. C. K., dont le prompt achèvement conditionne au premier chef l'avenir économique et politique de notre colonie.

En attendant ces jours heureux, — puissent-ils être prochains ! — c'est via Cape-Town que s'embarquent les voyageurs à destination d'Elisabethville, ainsi que le faisaient, avant le percement de l'isthme de Suez, les voyageurs en partance pour les Grandes Indes.

* * *

Et c'est ainsi que nous nous trouvons, aujourd'hui, à bord d'un des navires, d'ailleurs excellents, de l'"Union Castle Line" qui s'en va, par Las-Palmas, Ascension, Sainte-Hélène jusqu'à l'ancien cap des Tempêtes, si heureusement débaptisé.

Hier, à l'heure du thé, il a levé l'ancre à Tilbury, sans tambour ni trompette, dédaigneux, en sa qualité de véritable anglo-saxon, de tout cet appareil un peu théâtral qui accompagne ailleurs les départs pour les pays lointains. Lentement, il est descendu jusqu'à la mer, nous offrant, par une radieuse fin de journée, le spectacle toujours plaisant des rives de la Tamise se déroulant en une double frise animée où les cottages et les pâturages alternent avec la vie de l'industrie et des négociants. Puis, au soleil couchant, le fleuve fameux confondit peu à peu ses eaux limoneuses avec les grosses vagues de la mer du Nord, blocs de jaspe, déjà sombres, frangés d'un peu d'écume.

Ce matin, nous sommes en vue des côtes normandes. Ces falaises que nos jumelles devinent là-bas à bâbord et dont la silhouette s'infléchit

brusquement, n'est-ce pas Le Havre et son embouchure ? N'est-ce pas sur ce coin de plage que flotta, pendant les années tragiques, le drapeau de la souveraineté belge qui luttait et se défendait si âprement ?

Nous voici au 21 juillet... Et cet anniversaire qui a pris, depuis la grande épopée, un caractère plus grave et plus émouvant, réveille, pour les trois Belges que nous sommes à bord du « Durham Castle », le souvenir et la fierté de la patrie aimée dont nous nous éloignons, mais dont nous allons bientôt retrouver le prolongement là-bas, sous l'Équateur.



II

Les plaisirs écorchants. — Alliés en Afrique comme en Europe. — L'appel à Dieu dans la nuit.

25 juillet 1922.

Au large des côtes marocaines.

Voici notre cinquième jour de mer. C'est un grand repos. Melchior de Vogüé disait qu'une croisière vaut une retraite. De fait, on peut trouver à bord tous les éléments d'une excellente cure thérapeutique et même morale. Encore faut-il veiller à ne pas se laisser accaparer par des conventions et des frivolités où le snobisme prend sa large part. Le mot fameux de Palmerston : que la vie serait supportable sans ses plaisirs, est vrai de la vie en société, aussi bien sur l'eau que sur le plancher des vaches.

J'ai souvenir d'un voyage par mer accompli il y a quelque quinze ans, entre Naples et Anvers, à bord d'un steamer du « Nordeutsche Lloyd », dans des circonstances de deuil qui faisaient pour moi de cette traversée une épreuve singulièrement cruelle. À partir de l'escale de Gênes, tous les voyageurs d'importance ayant débarqué, — le bateau venait d'Extrême-Orient, et nous étions en novembre, — je me trouvais seul voyageur de première classe à bord. Seul, je me trompe. Du « promenade-deck » au salon, du fumoir à la « speizsaal », j'étais poursuivi par les flonsflons d'un impitoyable orchestre qui me servait, à jet continu, tout le répertoire des Strauss et des sous-Strauss. Dans tous les couloirs, au pied de tous les escaliers, de solennels « stewards » se mettaient au port d'arme à mon approche. À chaque repas, un maître d'hôtel stylé et gourmé présentait à mon choix un interminable menu, luxueusement imprimé et orné d'aimables fioritures. Bien plus, un journal quotidien m'était remis chaque matin en son unique exemplaire. Il me parut que tant d'embarras étaient pour le moins inutiles, d'autant qu'ils s'accordaient très mal avec mon humeur du moment. Ayant donc demandé audience au capitaine, qui ne descendait jamais de sa dunette, je sollicitai la faveur d'être délivré de la musique, des « stewards » galonnés, du journal imprimé et du reste ; les

services d'un seul homme pouvaient me suffire. Hélas ! ma requête n'eut aucun succès. Le capitaine me répondit que rien ne pouvait être changé à ces rites quotidiens et à tout ce décor, quand bien même il n'y aurait pas le moindre passager à bord. Ainsi le prescrivaient les règlements. Ainsi l'exigeait aussi, m'expliqua-t-il, le sentiment d'une discipline méthodiquement allemande : à quoi employer ces musiciens, si leurs instruments devaient être condamnés au silence ? À quoi occuper tout ce personnel abondant et varié, dont l'oisiveté, mère de tous les vices, ne manquerait pas d'éveiller les mauvais instincts ? Avec ou sans clients, le programme devait être exécuté ponctuellement chaque jour, jusqu'à destination. Il fallut bien m'incliner.

Pour obéir à une tout autre mentalité, les règlements à bord des steamers britanniques comportent, eux aussi, leurs exigences inéluctables. Mais quelle admirable connaissance s'y reflète de la vie de voyage et de mer, et quel souci d'entreprendre sur la liberté de chacun que pour réaliser l'avantage du plus grand nombre ! À tout prendre, cette musique, ces parties de sport et ces parties de danse sur le pont, ces parades sur la marche du navire, il faut y voir autant de remèdes destinés à prévenir ou à chasser le « cafard » des longues traversées. Il faut donc s'en accommoder. Il faut surtout y ajouter par le charme ou l'intérêt des rencontres faites à bord et des conversations à cœur ouvert.

* * *

Parmi les passagers, voici un amiral en congé, qui, en guise de vacances, fait son périple d'Afrique, mais en simple touriste. Voici des officiers et des fonctionnaires du service colonial qui ont combattu ou travaillé pour l'Empire à peu près sous toutes les latitudes et longitudes.

Voici des familles de colons qui s'en retournent au Natal ou en Rhodésie après un séjour d'Europe. Voici des jeunes gens qui s'en vont faire fortune, robustes et décidés, prêts à prendre la vie d'attaque et de front. Il règne dans un tel milieu une atmosphère de santé et d'énergie, et, certes, le détour que comporte la voie du Cap pour les Belges qui se rendent au Katanga offre à tout le moins ce profit de les mettre, pendant leur voyage de mer et durant la traversée du grand « dominion » sud-africain, en contact direct avec le génie entreprenant et l'expérience coloniale des Anglo-Saxons.

Un peuple aussi jeune que le nôtre doit être plus qu'aucun autre attentif à s'instruire. Les merveilleux résultats que les Français ont obtenus dans l'Afrique du Nord et tout récemment au Maroc, ceux que les Anglais peuvent fièrement étaler dans l'Afrique du Sud sont des leçons de choses dont nous avons le droit de nous inspirer. Un Liautey est un admirable professeur. Il y a aussi beaucoup à apprendre pour nous dans la vie et l'œuvre d'un Cecil Rhodes.

N'est-il pas remarquable que la destinée, qui a fait de l'Angleterre, de la France et de la Belgique trois peuples voisins et amis en Europe, ait aussi combiné en Afrique, pour ces trois nations, les mêmes conjonctures de voisinage et les mêmes raisons d'amitié ? La grande guerre où nous avons mêlé notre sang et les diverses péripéties politiques et économiques de la paix ont encore accentué ce phénomène. Pour moi, je l'éprouve très vivement au moment où, à bord d'un vaisseau anglais et au milieu d'Anglais, je vogue vers notre colonie. Ce n'est pas en vain que nos explorateurs, nos missionnaires, nos officiers, nos ingénieurs, nos marchands, nos touristes empruntent les mêmes routes, connaissent les mêmes gîtes, les mêmes difficultés et les mêmes espérances que ceux de France ou d'Angleterre. En apprenant à mieux se comprendre, ils sentent aussi de mieux en mieux qu'ils partagent en commun les responsabilités qui, selon le mot de Kipling, ont été placées par la Providence sur les épaules des hommes blancs. En Afrique comme en Europe, ils sont comptables de cette civilisation occidentale que nous avons défendue ensemble naguère par les armes contre une conception toute matérialiste et barbare de la force et que nous devons continuer à servir pacifiquement par la mise en valeur des races et des contrées sauvages ou à demi-sauvages.

* * *

Accoudé au bastingage du pont supérieur, j'échange quelques idées sur ce thème avec un vieux gentleman, grand éleveur des environs de Durban. La nuit est venue. L'air est d'une douceur virgilienne. Le ciel est tout criblé d'étoiles. On dirait d'une poussière de diamants que traverse parfois un éclair fugitif, d'un or presque vert.

Un chant s'élève dans la nuit. Groupés dans un salon de troisième classe, des passagers unissent leurs voix graves ou claires en un hymne religieux

d'une mélodie lente et prenante. C'est très simple et très beau. Et la grandeur de la race anglo-saxonne, qui mêle si naturellement l'idéalisme et le réalisme, se révèle en de telles manifestations. Cet appel à Dieu, dans la nuit, sous Ces voûtes éternelles, telles aujourd'hui qu'au temps des Argonautes et des Conquistadores, pénètre l'âme de souvenirs et d'émotions bienfaisantes.

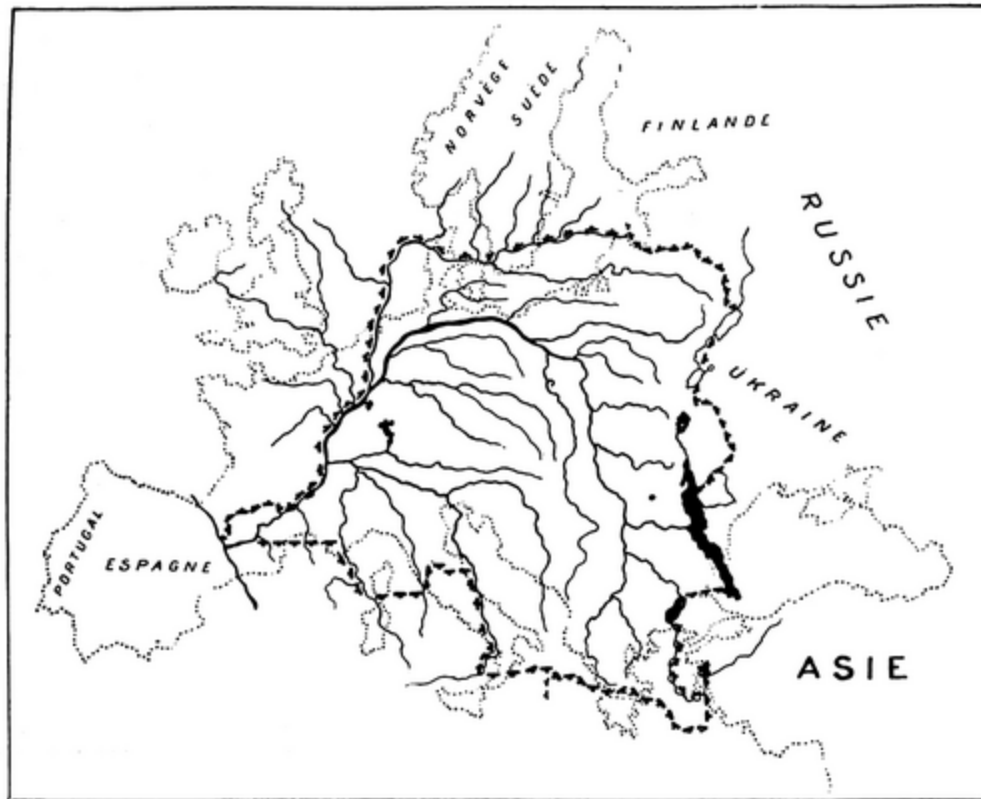
Le capitaine qui passe nous promet que demain nous verrons le pic de Ténériffe. Vers midi nous ferons escale aux îles Fortunées, d'où je vous enverrai ces lignes trop hâtives.

III.

Las Palmas, capitale des Îles Fortunées. — L'île de l'Ascension. — Le « Quest » de la mission Shakleton. — Le « self-controle » anglo-saxon.

En mer.
3 août 1922.

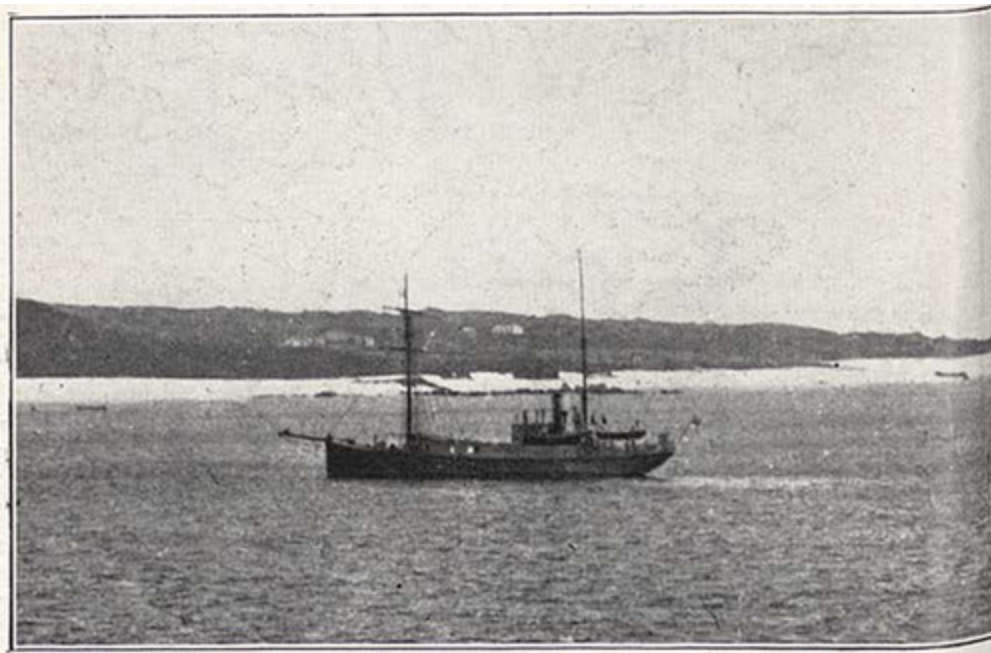
Nous avons surpris Las Palmas au petit jour. Le brouillard du matin, se levant comme un rideau, nous a découvert, le 26 juillet, la capitale de la grande Canarie, nonchalamment étalée sur la côte et dont les faubourgs s'accrochent en grappes à une montagne dont le sommet demeure encore voilé. Le commodore du « Durham Castle » prétend que toutes les îles gagnent à être ainsi vues du large, et qu'à y mettre le pied, la chance des déceptions est la seule que l'on coure. Dois-je dire qu'il ne nous a pas convaincus ? À peine notre steamer s'est-il arrêté dans la rade, tandis que les barques se pressent autour de lui comme autant de moucheron sur une proie âprement convoitée et que déjà le « promenade-deck » est envahi par des mercantis de toutes sortes aux gestes souples et aux regards insinuants.



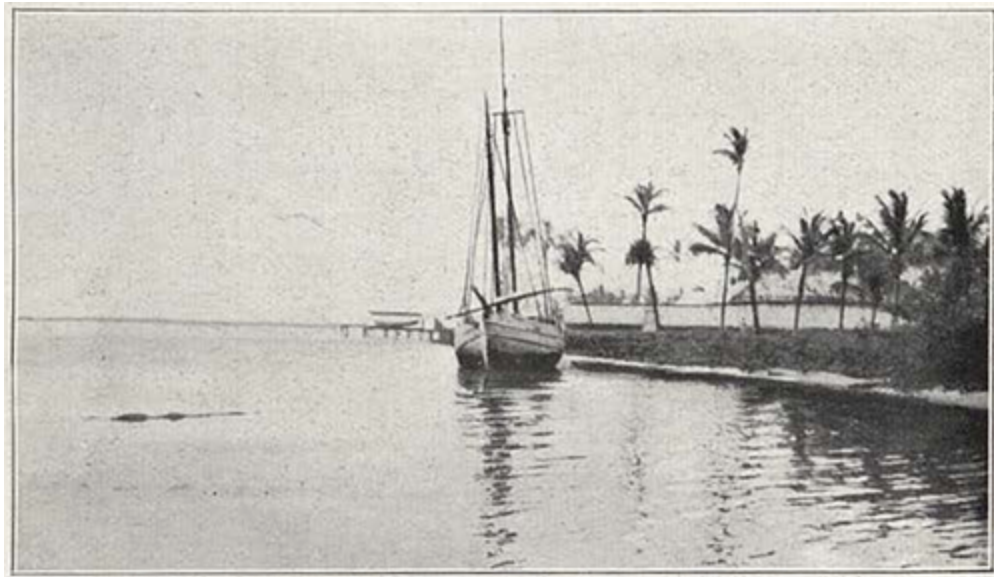
Le réseau fluvial du Congo à l'échelle de l'Europe.



Un aspect de l'île de l'Ascension.



Le « QUEST » de l'Expédition Shakleton en rade de l'Île de l'Ascension.



La pointe extrême de Banane.



Les anciens entrepôts d'esclaves à Banane.



Le marché à Dakar.



Le port de Casablanca.

offrant qui leurs broderies, qui leurs perroquets,

qui leurs singes et leurs bijoux de pacotille, nous sautons à bord d'un canot automobile qui fend l'eau comme une flèche. Beaucoup de bâtiments dans la rade : voici deux navires allemands, un hollandais, un norvégien, puis quelques cargos de Bilbao ou de Ténériffe. Ah ! quand viendra le jour où, à toutes ces escales, le pavillon belge se fera familier ! Du port où nous débarquons, une « tartane » vermoulue nous conduit à la ville, qui n'est distante que de trois kilomètres.

Des bambins aux dents blanches et aux yeux noirs dans des visages d'un teint café au lait nous font escorte, enveloppés d'un nuage de poussière que soulève leur galopade et nous chantant, de toute la force de leurs petits poumons, des airs de bienvenue. Dans le chaud soleil qui la baigne maintenant, la ville mêle d'agréables visions et parfums d'Orient et

d'Espagne. Une rivière la traverse, mais une rivière que la saison a rendue « extra-dry » et à laquelle on ferait volontiers l'aumône d'un verre d'eau pour la rafraîchir. Beaucoup de palmiers et de bananiers et, par-dessus les vieilles murailles des deux rives, d'adorables écroulements de géraniums et de bougainvillées en masses touffues. La cathédrale a belle allure. Sous le portique, des mendiants pittoresques étalant fièrement leurs difformités et des polissons en loques jouant gravement aux osselets. Des duègnes et des señoritas qui entrent à l'église, enveloppées de leurs mantilles. Un important chanoine, en camail, coiffé d'un bonnet à houpette verte, qui s'arrête sur le seuil pour échanger quelques propos avec un vieil hidalgo monté sur une sorte de poney noir à l'œil vif et à longue crinière. Autant de scènes qui rappellent tour à tour le Greco, Murillo, Goya ou Zuloaga. Rien de plus coloré que le marché, qui se tient au bord de la mer, et où la chair rose des thons débitée en larges tranches voisine le plus fraternellement du monde avec la pulpe couleur d'aurore des pastèques et les excoriations marbrées des fromages, — le tout dans le va-et-vient des ménagères qui jabotent et le vol bourdonnant des mouches indiscretes. La ville semble, d'ailleurs, animée et prospère, et les cottages, qu'on devine piqués dans la montagne au milieu des orangers, doivent être des lieux exquis de repos et de villégiature.

Lorsque nous rejoignons le « Durham Castle », celui-ci achève sa provision d'eau. Un bateau-bassin est amarré à son flanc et nous voyons, peu à peu, la coque de ce réservoir se dégager des vagues, sous l'effort rythmé des pompes qui le vident de son contenu. Un peu plus loin, de jeunes plongeurs, à peine caleonnés, sollicitent, l'attention des passagers qui ont terminé leurs emplettes auprès des camelots mulâtres aux yeux de velours. Qu'une pièce de monnaie soit jetée dans la mer du haut du bateau, aussitôt deux ou trois de ces hardis nageurs de piquer une tête, et c'est merveille de voir l'habileté et l'audace avec lesquelles ils vont, à une profondeur de quelque dix ou vingt mètres, poursuivre la piécette et se livrer entre eux, pour sa conquête, à des combats sous-marins dont on devine les péripéties aux taches plus claires et comme laiteuses que font leurs torsos et leurs membres dans cette eau d'un azur intense.

Mais voici le sifflet du départ. Appareillons pour d'autres îles et d'autres cieux !

* * *

Les jours se suivent dans la vie quiète du bord, où un rien se transforme en événement. Parfois quelques poissons volants, parfois quelques cachalots ou quelques requins nous font cortège. Parfois une côte ou un feu est signalé à l'horizon. Dans cet air de plus en plus chaud, — nous sommes déjà sous les Tropiques, — livrée aux larges vagues de l'Atlantique, l'imagination évoque volontiers des rivages déserts où aborderait seulement, de loin et loin, sous la menace des tornades ou dans l'attemo des vents alizés, quelque brick chargé d'épices ou de bois odoriférants.

Mais voici — pour dissiper ces réminiscences de Bernardin de Saint-Pierre — une escale d'un type moins romantique, qui nous retiendra quelques heures à peine : c'est l'îlot de l'Ascension, terre volcanique perdu sous l'Équateur entre 9 degrés 50 au sud et 14 degrés 20 à l'ouest, déjà plus proche du Brésil que de la côte africaine et qui n'a d'autre population que les officiers et agents britanniques qui y desservent une station de charbon et de câbles télégraphiques. Le poste n'est pas sans valeur stratégique, et c'est ainsi qu'il figure dans la marine britannique sous le nom de « H. M. S. Ascension » et qu'il est soumis, ou peu s'en faut, aux règlements des navires de guerre sous la direction d'un lieutenant ou d'un commandant de la flotte, qui fait fonctions de gouverneur de l'île. Toutefois ce régime spécial va être modifié. L'Angleterre entend affirmer, ici comme ailleurs, sa volonté de paix et de désarmement. L'administration de l'île est à la veille d'être transférée par la marine impériale au service civil des câbles, et notre navire amène le nouveau personnel qui se substituera aux officiers de l'amirauté.

L'île n'est pas grande. On en fait le tour à pied en trois ou quatre jours. Abordée par le nord-ouest, elle, dessine, sur le ciel d'un bleu d'acier, une silhouette mouvementée dominée par plusieurs cimes d'une teinte rougeâtre et violette, dont l'une affecte exactement la forme d'une pyramide. À notre droite, elle se prolonge en une plage d'un sable éclatant de blancheur, tandis qu'à notre gauche des falaises se dressent, remparts déchiquetés dans lesquels, de-ci de-là, l'océan a creusé des cavernes où s'écroulent les lourdes vagues en gerbes jaillissantes.

Peu ou point de végétation. Tout au plus de pauvres palmettes et une herbe rare, à peine suffisante pour les quelques chèvres et les quelques lapins qui forment tout le cheptel de l'île. Quant à la faune sauvage, elle est constituée surtout par d'intéressantes variétés d'oiseaux et de tortues de mer.

Les quatre-vingts Anglais dont se compose toute la population, — en y comprenant une demi-douzaine de dames, — se partagent la plage en lots de dimensions égales et chacun d'eux a droit, en vertu d'un accord traditionnellement respecté, aux œufs qui sont recueillis dans son canton. Ces bonnes fortunes sont une des rares distractions auxquelles puissent prétendre les habitants de cet îlot peu fortuné, qui manque à peu près de tout ce qui est nécessaire à la vie alimentaire et n'est ravitaillé en eau potable, en vivres et en nouvelles que par le paquebot mensuel allant de Las Palmas à Saint-Hélène et par celui qui fait la route en sens inverse.

La résidence du gouverneur est à mi-côte. Le chemin qui y grimpe est bordé par des pierres blanches qui en marquent le tracé au flanc de la montagne nue. De cette habitation sans faste, le chemin continue de la sorte, serpentant à travers l'île accidentée et ne se distinguant d'ailleurs du sol aride que par ce double cordon lapidaire.

Les nouveaux résidents que nous débarquons dans cet endroit médiocrement enchanteur et qui sont de parfaits gentlemen prennent parti de leur sort avec beaucoup d'humour. À quelqu'un qui les plaint d'être astreints à un tel séjour pour un terme de trois années, ils répondent, en faisant allusion à un récent scandale parlementaire : « Bah ! Horace Botomley en a eu pour sept ans. Ne trouvez-vous pas que nous sommes bien lotis ? »

* * *

Nous devions, d'ailleurs, avoir d'autres exemples, beaucoup plus remarquables de cette philosophie toute britannique faite d'énergie et de calme endurance, en rencontrant, dans la rade d'Ascension, un petit steamer de quelque 500 tonnes environ, le " Quest ", mouillé là depuis la veille après une longue navigation de découvertes et de recherches scientifiques dans les mers australes et antarctiques. Le " Quest " était commandé, il y a quelques semaines encore, par le hardi explorateur Shakleton, qui est mort

en cours de voyage à Montevideo. Le commandant Wild, qui le remplace, se propose de poursuivre, avant de regagner l'Angleterre, une série d'investigations maritimes dont il nous expose sobrement le passionnant programme.

Rien d'excessif, rien de théâtral, rien de bruyant dans ces rencontres, dans ces séparations, dans ces départs. La loi éducative, que le caractère anglais semble avoir héritée de l'ancienne Sparte et qui consiste à ne pas extérioriser sans nécessité ses sentiments intimes, est mieux comprise et mieux pratiquée encore sur mer que sur terre. Ce flegme déconcerte toujours un peu les étrangers. Beaucoup sont tentés d'attribuer à une insensibilité foncière ce qui n'est, en réalité, qu'une forme de pudeur et de réserve morale que les Anglais eux-mêmes ont définie et justifiée d'un beau mot : le " self contrôle ". Notre tempérament national, si volontiers exubérant et qui pousse trop souvent le laisser-aller et la familiarité jusqu'à un certain débraillé, ne peut que gagner à l'observation et à la méditation de ces formules éducatives que tout Anglais, homme, femme ou même enfant, du premier lord au plus simple cockney, semble avoir tout naturellement dans le sang.

IV.

Sainte-Hélène. — Du berceau au tombeau de l'Empereur. — L'esprit sportif et quelques-uns de ses effets sociaux.

En mer.
9 août 1922.

C'est le 4 août, dans la soirée, tandis que, à bord du « Durham Castle », en compagnie d'officiers anglais qui furent de la grande guerre, nous commémorions, aux accents successifs de la « Brabançonne » et du " God save the King ", un anniversaire chargé des plus émouvants souvenirs, que la vigie signala à l'horizon le feu de Sainte-Hélène...

Le lendemain, au petit jour, nous débarquions dans l'île. Celle-ci a bien l'aspect sinistre que décrit le « Mémorial » de Las-Cases. Elle apparaît au navigateur comme un formidable bastion de basalt, dont les hautes murailles noires, dominées par un sémaphore et par des batteries d'artillerie pointées vers la mer, n'offrent d'autre accès qu'une profonde échancrure au creux de laquelle se tasse la seule agglomération de l'île, la petite ville de Jamestown. C'est en vue de cette petite ville que les bateaux jettent l'ancre, dans une crique peu hospitalière, à en juger par les épaves qui émergent de ci de là, dressant vers le ciel, telles des plaintes ou des menaces, les tronçons de leurs coques rouillées ou les moignons de leur mâtures brisées.

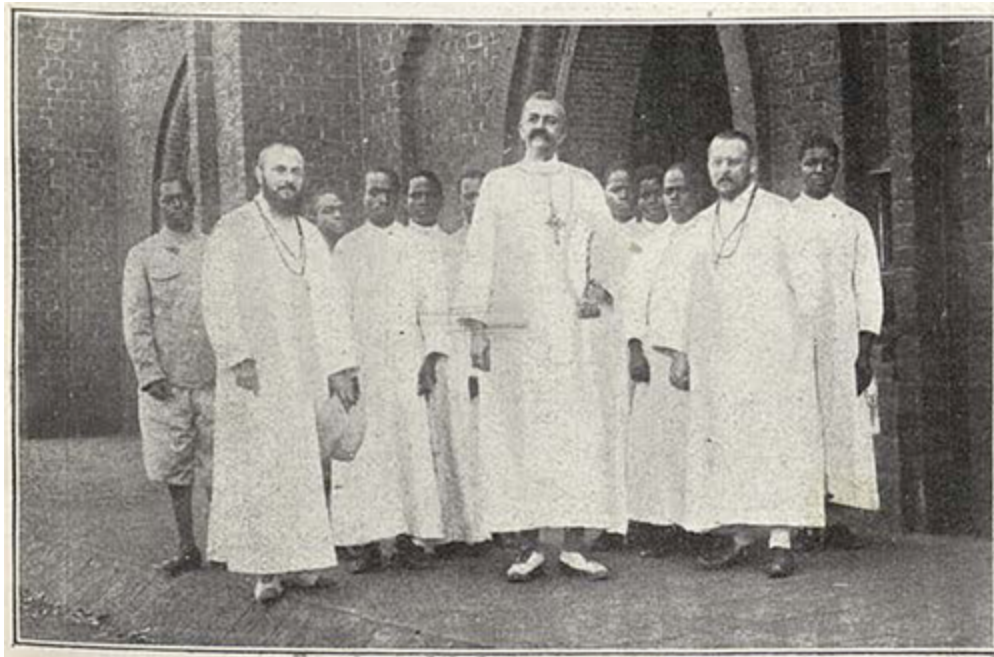
Jamestown, qui compte environ 3,000 habitants (des métis d'un ton très foncé), est fortifiée à la mode d'il y a cent-cinquante ans et l'on n'y pénètre, en venant du débarcadère, que par une poterne rébarbative. De la ville, une route, taillée en corniche au flanc de la montagne qui s'élève à notre droite, va jusqu'à « Plantation », qui est la résidence du gouverneur. Un autre chemin très raide serpente sur la montagne à notre gauche et grimpe jusqu'à Longwood, qui est à 4 milles de distance et où Napoléon mourut après un exil de six années.

Lorsque le « Northumberland » débarqua ici l'Empereur, le 15 octobre 1815, les autorités de l'île n'avaient pas été avisées de son arrivée et rien n'était préparé pour le recevoir. C'est ainsi qu'il passa les premières nuits dans une maison sise en bordure du petit parc de Jamestown. De là, il fut transféré à Briar's House, qui est à l'extrémité de la ville et où se trouve aujourd'hui la station du câble transatlantique, enfin — peu de temps après, — à " Longwood old house ", où il mourut, le 5 mai 1821.

Au fur et à mesure que nous nous éloignons de la rive, l'île se découvre à nous, non plus avec sa carapace rugueuse de pachyderme antédiluvien, mais avec ses aspects intérieurs qui sont moins farouches et presque séduisants. Je suis frappé de la ressemblance qu'offre ce pittoresque paysage africain avec les environs d'Ajaccio, où



À l'avant du « Vengeur ».



M^{gr} Huys, de la Congrégation des Pères Blancs d'Afrique.



Un arabisé de Kasongo.



Les indigènes apportant le produit de leurs récoltes cotonnières.



En revenant des STANLEY-FALLS.



La récolte des noix palmistes.

j'étais, il y a moins de huit mois. Ici comme

là-bas, même sol sec et rougeâtre, mêmes crêtes majestueuses et mêmes vallées profondes dont les entrecroisements ouvrent de larges échappées triangulaires sur la mer infinie qui monte à l'horizon. La végétation est à peu près semblable : des cactus et des aloës, des fougères et des plantes grasses. Peu d'arbustes. De ci de là, aux environs d'une maisonnette isolée, des fleurs qui semblent être venues d'elles-mêmes : géraniums, capucines, canas, tritomas, daturas.

Voici tout un convoi de petits ânes ployés sous le bât et qui grimpent vaillamment par des sentiers escarpés. Voici, à notre approche, quelques chèvres et quelques chevreaux qui bondissent sur les talus du chemin. Le temps est frais, presque froid, et le vent âpre. Nous sommes, il est vrai, au mois d'août, et c'est ici la saison la moins clémente.

* * *

Longwood est situé sur un plateau où apparaissent quelques maigres cultures potagères. Voici la maison fameuse. Elle n'a pas plus d'importance que les baraquements dont on faisait usage au temps de la guerre pour y installer provisoirement nos services d'hôpital ou d'administration. Elle est faite d'un rez-de-chaussée sans étage et qui affecte la forme d'un T. La barre verticale de ce T est constituée par deux pièces qui se font suite : la première, où l'on pénètre par une petite terrasse en lattis, était la salle de billard. La seconde chambre, éclairée par deux fenêtres à guillotine, est celle où Napoléon avait fait installer son lit et où il est mort. C'est la seule partie de la maison que nous puissions visiter. Les quelques chambres qui forment la barre horizontale du T sont occupées, paraît-il, par un agent de l'administration française des Domaines, à laquelle l'Angleterre a cédé, en 1857, cette demeure historique, et comme ce fonctionnaire, qui détient les clefs, n'est pas à Longwood en ce moment, nous sommes réduits à constater que le conservateur, comme tous les conservateurs, conserve jalousement son bien.

L'ancienne salle de billard et l'ancienne chambre à coucher sont entièrement démeublées. Toutefois, à l'endroit même où l'Empereur a rendu son dernier souffle, son buste en marbre, exécuté d'après un moulage qui fut pris aussitôt après son décès, occupe, entre les deux fenêtres, la place du lit mortuaire.

Dans ces chambres froides et démeublées, l'imagination doit faire effort pour reconstituer les récits et les tableaux consacrés au dernier exil et à la mort de l'Aigle. Pourtant, malgré moi un souvenir me vient à l'esprit : c'est celui d'une représentation dramatique à laquelle, lorsque j'étais enfant, il me fut donné d'assister, en un théâtre de patronage, au bon pays de Dinant. La scène représentait les derniers moments de Napoléon. L'Empereur, sentant sa fin approcher, avait réuni autour de son lit d'agonie ses quelques fidèles et leur faisait ses suprêmes recommandations. Alors, brusquement, se soulevant sur ses oreillers et s'adressant au maréchal Bertrand avec le plus savoureux des accents wallons : « Allons ! Bertrand, ouvre-moi donc la fenêtre que j'voie encore un coup la France ! » Telle était, d'ailleurs, la bonne volonté des acteurs et des spectateurs que ces paroles étaient aussitôt couvertes de bravos, tandis que de nombreux mouchoirs essuyaient des larmes furtives.

* * *

On souhaiterait que ce triste décor de Longwood fût moins dénudé : il suffirait d'y remettre en place les quelques meubles et objets d'art qui le garnissaient au temps de « l'autre » et qui ont été transportés à la résidence du gouverneur de l'île.

Autant cette dernière retraite de l'Aigle est muette et froide avec ses murs et ses planchers nus, autant son berceau d'Ajaccio, est demeuré vivant et éloquent. Dès qu'on franchit là-bas le seuil de la petite maison patricienne, perdue dans un quartier de ruelles, mais à laquelle le recul d'une « piazzetta » donne un peu d'air et d'allure, on revit sans effort l'existence de la famille Bonaparte et les péripéties qu'elle traversa au temps de Paoli. On y a conservé, — ou reconstitué plutôt, s'il faut en croire des historiens véridiques, — la modeste ornementation de la salle des fêtes, avec ses quelques bougeoirs accrochés en girandoles devant de pauvres miroirs dédorés dont les glaces ternies semblent refléter des visages d'autrefois. Au-

delà, voici la chambre de M^{me} Letitia avec la chaise à porteurs qui ramena la femme de l'avocat corse de l'église Saint-Ferdinand lorsqu'elle se sentit prise des douleurs de l'enfantement et voici le canapé, aux crins échevelés, sur lequel Napoléon vit le jour. Quelques souvenirs, quelques écrits ont été pieusement rassemblés dans ce cadre émouvant, et, pour que la couleur locale y soit plus complète, les honneurs sont faits aux visiteurs par un vieux brisquard survivant de Reichsoffen ou de Gravelotte.

Il n'est pas de leçon d'histoire qui vaille certains pèlerinages aux lieux où se sont déroulées les phases principales de l'existence des héros ou des hommes de génie et c'est une forme heureuse de la piété ou de la gloire que de conserver à peu près intact le décor des grands événements de leur vie. Pour bien connaître George Washington, il faut avoir vu, à Mount-Vernon, au bord du fleuve Potomac, l'exquis cottage de planteur virginien où l'illustre fondateur des États-Unis vécut tant de jours de travail ou de loisir et rendit le dernier soupir. La villa des Jardies, que l'on montre aux portes de Paris et où les fidèles de Gambetta commémorent son culte, révèle plus d'un aspect de la vie du tribun de la défense nationale, — sans parler de sa mort dénuée d'héroïsme. À ceux que passionne la vie de Goethe, une visite à Weimar s'impose. Les fervents de Rousseau le retrouvent aux Charmettes et les admirateurs de Pasteur peuvent commenter utilement, dans la maison d'Arbois, les conditions de l'éducation de ce véritable grand homme. Où peut-on mieux comprendre Bonaparte premier consul, qu'à la Malmaison ? Ce que la munificence de M. Osiris a réalisé pour le délicieux domaine de Rueil, il serait facile, — et il n'est pas encore trop tard, — de le tenter pour cette modeste maison de Longwood, où s'acheva, dans un couchant pathétique, la courbe d'un astre humain qui eût mérité, mieux que Louis XIV, qu'on lui appliquât cette orgueilleuse devise : « Nec pluribus impar ».

À quelque quinze cents mètres de cette maison, dans une prairie qui se creuse à la naissance d'un vallon, tout auprès d'une fontaine limpide, un enclos circulaire entouré de quelques grands arbres servit de tombe à Napoléon, jusqu'au jour où Louis-Philippe envoya à Sainte-Hélène un de ses fils avec mission de conduire à Paris les restes de l'Empereur. Au centre de l'enclos, une grille protège encore une grande dalle sans nom ni date. Rien n'anime cette solitude, sinon le souffle du vent dans la haute ramure

des pins et le bruissement de la source qui s'encadre de mousse et de fougères et dont le cours est marqué par des touffes de grandes fleurs d'arums roulées en cornets et qui ressemblent à des lys. Dans ce site recueilli et vraiment solennel, une seule inscription, — et à peine visible : c'est un petit écriteau en fer cloué au tronc d'un des arbres et qui porte les lignes que voici :

Expédition en Chine 1860-1862

La frégate « Le Fort » à la mémoire du
premier empereur,

le 30 août 1862.

Un buste, — et cette simple plaque de quelques pouces carrés, — c'est tout ce qui, officiellement, parle de Lui dans cette île perdue au sein de l'océan. Et cependant, toute l'île est pleine de son souvenir et ne vaut que par lui. Et les rares voyageurs qui y débarquent s'intéressent médiocrement à savoir que de nombreux prisonniers de guerre y furent à leur tour relégués lors de la campagne du Transvaal et pendant la grande guerre dont nous ne faisons que de sortir. C'est en vain que des lazzaroni empressés s'offrent à leur montrer le parc et les quatre églises de la petite ville et les hangars où se prépare une sorte de chanvre dont la culture se développe de plus en plus dans l'île et l'école professionnelle, où de petites élèves, au teint couleur chocolat, s'initient à l'art délicat de la dentelle. Sainte-Hélène, — quoi qu'on fasse — c'est, pour l'histoire de tous les siècles, le souvenir du plus cruel revers couronnant l'excès de la plus soudaine puissance et rendant à la fois plus humaine et plus morale, au sens éducatif de ce mot, une carrière qui eût, à cette infortune près, laissé aux générations l'illusion du passage de quelque demi-dieu.

* * *

Un coup de cloche, en guise de salut, et ce steamer s'éloigne, côtoyant un moment l'île, et creusant dans la mer à peine ondulée un large sillon dont les ourlets prolongés s'on vont là-bas mousser au pied des hautes falaises noires.

À la fin de l'après-midi, les sports coutumiers reprennent sur le pont du navire. Rien ne contribue plus à créer l'esprit de sociabilité entre les

passagers que ces jeux variés organisés au cours de ces longues traversées dont ils corrigent la monotonie. Les Anglais y excellent et le programme en est délibéré par eux avec prudence et réflexion comme s'il s'agissait de quelque affaire d'État, et son exécution se poursuit avec autant de méthode que d'entrain.

Dans un ouvrage justement fameux, Emerson a écrit : « Chaque Anglais est une île. » Il me semble que c'est trop rigoureux. C'est bien plutôt une presque-île qu'il faudrait dire. Pour rattacher au reste du monde l'exclusivisme relatif et instinctif de la plupart des Anglais, il est un isthme qu'il suffit de découvrir : c'est leur sport favori. Le « continental » qui a découvert cette liaison et qui sait en user a bientôt fait de pénétrer dans l'intimité de ces natures qui ne sont fermées qu'à ceux qui ne veulent ou ne peuvent y avoir accès. Chaque Anglais a son sport favori : que ce soit la pêche au saumon, le base-ball, la christian-science, l'antivivisectionnisme, le bridge ou la protection des petits matabélés : le tout est de deviner cette idiosyncrasie qui va du comique au sublime. C'est, d'ailleurs, une vieille maxime britannique qu'on ne connaît bien un homme que lorsqu'on a « matché » avec lui, et ceux qui ont critiqué un peu légèrement la fameuse partie de golf proposée, à San-Remo, par M. Lloyd George à M. Aristide Briand, n'ont pas suffisamment tenu compte de cette vérité.

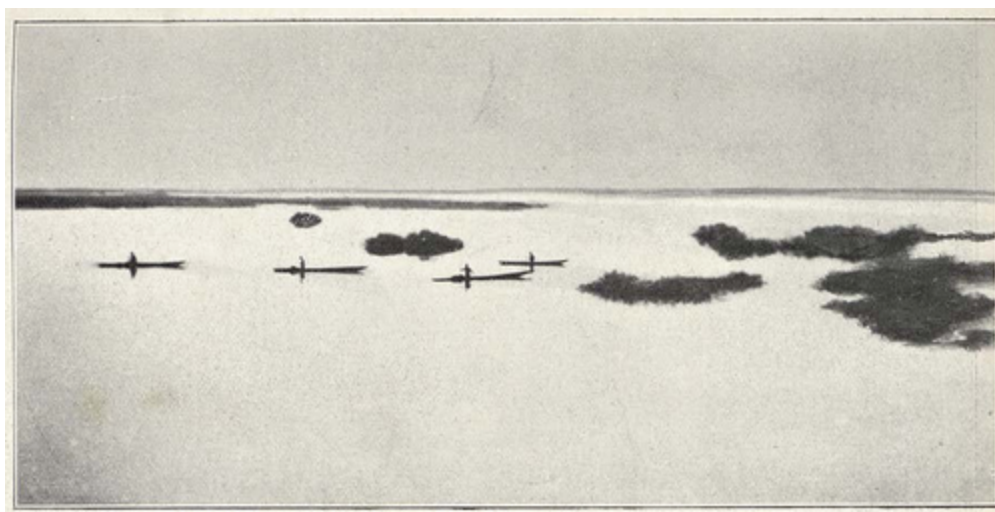
En ce moment, l'ordre des jeux appelle le « tug of war ». Ce sport consiste tout simplement à partager les joueurs en deux camps de force égale : chaque équipe tire de son côté sur un solide câble marin. Les capitaines de camp excitent les joueurs par des gestes qui ressemblent à des passes magnétiques et par des cris destinés à rythmer l'effort de leurs muscles tendus à l'extrême.

Cette fois, le jeu a ceci de particulier que les passagers de la première classe et ceux de la troisième ou plutôt les élites physiques de ces passagers sont en présence et en compétition. Ajouterai-je qu'il n'y a pas de seconde classe. À bord des navires, ou du moins de celui-ci, c'en est fait de la classe moyenne dont le sort préoccupe ailleurs et si justement les sociologues. Mais cette lutte des classes — pour opposer les extrêmes — n'a rien qui ressemble aux procédés trop familiers à maints disciples de Karl Marx. La courtoisie et la bonne humeur y président et en saluent la finale. Il en va d'ailleurs ainsi non seulement pour le " tug of war ", mais pour les autres

divertissements du bord. C'est à qui, de la première et de la troisième classe, fera le plus de politesse à l'autre, — le tout simplement, sans affectation de générosité d'une part ou d'humilité d'autre part. Y a-t-il bal travesti en troisième : ces passagers viennent en cortège exhiber leurs déguisements pour la joie des passagers de première, et ceux-ci leur rendent à l'occasion la pareille. Entre ces deux catégories de voyageurs, pour la plupart sud-africains et d'éducation toute britannique, rien qui rappelle cette morgue méprisante ou cette prétention à la supériorité, non plus que ces regards tantôt railleurs, tantôt envieux, tantôt farouches qui, ailleurs caractérisent trop souvent les prises de contact en masse entre des groupes de « bourgeois » et de « prolétaires », pour employer une terminologie à laquelle nous ne sommes que trop habitués sur notre vieux continent.

Un marin anglais, à qui j'en fais la remarque, me répond avec philosophie : « C'est que, voyez-vous, ce n'est pas, entre les uns et les autres, une question de classes, mais une simple question de tarifs. Les voyageurs de première paient davantage et sont naturellement mieux traités. Mais ceux de troisième savent bien qu'ils ont des chances, et peut-être dès leur prochain voyage de retour, si la fortune répond à leurs efforts, de passer à la première catégorie. Pourquoi ne verraient-ils pas d'un bon œil un groupe plus favorisé dont eux-mêmes ils feront peut-être partie demain ? »

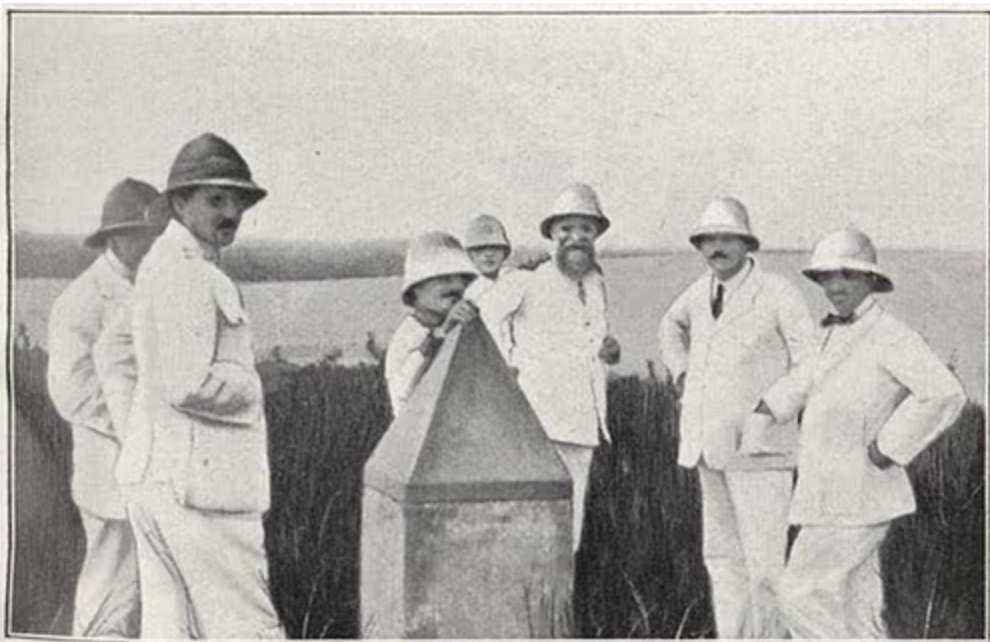
La remarque est juste. Et, certes, il faut compter avec l'espoir de parvenir qui pousse ou ramène dans ces pays neufs ces



Pirogues sur le lac Kisale.



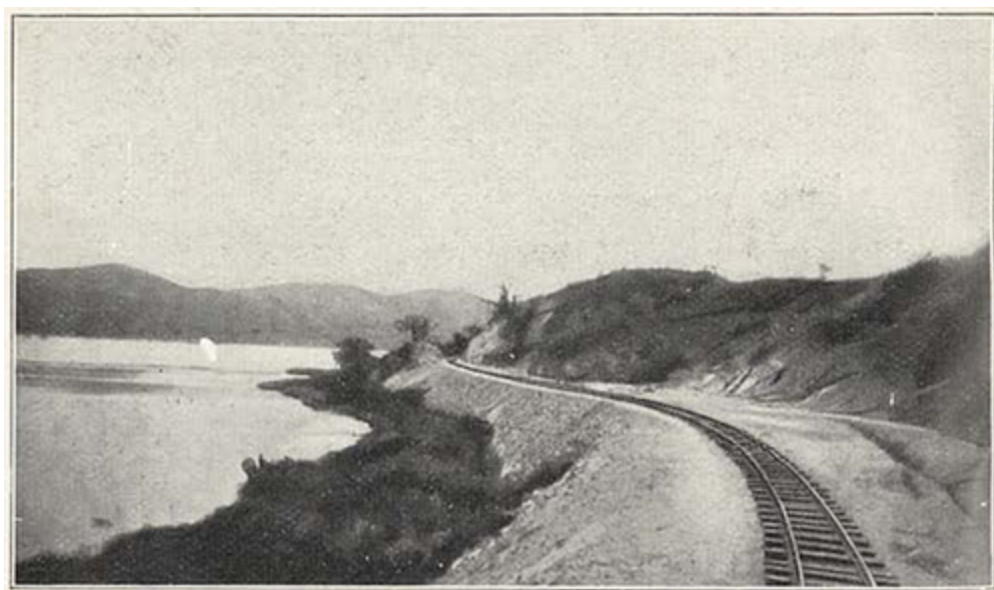
La cour du roi Mafenge.



Au « terminus » de la route des caravanes, à Léopoldville.



Arrivée à la Mission de Kisantu.



La baie d'Ango-Ango.



Marché matinal à Boma.

familles ou ces jeunes hommes que l'effort

n'effraye pas. C'est un bon agent de nivellement, — de nivellement par le haut, — que l'ardeur au travail et au succès. Mais je ne puis m'empêcher de croire que « l'esprit sportif » est aussi, à sa façon, un excellent agent de bonne démocratie, et il faut en faire honneur à l'éducation britannique qui a créé ces deux notions auxquelles la richesse est étrangère : le " sportman " et le " gentleman ".

V.

La cité du Cap. — L'amalgame Sud-africain. La question des langues. — Belgique et Union Sud-africaine.

Cape-Town, 15 août 1922.

Rien de plus caractéristique que le site de Cape-Town. La ville, qui compte aujourd'hui une population de 89,000 blancs et de 82,000 " coloured men ", est assise dans une grande plaine qui se courbe comme un croissant autour de la baie fameuse que Diaz découvrit en 1487. Derrière elle, fermant l'horizon, se dresse une formidable muraille de rochers, haute de 3,500 pieds et dont le sommet forme une vraie table.

On ne pouvait l'appeler autrement que " Table Mountain "

C'est sur cette rive, au fond de Cape-Bay, que les navigateurs faisaient escale, au cours de leurs voyages aux Indes Orientales. En témoignage de leur passage, ils laissaient sur le sable de la plage, bien en évidence, de grandes pierres plates sur lesquelles ils gravaient le nom de leurs bateaux et la date de leur départ. Sous ces pierres, les nouveaux arrivants trouvaient le courrier confié à leurs bons soins par les gens du dernier bateau. Le " South African Muséum " du Cap conserve une collection de ces curieuses " post-office stones ", qui sont à notre T. S. F. ce que les chars mérovingiens furent à nos avions.

C'est de cette pointe australe que la civilisation a peu à peu conquis l'Afrique du Sud, et la ville de Cape-Town, fondée en 1666 par les Hollandais, sur lesquels les Anglais l'ont conquise en 1806, est justement fière d'avoir présidé à cette œuvre. Son antiquité relative la rend vénérable pour les autres cités de l'Union qui, la plupart, ont poussé, telles Kimberley, Durban, Pietermaritzburg, Johannesburg, Buluwayo, avec la rapidité des villes champignons de l'Amérique du Nord. Étant la plus ancienne, elle est restée la plus importante. Les diverses influences qui ont agi sur le

développement social et économique de ces régions — boers venus des Pays-Bas, Huguenots débarqués de France, émigrants du Royaume jadis Uni, chercheurs d'or et de diamants, accourus de partout — se sont amalgamées ici mieux qu'ailleurs.

* * *

Cape-Town résume à merveille cette nouvelle race sud-africaine qui entend désormais jouer son rôle dans la vie universelle. Oui, une race nouvelle — je ne m'en dédis pas, — race composite, sans doute, mais douée d'une incontestable originalité et dont il est dès aujourd'hui facile d'entrevoir les destinées.

Quiconque a visité l'Algérie a été frappé d'y remarquer l'existence d'un type spécial qui n'est plus tout à fait le type français et qui combine heureusement des éléments très variés, soit indigènes, soit européens. On y découvre du berbère et du kabyle, en même temps que du provençal, de l'italien, du maltais, du sicilien, du juif, du levantin et beaucoup d'espagnol. C'est le colon algérien qui gagne de plus en plus du terrain à l'Est et à l'Ouest, en Tunisie et au Maroc, et descend peu à peu vers le Sud. Beaucoup de qualités et quelques défauts de la tradition latine y apparaissent mélangés : la sobriété du paysan français, l'activité et la susceptibilité du catalan, l'entregent du commis-voyageur marseillais, la discipline de l'armée coloniale.

Au Cap, ce sont les caractéristiques anglo-saxonnes qui dominent avec quelque chose de la jeunesse et de la brusquerie du yankee. Hollandais et Anglais sont demeurés, selon leur tempérament, très peu perméables à la pénétration indigène, bien qu'ils aient contribué à faire sortir de la sauvagerie les Cafres, les Zoulous et les Matabélés, dont le concours leur rend les plus précieux services, surtout pour les travaux des champs. Mais ils ont réagi les uns sur les autres. Les couches successives qui se sont superposées sur le fonds hollandais ne l'ont point du tout fait disparaître. Une bouture britannique greffée sur un vieux tronc batave, — un mariage de raison, plus que d'inclination, entre la ténacité non dépourvue d'égoïsme qui caractérise un prospecteur d'origine écossaise et la placidité utilitaire d'un négociant de Rotterdam, qu'en sortira-t-il ? ou plutôt qu'en est-il sorti ?

Celui qui veut bien comprendre la formation de cette race nouvelle, il lui suffit d'étudier, dans l'architecture et le mobilier de la région du Cap, la combinaison des formes « old dutch » et du style « georgian » ou « victorian ».

D'anciennes fermes, telles que Constantia et Elsenburg et quelques rares habitations urbaines, dont la maison Koopman-de Wet est la plus typique, ont conservé les intérieurs ou les façades de Haarlem et de Dordrecht. On découvre avec étonnement, dans les champs de maïs qui s'étendent au pied de ces montagnes d'Afrique, les vieux pignons en proue de nos Pays-Bas. De-ci de-là on salue, dans des bahuts sévères et des vitrines ventrues, des porcelaines et des « curiosités » que la Compagnie des Indes rapportait de Canton, de Sumatra ou de Singapour. Ces mobiliers qu'on admire dans quelques vieilles demeures familiales d'ici sont les frères jumeaux des salons austères du Heerengracht ou du Vyverberg. Mais, tandis que les fenêtres à guillotine s'ouvrent avarement là-bas sur des quais endormis, ici, elles encadrent de merveilleux paysages quasi-italiens, où les mimosas, les lauriers-roses et les cactus boivent à grands traits à la coupe d'un ardent soleil.

Le domaine de « Groot-Schuure », que Cecil Rhodes avait acquis dans les environs de Cape-Town et qu'il fit restaurer par l'architecte Baker avant de le léguer à l'Union Sud-Africaine pour servir de résidence au premier ministre, réalise, — au point de vue matériel, — cette fusion dont des personnalités comme Botha, Smuts, sir Frédéric de Waal reproduisent le phénomène au point de vue psychologique et politique. Cette race nouvelle a les audaces de la jeunesse. Elle répudie l'expression de colonie. Elle s'accommode de celle de « Dominion ». Rien de plus. Chaque session législative accuse davantage ses prétentions à l'autonomie, et, il y a quelques jours à peine, les derniers officiers de l'armée britannique faisaient remise de leurs commandements aux officiers des milices sud-africaines.



Ici, comme chez nous, deux langues se partagent à peu près également, — en y ajoutant, bien entendu, les dialectes indigènes, — l'ensemble de la

population de l'Union, c'est-à-dire près de six millions d'habitants. Le problème, on le pense bien, ne va pas sans difficultés, d'autant plus que l'anglais domine manifestement dans les villes et dans le monde des affaires, tandis que le « dutch » ou vieux hollandais est surtout la langue des campagnes. Officiellement, — pour employer une métaphore hardie, à laquelle les Belges sont habitués, — les deux langues sont sur le même pied. Aux séances du parlement sud-africain, qui siège au Cap dans un palais dont les installations pratiques, — notamment la bibliothèque et les salles de réception, — sont de nature à faire envie aux représentants de la nation belge — l'emploi des deux langues est facultatif. Le pouvoir exécutif qui, lui, siège à Johannesburg, — à deux jours de chemin de fer d'ici, — fait usage des deux langues dans ses publications. Sur les trois universités de l'Union, l'une, — celle de Stellenbosch, qui compte de 500 à 600 élèves, — utilise le « dutch » comme langue véhiculaire de son enseignement. En politique, les intérêts de la langue hollandaise sont surtout défendus par le parti nationaliste. Celui-ci forme minorité avec les indépendants et le « Labour partij ». Il combat, en ce moment, les vues gouvernementales qui poussent à l'entrée de la Rhodésie dans l'Union.

* * *

On comprend, à ce simple exposé, que les Sud-Africains s'intéressent volontiers aux conditions dans lesquelles le problème des langues se pose en Belgique. Ils ne parlent, d'ailleurs, de notre pays qu'avec une sympathie toute cordiale et très sincère, dont j'ai personnellement recueilli les preuves les plus touchantes. Beaucoup d'entre eux se sont battus à Ypres et aux environs. La propagande pour la guerre faite ici en 1915, par MM. Standaert et Vandeperre, a laissé d'excellents souvenirs. Nos efforts de relèvement sont appréciés comme ils le méritent. Les noms de nos souverains sont acclamés par tous. On souligne volontiers la résistance que la sagesse belge a opposée au bolchevisme, qui, au Transvaal surtout, a infiltré son détestable poison.

Quant aux relations commerciales entre nos deux pays, elles pourraient et devraient se développer plus activement. Nos agents consulaires s'y emploient pourtant de leur mieux. Tandis que ce pays neuf nous livre annuellement pour plus d'un million et demi de livres sterling de laines

(c'est le chiffre de 1920), et qu'il est le grand fournisseur en tous genres pour notre Katanga, il est étonnant que nous n'y exportions pas en plus grandes quantités des fabricats que l'industrie sud-africaine ne produit pas encore et qui sont parmi nos meilleures spécialités : tissus, automobiles, carrosserie, papiers, glaces, verres à vitres, ciment. Le Sud-Afrique est pour nous un débouché dont nous ne tirons vraiment pas tout le parti qu'il faudrait.

VI.

**Physionomie générale de l'Afrique du Sud. — Immensité et nouveauté.
— Mines, cultures, élevage — La « Colour bar ». — Johannesburg
et Pretoria. — L'Institut des recherches médicales. — Un Malinois,
un Namurois et un... Van Dyck**

Pretoria, 21 août 1922.

Lorsque les deux Rhodésies seront incorporées dans l'"Union of South Africa " — et il semble bien que cette incorporation ne soit qu'une question de temps — ce « Dominion » aura l'étendue de notre Congo. L'immensité de ces territoires déconcerte notre mentalité européenne, et l'on conçoit que les proportions auxquelles s'encadre leur vie nouvelle doivent influencer sur les ambitions, les desseins et les modalités d'existence des Sud-Africains. Tout est immense autour d'eux et devant eux.

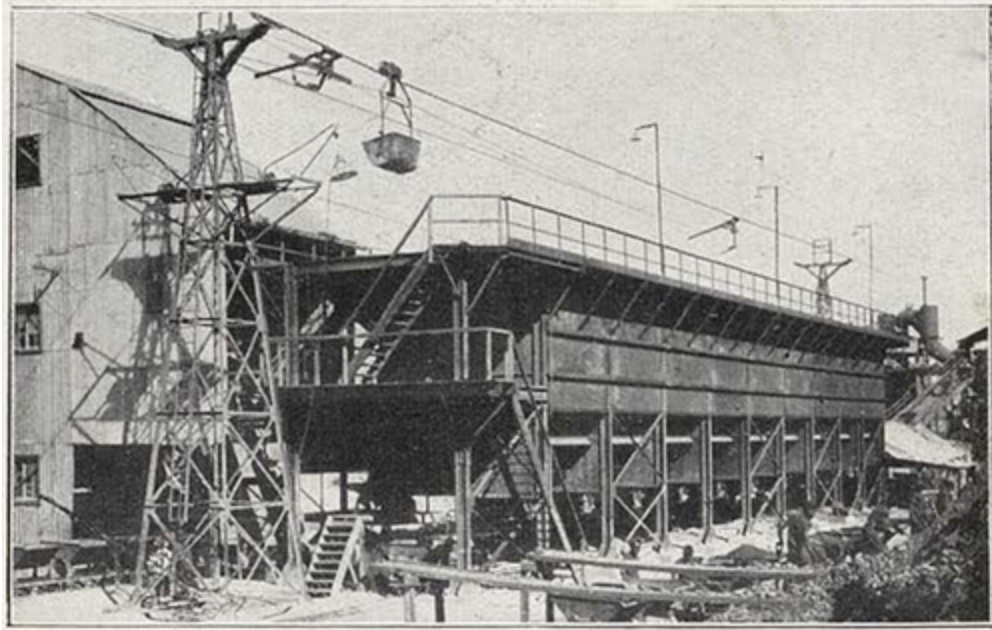
« La nature, ainsi que l'a justement noté Lord Bryce, a construit l'Afrique et l'Amérique à larges traits. » Tandis qu'en Europe rien n'est fréquent, dans un territoire relativement restreint, comme le contraste de régions aussi différentes entre elles que



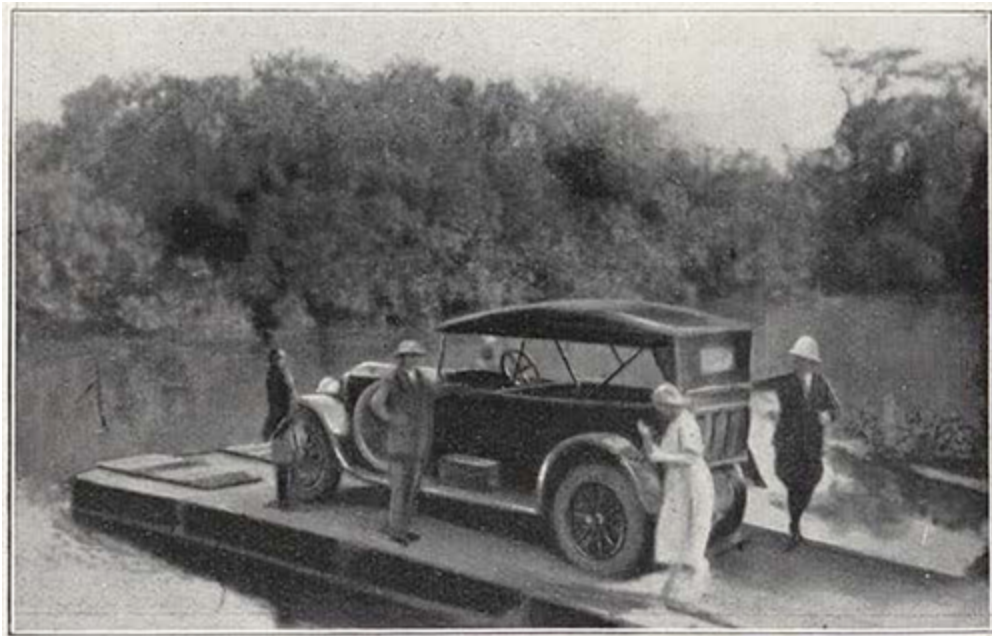
Une fête dans un des « compounds » du RAND.



Un aspect des chutes du Zambèze.



Les tremies des usines de la Lubumbashi.



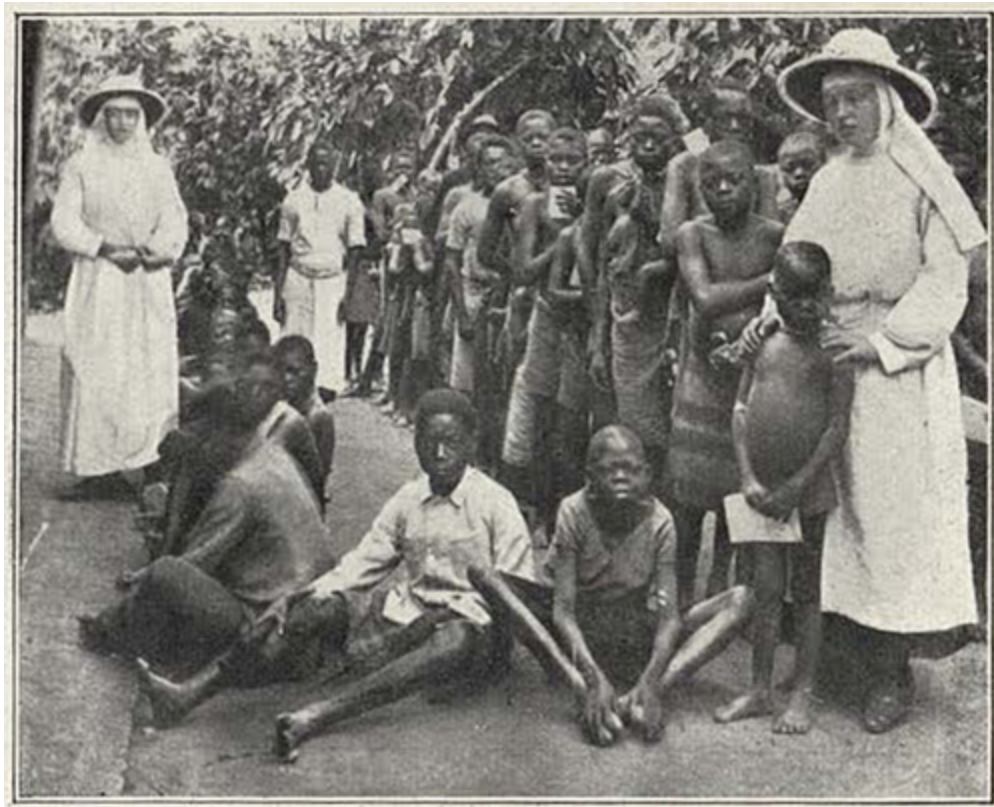
Le passage de la Lufira.



Maison de planteur à la Luki.



La récolte du cacao au Mayumbe.



Un groupe de malades à Kangu.



l'Auvergne et la Provence, que la Manche et l'Andalousie, que l'Ardenne et le Condroz, ici — pendant des journées entières — le voyageur traverse des contrées à l'aspect uniforme.

De Cape-Town à Johannesburg, le trajet par les trains les plus rapides est de 45 heures. À part le début et la fin de ce trajet, l'œil ne découvre qu'une région monotone et presque désertique. Au « Karoo », qui est une plaine de sable et de pierres, succède le « Veld », qui — en cette saison du moins — n'est qu'une interminable brousse, où semblent égarés, de-ci de-là, quelques troupeaux de moutons ou d'autruches.

À l'est et à l'ouest, ce paysage est limité par des montagnes incultes, — les « kopjes » fameux. Sous ce ciel ardent il a la majesté impressionnante du silence et de la solitude. Et à la tombée du soir, lorsque ces montagnes sont tout à coup couronnées de roses par le soleil qui s'enfuit, il revêt une beauté imprévue et d'une douceur profonde. Ce phénomène n'est pas de longue durée, car les nuits africaines ne connaissent pas de crépuscule. En peu d'instant, le ciel se transforme en une voûte d'acier, où brillent la Croix du Sud et toutes ces constellations de l'hémisphère austral que les explorateurs de jadis, penchés à la proue de leurs caravelles, étaient surpris de voir se lever sur l'horizon de l'océan. Tout est immense ici, et tout y est nouveau. Dans ces plaines sans fin, sans forêts, sans fleuves (car on peut à peine appeler de ce nom la rivière d'Orange qui se traîne paresseusement vers l'Atlantique entre des rives incertaines et dont l'eau bourbeuse se perd dans les sables), l'imagination n'a point la ressource d'inscrire les souvenirs ou les légendes d'un passé lointain.

La traversée des solitudes d'Égypte fait surgir des âges reculés la vision des Pharaons et celle des Ptolémée. La Tunisie évoque les images d'Annibal et de Saint-Augustin. Ici, l'histoire est aussi inculte que la nature. Tout y semble neuf pour l'homme. Ce n'est que dans un passé tout proche de nous, et dont les témoins oculaires sinon les acteurs, ont à peine disparu, que la mémoire peut susciter les épisodes et les figures propres à animer ces mornes étendues.

Cette route que suit aujourd'hui le railway est une de celles où défila, pendant près de deux ans, lors du grand « trek » de 1835, l'interminable théorie des familles boers qui, pour échapper au régime nouveau introduit par la domination anglaise, s'en allèrent avec leurs chariots et leurs troupeaux, chercher des pâturages plus libres bien loin vers le Nord, au-delà de l'Orange et du Vaal. Ce fut un exode de près de dix mille personnes, auquel succéda la longue période des luttes poursuivies, dans ces territoires enfin choisis, contre la résistance des indigènes et l'hostilité du climat. Les tribus sauvages qui occupaient ces territoires transformés bientôt en république, furent décimées, et quelques-unes massacrées sans pitié. Tout le monde connaît ici les exploits des héros de cette épopée qui ne remonte pas à cent ans, — tel cet André Pretorius dont le nom a été donné à la capitale de l'Afrique sud africaine et qui, en 1838, avec 460 Boers montés, défit — paraît-il — une armée de 12,000 Zoulous.

* * *

Étranges contre-coups de la politique !

Sans la Révolution française, qui entraîna l'Angleterre dans la guerre contre la France, les Anglais n'auraient point occupé le Cap. Sans cette occupation, les Boers n'auraient point quitté le Sud pour le Far North. Sans le grand « trek », les tribus indigènes n'auraient point été réduites, anéanties ou pourchassées. « Le nez de Cléopâtre, s'il eut été plus court... » On connaît la suite... Pour qui essayerait de philosopher à la façon de Pascal, il y aurait ici matière à de fécondes méditations sur les péripéties de la vie des peuples. Ces méditations s'alimentent au spectacle des lieux fameux, tels que Modder River, Colenso, Paardeberg, où les Anglais et les Boers se heurtèrent en 1899 et 1900. Elles s'inspirent aussi du voisinage des grandes mines d'or et de diamants dont les hauts terrils blancs ou gris ajoutent à la chaîne des Kopjes des collines artificielles, dans les régions de Kimberley, de Johannesburg et de Prétoria. Découvertes à partir de 1809, ces mines ont transformé de fond en comble ces régions, y provoquant, en un formidable afflux, la ruée de tous les appétits et de toutes les convoitises. L'alchimie faisait de l'or, — ou tentait d'en faire, — avec les substances les moins nobles. Ici, la même métamorphose s'est produite. Et l'on ne peut contester que, de toutes les cupidités assurément égoïstes et brutales des premiers

jours, d'admirables bienfaits n'aient surgi en même temps que d'énormes richesses. Ces lignes ferrées, dont beaucoup n'ont été construites que pour l'exploitation des mines, ont mis en valeur des territoires dormants. Aux alentours des sièges d'extraction, en même temps que grandissait l'agglomération des mineurs, bientôt accrue par l'organisation commerciale, le cercle des cultures s'est élargi, afin d'assurer la vie de ces cités nouvelles. Il s'est trouvé que ces immenses territoires, — en y faisant la part des régions désertiques, — possédaient à la fois les trois grandes sources naturelles du progrès matériel.

L'Afrique du Sud est, en même temps, un pays de richesses minérales, un pays d'agriculture et un pays d'élevage. Certes, pour recueillir le fruit de toutes ces chances, l'homme a dû s'ajouter à la nature. Il a dû combattre la malaria, les épidémies et les épizooties de toute espèce, la difficulté des communications. Tous les problèmes auxquels la Belgique fait face au Congo et notamment au Katanga, les colons du Sud-Afrique les ont connus ou les connaissent encore, et c'est pourquoi rien n'est plus utile pour nous que d'étudier les méthodes auxquelles on recourt ici, pour dépister et combattre les maladies de l'homme et du bétail, pour organiser les conditions du travail industriel et agricole, pour régler les relations entre blancs et indigènes.

Les luttes soutenues jadis par les Boers contre les tribus dont ils vinrent occuper les territoires ont assurément réagi, dans la suite, sur toute la politique sud-africaine à l'égard des « native ». Il ne semble point que cette politique pêche par un excès de sentimentalisme. La main-d'œuvre noire est indispensable, et personne ne se fait faute d'y recourir. Les mines d'or emploient jusqu'à 250,000 « native » — venus surtout des colonies portugaises de l'Est, du Bechuanaland ou de la côte occidentale, — afin d'assurer les travaux d'extraction. Recrutés par des agents au nombre de 400, ils sont engagés par des contrats d'une durée d'un an et logés et nourris pendant ce terme, dans les " compounds " — sortes de campements à peu près rudimentaires.

Dans les autres industries, pour les besoins de l'agriculture, pour les services du commerce et les besognes domestiques, il en va à peu près de même. Mais nulle part, le nègre n'est admis, quelles que soient ses aptitudes, à faire un travail " skilled " ou à exercer un métier qualifié. Ce

genre de main-d'œuvre est réservé aux blancs. Ceux-ci sont très jaloux de ne point tolérer l'emploi du " black people " dans les professions rémunératrices, et le parti socialiste sud-africain est particulièrement attentif à assurer le respect de cette distinction entre les deux races. Et c'est sans doute à cette séparation profonde, peu conforme au dogme de l'égalité, que doit être attribué, pour une bonne part, l'échec de la grave insurrection bolcheviste qui éclata dans le « Rand » en mars dernier. En vain les meneurs de la révolte cherchèrent-ils à s'assurer, à ce moment, le concours des « native ». Ceux-ci, bien loin de suivre les excitateurs, entrèrent en conflit avec eux.

Ouvriers blancs et ouvriers noirs vivent ici d'une vie parallèle, les premiers à très gros salaires, les seconds à deux shillings par jour. Entre eux se dresse, avec sa rigueur inexorable, la " colour bar " qui sera sans doute — pour cette région du monde, — un des problèmes sociaux les plus compliqués à résoudre.

Ces ouvriers noirs sont de bons ouvriers, Je les ai vus travailler dans des exploitations à ciel ouvert de la « Premier Diamond's Mines » qui ressemblent à un immense cratère de volcan. Je les ai vus travailler sous terre, dans les mines de " Deep City " qui s'enfoncent à plus de deux mille mètres. Ils y extraient, par les procédés les plus modernes, les blocs de granit aurifère qui sont ensuite concassés et broyés et dont les réactions chimiques, par le mercure et le cyanide, parviennent à dégager le métal pur. La récupération se fait avec une telle sollicitude qu'elle recueille plus de 90 p. c. de l'or qui se trouve mêlé à la pierre en grains imperceptibles.

* * *

Dans le district industriel, comparable à celui de Pittsburg ou de Manchester, qu'on appelle le « Rand », et qui fournit à lui seul 60 p. c. du revenu total de l'Union Sud-Africaine, la ville de Johannesburg est le centre vital. Ville fiévreuse et poussiéreuse, où les grands « buildings » à l'américaine voisinent avec les derniers survivants des magasins des premiers temps, c'est-à-dire d'il y a quelque trente ans. On y compte aujourd'hui 120.000 blancs et 7.000 automobiles y sont enregistrées par les taxateurs officiels.

De cette cité de l'or, une belle route bordée de mimosas mène à Prétoria, la capitale, qui est à une cinquantaine de kilomètres de distance. Elle longe, non loin de Prétoria, un champ d'aviation, où manœuvrent d'excellents appareils, dont quelques-uns ont joué un rôle singulièrement actif dans la répression de la rébellion du mois de mars dernier.

Entre Johannesburg et Prétoria, l'antithèse est frappante, — plus qu'entre Amsterdam et La Haye ou entre New-York et Washington.

D'une part, c'est la ville d'affaires, où tout est sacrifié au business, d'autre part, la ville officielle, infiniment plus calme et élégante. Depuis 1910, c'est à Prétoria qu'est installé le pouvoir exécutif de l'Union, tandis que le Parlement siège à Cape-Town et la Cour Suprême à Bloemfontein. Le palais du gouvernement, entouré d'immenses terrasses fleuries d'orangers et de bougainvilléas, domine un admirable panorama, dont les lignes ondulées et l'atmosphère légère ont quelque chose de florentin.

Les deux villes possèdent, l'une et l'autre, des institutions du plus vif intérêt. Il faut mettre hors de pair l'Institut des recherches médicales qui fonctionne à Johannesburg et où des savants de grand mérite étudient tout ce qui concerne les maladies humaines, et l'Institut vétérinaire, aux environs de Prétoria, où les méthodes expérimentales sont pratiquées avec un rare talent, sous la direction de sir Arnold Tyler. C'est de cet institut que sont envoyées, à la première demande, des consultations à tous les fermiers et éleveurs de l'Union. C'est là que sont préparés les sérums et les vaccins destinés à lutter contre toutes les maladies du bétail, dont plusieurs sont aujourd'hui définitivement terrassées.

* * *

Pourquoi ne noterai-je pas aussi le plaisir que j'ai éprouvé à constater le bon renom qui entoure ici nos savants belges, avec lesquels les autorités scientifiques du Sud-Afrique souhaitent être de plus en plus en rapport ? Notre pays a, d'ailleurs, la bonne chance de posséder à Prétoria, en qualité de consul honoraire, un oculiste réputé, le docteur Heymans, arrivé ici de Malines il y a une trentaine d'années, afin de soigner le vieux président Kruger, dont il fut l'ami et le compagnon d'exil et qui mourut à Clarens, entre ses bras. Ce Belge d'origine a vu de près toute l'évolution politique et

économique de ces régions et rien n'est plus intéressant que de l'entendre conter ses souvenirs.

Absorbé par de multiples devoirs scientifique et administratifs, il y ajoute une part active dans la direction d'une cité de lépreux, — où plus d'un millier de malheureux atteints de cette horrible maladie qui n'a pas encore pu être vaincue, sont relégués et hébergés en commun et en famille, et sont soignés avec un dévouement souvent récompensé, d'ailleurs, par des cas de guérison.

L'Union sud-africaine ne compte pas beaucoup de Belges, mais tous ceux que j'y ai vus ont conservé un ardent amour du pays natal. Tel M. Verheyden, un artiste décorateur, namurois d'origine, établi de longue date à Kimberley, et qui s'y est prodigué pendant les années tragiques pour l'organisation du " Relief Fund ".

C'est une joie bien spéciale et douce que celle de rencontrer au loin, parfois en quelque coin perdu du globe, des compatriotes heureux eux-mêmes de parler du pays où est demeuré quelque chose de leur cœur. Et certes, la conscience que ces Belges du dehors ont prise de la valeur de leur pays a singulièrement accru, depuis la guerre, cette fierté nationale qui, chez quelques-uns d'entre-eux, aurait risqué de s'assoupir.

N'est-ce pas aussi un Belge exilé, — et qui contribue, à sa façon, à faire rayonner à la pointe australe de l'Afrique un des meilleurs aspects de notre vieux pays, — que cet admirable tableau de Van Dyck, que j'avais la surprise de rencontrer au petit musée de Cape-Town ? Il représente Jean Oxenstern, un jeune seigneur suédois, de mine hautaine et méditative, traité à la manière des figures de Charles I^{er} de notre grand portraitiste. C'est le joyau artistique, — en fait d'œuvres anciennes, — de ces régions sud-africaines qui semblent toutes neuves. Et il ne nous est pas indifférent que l'effort d'art de ce peuple jeune et ardent ait pour guide un des plus glorieux ancêtres de notre école.

VII.

Au pays des Matabélés. — Le massif des Ma topos et le tombeau de Cecil Rhodes. Les ruines énigmatiques. — La « fumée qui tonne ».

Livingstone, 25 août 1922.

Une de mes premières lectures d'écolier fut celle des récits où deux Jésuites belges, le Père Depelchin et le Père Croonenberghs, contaient leur vie d'évangélisation et d'exploration au pays de Lo-Bengula, roi des Matabélés. Quel émoi pour nos jeunes imaginations que ces aventures extraordinaires se déroulant dans une contrée à ce point sauvage qu'elle nous semblait appartenir à une autre planète que la nôtre !

Nous rêvions de ces Kraals où des nègres farouches et couronnés de plumes se retranchaient derrière des palissades faites de pieux effilés sur lesquels grimaçaient les têtes de leurs victimes. Ils s'y défendaient contre les tribus rivales et contre les lions. Ils s'y défendaient aussi contre la pénétration des blancs attirés par les richesses de leur sous-sol, et nous éprouvions je ne sais quelle secrète sympathie pour le vaillant Moselikatzé qui avait interdit à ses sujets, sous peine de mort, de découvrir de l'or dans ses États, sachant, par une vieille prophétie recueillie de ses aïeux, que cette découverte marquerait pour son peuple la fin de ses traditions et de son indépendance.

Aujourd'hui je viens de parcourir en auto l'ancien territoire de Lo-Bengula qui correspond à un des districts actuels de la « South-Rhodesia ». Les « native » que j'y ai rencontrés m'ont paru être d'humeur pacifique et presque débonnaire. Quelques-uns poussaient des charrues traînées par douze ou quatorze bœufs aux cornes majestueuses. D'autres conduisaient des blancs dans de petites carrioles à deux roues. D'autres abattaient le bois dans des forêts clairsemées. Nous n'avons pas aperçu de lions, à peine quelques antilopes, quelques singes et une bande d'autruches, parmi lesquelles notre " motor-car " est venue jeter un tel désarroi que l'un de ces

volatiles hauts sur pattes exécuta dans sa fuite précipitée le plus complet et le plus amusant des cumulets. On a conservé l'arbre « indada », sous lequel les rois indigènes rendaient naguère la justice, comme le faisait saint Louis sous le chêne de Vincennes. Mais tout ce passé, encore qu'il ne remonte qu'à une trentaine d'années, semble à peu près aussi lointain pour la population de Buluwayo, — ville du type américain, aux rues larges et aux magasins bien fournis, — que les souvenirs du moyen âge peuvent l'être pour les Européens du XIX^e siècle.

* * *

Toutefois, dans la région des Matopos, qui sont une chaîne de collines sauvages, commençant à quelque 50 kilomètres de Buluwayo, on va voir encore les clairières où se poursuivirent les palabres entre les chefs indigènes et Cecil Rhodes. Le Napoléon du Cap — c'est ainsi que cet audacieux " business-man " mâtiné de Conquistador se laissait volontiers appeler — a voulu que son corps reposât dans ce décor grandiose devenu une sorte de « réserve nationale » à la façon du Yosémite de Californie.

C'est Chateaubriand, je crois, qui recommandait aux grands hommes de « soigner leur tombeau », et l'on sait avec quel orgueil romantique le chancre d'Atala s'acquitta pour lui-même de ce soin, en se choisissant comme champ de repos un îlot ou plutôt un récif de la baie de Saint-Malo.

Cecil Rhodes n'a pas été moins attentif à ce que sa tombe fît impression sur la postérité. Qu'on se figure, au milieu du massif des Matopos dans un cadre de rochers amoncelés se chevauchant et se pourchassant jusqu'aux limites extrêmes de l'horizon, un sommet entièrement dénudé, formé d'une sorte de basalt rugueux, telle une peau d'hippopotame. Sur ce sommet, au milieu de quelques énormes boulets de pierre, arrivés là Dieu sait par quel cataclysme et qui semblent avoir servi de projectiles dans un duel de Titans, on découvre une grande dalle de bronze, avec cette inscription : " Here lies Cecil J. Rhodes ". Ce sommet s'appelle aujourd'hui, un peu prétentieusement, le " World's View ". À la vérité, le monde qu'on domine de là-haut est plus tourmenté et bousculé encore que notre vieille Europe au sortir de la grande guerre. Les silhouettes de ces montagnes ont quelque chose d'incohérent et de fantastique. Voici des blocs superposés qui semblent défier les lois de l'équilibre. Plus loin, on croirait voir surgir à la

pointe d'une cime un de ces sombres châteaux-forts, flanqués de hautes tours effilées, tels que Victor Hugo s'amuse à les dessiner à coups de taches d'encre et de grandes hachures à la plume. Ces pierres sont teintées de jaune, de vert, de rouge, comme les Dolomites et les Montagnes rocheuses. Sous le grand soleil d'Afrique, ces teintes imprévues éclatent en une fanfare continue, avec l'accompagnement d'une végétation que la saison actuelle fait mi-printanière et mi-automnale. Un peu partout, se dressent ces étranges euphorbes qui brandissent vers le ciel leurs bras raides en une sorte de grand candélabre symétrique, aux arêtes nettes et coupantes.

Quelque chose du passé s'évoque aussi au spectacle des ruines de Khami, qui sont à peu près semblables à celles de Zimbabwe, de Mombo, de Tati et tant d'autres, disséminées en Afrique australe. Les Rhodésiens en sont très fiers. Volontiers il les font remonter aux Phéniciens et même à la reine de Saba. Il faut en rabattre, et M. Jules Leclercq, dans une communication faite cette année même à l'Académie royale de Belgique, leur attribue une antiquité plus modeste. Il semble bien que ces grands enclos de pierres presque entièrement écroulées aient été construits par des trafiquants arabes ou portugais, qui s'en servaient à la fois comme de fortifications et de greniers, et qui — de l'un à l'autre de ces postes avancés — se tenaient en communication avec la côte. Plus tard, des missionnaires y ont aussi établi leurs centres. Il n'en demeure guère que des restes de remparts d'une architecture rudimentaire et qui servent à alimenter les controverses et les polémiques des archéologues.

Beaucoup plus intéressantes, à mon sens, sont les pierres gravées par une tribu indigène à peu près disparue, les Bushmen. Ces gravures, teintées de rouge, dont on découvre quelques spécimens dans cette région, représentent des buffles ou des antilopes à la course, dont les mouvements sont interprétés avec une vérité anatomique surprenante. Les mêmes dessins, gravés par les mêmes procédés, avec l'emploi des mêmes teintes, ont été découverts dans les grottes d'Altamira, au nord-est de l'Espagne, et cette similitude a permis à M. Péringuey, le savant directeur du " South African Muséum ", de développer une théorie d'après laquelle les Bushmen auraient, en des temps indéterminés, afin de poursuivre le gibier dont la chasse était toute leur occupation, quitté l'Europe pour descendre jusqu'à la

pointe extrême de l'Afrique. Mais aujourd'hui c'est du Sud au Nord que se font les raids des chasseurs de gibier et des chercheurs d'or.

* * *

Le railway rhodésien qui monte vers l'Équateur suit la dorsale africaine à travers les hauts plateaux dont notre Katanga forme le prolongement. La région traversée est pauvre, — ou du moins sa richesse n'est guère encore éveillée à la vie.

La configuration du sol y a réduit à peu de chose les travaux d'art, sauf le fameux pont sur le Zambèse aux " Victoria-Falls ".

Ce site est, à juste titre, célébré comme une des merveilles du globe, et rien ne peut rendre l'impression de saisissante grandeur de ce gouffre sonore où se précipite brusquement le grand fleuve majestueux et d'où monte un tourbillon de vapeurs qui enveloppent tout le paysage. À l'heure matinale où nous venons contempler les " Falls ". le soleil s'élève à peine sur l'horizon en un énorme disque couleur de sang. Il fait surgir du fond de l'abîme un arc-en-ciel qui semble lui-même éclairer cette nature tropicale d'une lumière irréaliste et magique, comme celle que dispersent sur les scènes théâtrales les projecteurs aux couleurs fondantes et savamment graduées. Au-dessus des cataractes, dont le seuil forme une longue muraille régulière, le Zambèse étale la masse de ses eaux dans un calme parfait, où rien n'annonce la catastrophe imminente, et c'est un étrange contraste de pouvoir naviguer sur le fleuve en toute sécurité, parmi le dédale des îles où sommeillent quelques grues et quelques crocodiles, à quelques centaines de mètres à peine de « la fumée qui tonne », — ainsi que les indigènes appellent les " Falls " en leur langage.

Le Zambèse franchi, le railway rhodésien poursuit vers le Nord sa route interminable et monotone. Mais demain soir, il touchera à Sakania, où nous saluerons — avec quelle joie — le drapeau belge !

VIII.

Au Katanga Elisabethville cité-jardin. — Le cuivre, l'uranium, le charbon. — Les exploitations agricoles. — Est-on en pays belge ?

Bukama, 2 septembre 1922.

Aladin au pays des merveilles ne fut pas moins surpris que ne l'est le voyageur arrivant d'Europe et transporté brusquement dans ce Katanga qui était encore un pays sauvage il y a quelque dix ans.

Sans doute, ce voyageur a ouï parler d'une ville toute jeune mais florissante, administrée conformément aux méthodes de la civilisation. Il sait qu'aux environs de cette cité en formation, et se prolongeant vers le nord, un bassin minier d'une richesse extraordinaire a mis en éveil et en action l'ingénieuse activité des blancs et leur souci d'arracher au sol les trésors qu'il renferme.

Il a entendu, il sait tout cela. Mais il se méfie du « bourrage de crâne ».

Cette cité nouvelle, il l'imagine volontiers comme une sorte de campement établi à la hâte, avec tous les défauts de l'improvisation. Il s'attend à trouver, auprès des " bars " et des " stores " que fait champignonner toute agglomération naissante de prospecteurs et de pionniers, quelques bâtiments rudimentaires, quelques habitations en tôle gondolée, ou encore quelques " bungalows " plus prétentieux et quelques constructions plus solides à destination officielle, le tout s'alignant à la diable au long de chemins poussiéreux destinés peut-être à devenir des rues.

À Elisabethville, rien qui sente le " Far-West " ou les tristes banlieues de tant de grands centres industriels de l'ancien ou du nouveau monde... Une ville accueillante et coquette, où de belles avenues bien tracées et régulièrement plantées s'égaient de maintes habitations élégantes encadrées de jardins fleuris. Voici la cathédrale romane, déjà flanquée de son campanille et de son baptistère. Presque tout le « gros œuvre » en est

achevé, et l'édifice promet d'être du meilleur goût. Voici des « cottages » qui font penser à ceux de Boitsfort ou des Espinettes. Ces magasins étonnamment approvisionnés et dont les vitrines se louent chacune à mille francs par mois, qu'ont-ils à envier à ceux de notre Mont-des-Arts ? À suivre ce nouveau boulevard, ne se croirait-on pas à Spa plutôt qu'au cœur de l'Afrique ? N'est-ce pas un paysage d'Ardenne qui déploie là-bas ses crêtes boisées et superposées, devant la terrasse du Palais du gouverneur ?

Joseph Prudhomme s'étonnait qu'on ne construisît pas les villes à la campagne. « Il y fait plus sain », disait-il. Ici, son vœu a été réalisé autant qu'il peut l'être. C'est un type de cité-jardin qu'Elisabethville. Et lorsque ses quartiers indigènes auront été déplacés et améliorés — ce qui ne tardera guère, — cette cité-jardin constituera un ensemble colonial bien supérieur à Buluwago et à Livingstone, pour ne citer que les deux principales villes de Rhodésie, qui sont de loin ses aînées.

La surprise n'est pas moins agréable de constater combien la vie telle qu'elle est organisée ici s'enveloppe d'une atmosphère de sociabilité, de confort et de bon ton. Voici, — pour les loisirs de l'après-midi dominicale, — un match de foot-ball entre deux équipes de la ville. Le match a lieu dans une grande plaine aménagée à cet effet par la Compagnie du Chemin de fer du Katanga. C'est parfait d'esprit sportif, aussi bien de la part de la foule, blanche et noire, que de la part des joueurs. Voici un défilé de soldats, à la démarche souple et vraiment martiale, et, en tête de la compagnie, une musique digne des musiques militaires de chez nous. Voici, au Cercle Albert-Elisabeth, une soirée qui réunit autour de M. Rutten, le sympathique et très expérimenté gouverneur, deux cents ou deux cent cinquante personnes : administrateurs, ingénieurs, commerçants, officiers, fonctionnaires, — beaucoup accompagnés de leur femme : on y découvre une élite, composée de gens qui ont vraiment la conscience, le dessein et la fierté de participer à une grande œuvre. Créer autour de soi, dans des cadres nouveaux, de la vie et de la richesse, transformer la brousse, qui était insalubre et désolée, en exploitations minières, en prairies d'élevage, en champs de culture, habituer au travail et à une vie plus humaine de pauvres noirs dépourvus de tout, on conçoit aisément que de tels objectifs puissent animer davantage les énergies et donner plus d'intérêt aux rapports sociaux

que ne l'eût fait le train-train habituel de l'existence que ces fonctionnaires et ces hommes d'affaires auraient sans doute menée au vieux pays.

* * *

Ce n'est plus un mystère pour personne que l'exceptionnelle prodigalité du sous-sol du Katanga, mais chaque année vient ajouter quelque heureuse révélation à toutes celles que la voix de la renommée a déjà publiées au loin. Que dire des installations de l'« Union Minière du Haut-Katanga », qui occupe de douze à quinze mille ouvriers ?

L'étonnement éprouvé à voir fonctionner les fonderies de la Lumbubashi, l'émerveillement que provoque la richesse des minerais de Luisha, tout cela est dépassé par le prodige de la Panda, les grandes usines de concentration établies à une centaine de kilomètres d'Elisabethville, et qui s'accrochent aux flancs mêmes des montagnes où dort le cuivre.

Le cuivre, il est partout ici. Sa richesse semble même obséder le paysage, et l'on retrouve jusque dans les merveilleux couchers de soleil, — si courts de durée, mais si éblouissants d'éclat, et qui s'accompagnent du flamboiement des feux de brousse à l'horizon, — les teintes ardentes du métal rouge et les délicates nuances vertes de la malachite qui se sont mêlées tout à l'heure au gouffre des concasseurs et des broyeurs électriques.

Par une route de montagne, l'auto nous conduit à 34 kilomètres de Linkasi, aux nouvelles mines d'uranium. Le précieux minerai, dont chaque bloc vaut son pesant d'argent, fut découvert dans les forêts de Chinkolobué à la fin de 1914. Un ouvrier, en creusant un trou dans le sol pierreux pour y placer une borne de délimitation, fut étonné de la couleur orangée de la pierre. L'analyse révéla bientôt l'uranium. En 1917, un nouveau gisement, d'une teneur plus riche encore, était découvert par hasard à quelques centaines de mètres de la première mine. Deux carrières ont été ainsi ouvertes et sont exploitées. Ceux qui — à les voir — demeurent fermés aux mystères de la radio-activité n'en sont pas moins éblouis par les nuances imprévues et merveilleuses de ce minerai où les jaunes, les verts, les noirs, les bleus, combinent toutes leurs nuances en des cristallisations qui semblent appartenir plutôt au monde de la fleur qu'au monde de la pierre.

Dans la même région, à Kakontwe, M. Barzin a découvert récemment de grandes grottes à stalactites où sommeille un lac souterrain. Étape indiquée

pour les tournées Cook de l'avenir. Un peu plus loin, nous saluons des mines d'étain. Mais voici mieux encore : ce sont les nouveaux charbonnages de Sankishia, où l'on extrait, dès maintenant, le pain noir dont s'alimentera de plus en plus ce grand district industriel, auquel le bois sert encore de combustible ordinaire. Sous la conduite de M. Cambier et de ses contremaîtres, qui révèlent, sous ce soleil ardent, les merveilleuses qualités techniques de nos ingénieurs et de nos ouvriers, nous descendons dans la fosse, profonde aujourd'hui de 22 mètres, où les mineurs noirs « tapent à la veine », et nous constatons que la qualité de la houille va s'améliorant au fur et à mesure que l'extraction se poursuit sous le sol.

D'autres charbonnages ont été découverts dans la province. Et cette nouvelle richesse a plus d'importance peut-être que celle de l'or et du diamant, qui y sont aussi exploités.

Ajoutez à ces trésors de Golconde les « mamelles » chères à Sully : labourage et pâturage. Pays de plateaux, coupés par des rivières que ne tarit pas la saison sèche, le Katanga se prête à merveille aux essais de culture et d'élevage qui s'y multiplient de plus en plus. Voici deux stations d'expérience créées par l'État, l'une sur la Munama, un peu au sud d'Elisabethville, l'autre à Katentania, à l'altitude de 1,800 mètres. Le bétail y est sain et vigoureux. Des méthodes persévérantes et l'emploi régulier du " deeping ", c'est-à-dire du bain arsenical, y ont eu raison des épizooties du début. Les colons qui eurent l'excellente idée de se fixer dans ces régions et qui ne se sont pas laissés rebuter par les premières difficultés se déclarent très contents des résultats déjà obtenus. Tel cet intelligent fermier, qui occupe avec sa famille le petit domaine, aujourd'hui isolé, qui fut le premier poste officiel d'Elisabethville, — à l'endroit même où s'établit d'abord le général Wangermée, fondateur de la ville nouvelle et où résida notre souverain lors de sa visite en 1909. Tels les jeunes ménages de " gentlemen-farmers " qui ont admirablement compris les exigences et les avantages de cette vie d'initiative et dont les champs de maïs donnent déjà plus de sept mille sacs par an. Tels ces moines bénédictins dont la mission de Kansenia, avec sa chapelle, ses écoles, ses dépendances, ses jardins d'ananas, de papayes et d'oranges, dignes de la Terre de Chanaan, laisse au visiteur une impression délicieuse de paix et de prospérité.

* * *

Mais de toutes les impressions, celle qui est la plus vive et la plus réconfortante, c'est de se sentir ici en pays belge. Je redoutais un peu — pourquoi ne pas le dire ? — les conséquences de cette pénétration économique par le Sud, à laquelle le Katanga restera naturellement trop exposé, aussi longtemps du moins que l'achèvement du chemin de fer qui le reliera au Congo Moyen et au Bas Congo, via Bukama ou Sankisha jusqu'à Nebo, n'assurera pas entre les diverses parties de notre colonie une solidarité plus étroite, dont l'impérieuse nécessité est aujourd'hui reconnue par tous. Le Katanga paie annuellement plus de 30 millions de francs de frais de transport aux chemins de fer rhodésiens. C'est dans l'Afrique australe que les exploitations industrielles ont recruté tout d'abord nombre d'ingénieurs et de contremaîtres, et c'est de là qu'elles ont fait venir et font venir encore beaucoup de leurs travailleurs noirs. Soit que le Katanga fût plus proche pour eux, soit qu'ils eussent plus de confiance que nous-mêmes en ses merveilleuses destinées, les étrangers ont été plus prompts que les Belges à s'implanter dans la région d'Elisabethville. De là quelque inquiétude d'ordre national. La langue anglaise, la monnaie anglaise n'allaient-elles pas peu à peu l'emporter ? Que cette inquiétude ait eu quelque raison d'être, cela n'est pas douteux. Qu'elle doive demeurer pour nous un excitant à développer au Katanga l'influence belge en fait comme en droit, rien de plus sage. Mais à tenir compte des observations les plus récentes, la situation va s'améliorant. Les groupements industriels sont de plus en plus attentifs, m'a-t-il paru, à faire appel aux collaborations belges. La population blanche d'Elisabethville est au total de 1,943 âmes. Elle comprend 1,111 Belges contre 20 Américains, 210 Anglais, 3 Australiens, 23 Écossais, 20 Français, 111 Grecs, 15 Hollandais, 8 Irlandais, 209 Italiens, 14 Luxembourgeois du Grand-Duché, 97 Sud-Africains, etc. Dans l'ensemble du Haut-Luapula, les blancs sont au nombre de 3,431, et les Belges y comptent pour 1,764, les Anglais pour 402, les Français pour 402, les italiens pour 339, les Sud-Africains pour 227.

Il n'est plus du tout exact de prétendre que la langue anglaise domine au Katanga. De plus en plus, le Belge y est chez lui. Et rien ne touche plus agréablement la fibre patriotique que de voir flotter partout notre pavillon et de retrouver partout des noms de Flandre et de Wallonie. Tous nos accents

locaux, d'Ostende à Bastogne, du Borinage au pays d'Aubel, quel plaisir de les entendre sonner dans les ateliers, dans les factoreries, dans les mines ! Il y a plus qu'une autorité belge, qu'une influence belge que des intérêts et des familles belges désormais enracinés ici. Il y a aussi des méthodes belges, qui se manifestent notamment dans la politique suivie vis-à-vis des indigènes. Tandis qu'ailleurs la " colour-bar " écarte systématiquement ceux-ci de tous les métiers et emplois qualifiés, ici on les élève, on les instruit, on les utilise partout où l'on peut, non pas seulement comme manœuvres ou hommes de peine, mais aussi comme chefs d'équipe, comme machinistes du chemin de fer, comme « clerks » de bureau, comme chefs de gare. Les belles écoles salésiennes, dirigées par le Père Sacke, de même que les cours professionnels organisés par le Chemin de fer du Katanga et par les officiers de la force publique donnent chaque jour la preuve de l'éducabilité du noir et de la possibilité de le faire monter peu à peu dans l'échelle des valeurs intellectuelles et sociales. C'est de la bonne civilisation, à condition de ne pas brusquer les choses et de veiller, non seulement par les prescriptions qu'on lui impose, mais surtout par les exemples qu'on lui donne, à la formation morale du noir en même temps qu'à sa formation technique. Un autre principe qui est méconnu dans les colonies voisines et dont l'application se généralise ici, c'est de ne plus déplacer le noir de son village, soit comme travailleur, soit comme soldat, sans qu'il soit accompagné de sa femme et de ses enfants.

Oui, en vérité, le Katanga offre dès aujourd'hui un ensemble de réalisations qui force l'émerveillement et qui autorise tous les espoirs.

IX

À travers les solitudes. — Faune et flore tropicales. — La danse à la lune. — Paysages lacustres. — Sur le Lualaba. — À la Cour du roi Mafenge.

Sur les bords de la Luwua, 9 sept. 1922.

Depuis dix jours, tantôt sur l'eau, tantôt à travers la brousse, nous apprenons à connaître de plus près la vraie vie d'Afrique. Le confort disparaît. La sauvagerie nous enveloppe peu à peu. C'est toute la grande faune et toute la grande flore des Tropiques qui nous révèlent leur magnificence et leur mystère. Avant-hier, au petit jour, nous découvrions, à un détour du Lualaba, des centaines de gracieuses antilopes occupées à brouter dans les prairies, aussi paisibles qu'un grand troupeau de moutons ou de chèvres. À deux reprises déjà, nous avons salué au passage des bandes d'éléphants que le voisinage de notre petite caravane ne semblait pas inquiéter le moins du monde. Les nobles pachydermes s'en allaient à la file indienne à travers les papyrus, et à les admirer, les descriptions des « Poèmes barbares » chantaient en ma mémoire :

L'oreille en éventail, la trompe entre les dents,
Ils cheminent, l'œil clos. Leur ventre bat et fume,
Et leur sueur dans l'air embrasé monte en brume ;
Et bourdonnent autour mille insectes ardents.

Nous avons même vu de très près un superbe lion. Mais je m'empresse d'ajouter que ce roi des carnassiers était captif derrière de solides barreaux de bois, dans une factorerie de Kabala. Quant aux crocos et aux hippos, ils peuplent le fleuve et ses affluents, et la saison des eaux basses nous vaut le plaisir de voir souvent émerger aux pointes d'îles et sur les bancs de sable leurs redoutables carapaces. Dans la végétation des rives, qui est abondante et enchevêtrée, et où les palmiers et les arbres à saucisses surgissent de la masse des roseaux et des hautes graminées, la vie tropicale s'épanouit jusqu'à l'exaspération. D'âcres odeurs de fermentation se mêlent à de

suaves parfums dans les bouffées d'air chaud qui annoncent un prochain orage. De grands vols de kapsalas, dont la silhouette a quelque chose de héraldique, coupent brusquement le ciel. Des grues couronnées, des aigles presque blancs, des oiseaux au plumage multicolore et irisé, d'autres aux formes invraisemblables, tel l'oiseau à tête d'âne, achèvent d'animer ces vastes solitudes, mais sans en rompre le silence.

Car la journée d'Afrique est majestueusement silencieuse. Ce sont les nuits qui sont bruyantes, surtout à l'époque de la pleine lune, — et nous y touchons précisément. Dès que l'implacable soleil s'enfonce à l'horizon, il semble que sa disparition marque automatiquement l'éveil de toutes les rumeurs, de toutes les harmonies, de tous les cris de la vie. Aussitôt s'élève le concert des cigales et des grenouilles. Dans tous les villages, le tam-tam, les marimbas et la danse font fureur. Il ne m'a point paru, du moins chez les Baluba dont nous avons jusqu'ici traversé la région, que les danses au clair de lune, — ou du moins ce que j'en ai vu, — méritassent les reproches de brutalité et d'indécence que j'ai entendu parfois formuler. On dirait bien plutôt des premières mesures, à peine ébauchées, d'un quadrille avec l'accompagnement d'une mélodie sans cesse renaissante, et dont le « leitmotive » ne comprend que quatre notes. Du chœur des femmes, une jeune fille, — il en est de menues et de graciles comme des Tanagra, — se détache à chaque figure nouvelle. Elle esquisse quelques minauderies, puis revient bien vite rejoindre le groupe de ses compagnes. Danseurs et spectateurs frappent impitoyablement le sol de leurs pieds qui suivent la cadence des tam-tam.

En dépit de la poussière et des moustiques, ces danses ont quelque chose de primitif et de charmant dans le cadre des paillettes et le décor des borassus qui découpent leurs palmes sur le ciel tout envahi par la grande clarté lunaire. Parfois, un écho plus ou moins distinct signale aux environs l'entrée en chasse d'un grand fauve. Et ce mélange d'insouciance enfantine et de dangers obscurs achève de reculer une telle scène au passé le plus lointain des races.

* * *

Au petit jour, le bateau lève l'ancre. De Kialo à Kabalo, le paysage est infiniment varié. Tantôt, le Lualaba glisse entre des prairies qui semblent suspendues dans le vide, tant l'air et l'eau sont également fluides et diaphanes. Pour un peu, on se croirait au Moerdyk, par un joli matin de printemps, entre les îlots du Biesbosch. Puis, le fleuve se rétrécit brusquement et les rives reprennent leur vêtement touffu. Et voici, l'heure d'après, que nous entrons dans les lacs et les marais du Lupemba et du Kisale. Ils forment, dans une dépression géologique que dessinent encore les montagnes s'écartant de plus en plus, un ancien « graben » très semblable à celui du Bahr el Ghazal sur le haut Nil. À plusieurs lieues de distance, l'œil ne découvre qu'une mer de papyrus aux tignasses vertes ou mordorées. De-ci de-là, dans la perspective d'un canal ouvert entre les herbes, apparaît une sorte de petit village lacustre : les noirs y vivent bien plus dans l'eau ou sur leurs pirogues que sous leurs pauvres huttes. Un ancien officier a établi à proximité de ces marais, à Nyonga, des pêcheries importantes et déjà en pleine prospérité. Quelques factoreries assises au bord du fleuve contribuent, elles aussi, à ramener un peu de vie dans ces régions qui furent naguère dépeuplées par l'horrible maladie du sommeil. Voici, à Kamukisi, un camp militaire où se forment au métier des armes en même temps qu'aux rudiments primaires nos beaux soldats de bronze, — chacune des quatre provinces du Congo ayant ainsi son camp d'instruction et son camp de troupes formées.

Notre merveilleux réseau fluvial, dont on aurait tort, d'ailleurs, de sous-évaluer l'importance dans les destinées de notre colonie, aurait besoin — pour que son utilité ne fût plus à la merci d'un accident saisonnier, — de quelques travaux de dragage, voire de rectification. En attendant qu'il y soit procédé, notre flottille du haut-fleuve a fort à faire, et on ne peut qu'admirer l'ingéniosité et la patience de nos marins dans les passages difficiles. Voici qu'à la proue du bateau, le noir qui sonde de sa « foundo » la profondeur du lit interrompt soudain sa chanson monotone et signale un bas-fonds de sable ou de roche. Encore que son tirant d'eau ne dépasse pas ici 70 ou même 60 centimètres, il arrive que la cale ne puisse franchir, par ses seules forces, ce seuil prévu ou imprévu. Bien vite, un câble est accroché à quelque palmier de la rive. Et toute l'équipe noire de s'atteler à la manœuvre du cabestan. L'opération est souvent longue et pénible. Le capita qui la dirige renouvelle

de trois minutes en trois minutes les paroles chantées que les travailleurs répètent avec ensemble pour rythmer l'effort de leurs biceps et de leurs jarrets tendus comme le câble même qu'il s'agit d'enrouler. Les paroles sont naïves de toute la puérilité de l'âme noire, et le chant est parfois exquis. « Si notre maman nous voyait... » « Quand nous aurons fini, nous aurons du bon kawa... » « Attention, le chef blanc nous regarde. » C'est ainsi qu'avec un bon câble et de « l'huile de bras », le bateau peut poursuivre sa route... Et il n'en allait pas autrement, sans doute, sur le Danube et le Rhin, au temps où ces beaux « chemins qui marchent » étaient abandonnés à toutes les fantaisies de la nature.

* * *

Le 5 septembre, un petit roi indigène, du nom de Mafenge, est venu nous inviter à visiter ses domaines. C'est un grand gaillard bien bâti, aux dents admirables. Fier de son uniforme khaki, — dépouille de la grande guerre, — de son casque à double visière et surtout de la grande médaille de métal blanc qui proclame, en français et en flamand, ses droits à la chefferie, il avait belle allure, ma foi, dans la petite pirogue où il se prélassait et qui nous montrait, à travers le dédale des îles, le chemin de ses États. Notre pirogue à huit payeurs suivait la sienne, vite, si vite et si mince dans ses parois, qu'il nous semblait sentir glisser sous nous l'eau du fleuve. Au débarcadère, la reine-mère, suivie de ses dames d'honneur, s'avance lentement à notre rencontre. « Vera incessu patuit dea. »

Elle aussi est de belle prestance. Vêtue, sous les bras, d'un pagne multicolore qui la drape à l'antique, elle étale, sous forme de diadème et de colliers, toute une collection de bijoux et de coquillages. Son nom est Moranga, et son histoire se rattache à celle de notre occupation au Katanga. Car elle était la femme favorite du terrible Musiri, ami et fournisseur des traitants arabes, et qui eut maille à partir, aux jours héroïques, vers 1892, avec Bia et Francqui, puis avec le capitaine Bodson, qui l'abattit de sa main.

Mafenge nous présente les dignitaires de sa cour et les anciens de la tribu des Mulongo. Entourés d'une foule de moricauds et de moricaudes, parmi lesquels les gosses gambadent de plaisir, nous voici dans la case même du

chef, — une maison toute neuve, bâtie de briques et dont les murs sont ornés de trop médiocres portraits de nos souverains, répandus un peu partout par l'administration coloniale, et de quelques images très variées, arrachées à des illustrations de Paris ou de Londres. Avec une impressionnante mimique, Mafenge nous raconte comment sa mère fut enlevée par Musiri, lorsque lui-même avait à peine quelques mois. Il s'étend longuement sur le récit des horreurs commises par les esclavagistes avant l'arrivée des blancs secourables. Tandis qu'il s'anime, ses épouses, — il en a une vingtaine, — apparaissent une à une aux portes, à la fois curieuses et timides. Mais il les a entrevues, — et déjà elles s'éclipsent. Dans un coin de la salle du trône, nous avisons une bicyclette. Aussitôt le bon Mafenge, ravi d'exhiber ses talents, enfourche la bécane et se livre, devant son peuple émerveillé, à quelques savants virages parmi les papayers et les plants d'ananas qui dessinent un petit jardin devant son palais. Nous admirons ensuite des fillettes qui filent à la quenouille et quelques négrillons, sérieux comme des augures, qui apprennent à lire dans des bibles en Kiswahili distribuées par quelque mission protestante du voisinage.

Maintenant c'est l'heure des présents. La générosité de Mafenge joint l'utile à l'agréable. À côté d'un beau quartier d'antilope et de quelques canards dont le bec disparaît sous des turgescences écarlates, voici des peaux de léopards et de loutres ; voici un petit rhinocéros d'ivoire sculpté, d'une naïveté exquise, et des fruits de toute forme et de toute couleur. Que répondre à de telles attentions, sinon fouiller ses malles pour y découvrir tout ce qui est susceptible de flatter le goût d'un roi Mulengo et de l'ex-favorite d'un marchand de bois d'ébène ? Celle-ci sera sensible, nous l'espérons, au don de quelques belles images et de quelques boîtes de caramels. Quant à Mafenge, ses grosses lèvres s'ouvrent de joie à la vue des babioles destinées à reconnaître tant bien que mal sa propre munificence ; mais rien ne l'intéresse davantage qu'un bel insigne de je ne sais quel congrès international de la paix et de l'arbitrage tenu avant la guerre et découvert dans mes pacotilles. Je renonce d'ailleurs à lui en expliquer le sens et l'utilité. Déjà, il a fixé cette pseudo-décoration à sa boutonnière et s'en va, fier comme Artaban, parmi ses dignitaires et ses sujets, que leur costume ultra-sommaire condamnera sans doute toujours à être privés de

tous les attributs de la gloire, de l'honneur ou de la vanité que la civilisation contemporaine multiplie au revers de tant de vestons.

X.

Dans le recul du haut Moyen-Age. — Sur le Tanganyka — Chez les Pères Blancs de Baudouinville. — Caisses d'Épargne et Mutualités pour Noirs. — Le capitaine Joubert — La station d'Albertville.

Malela, 15 septembre 1922.

Plus je m'instruis de cette Afrique Centrale par tout ce que je vois et tout ce que j'entends, et plus je suis frappé par une vérité, souvent formulée au cours des controverses sur nos problèmes coloniaux, mais dont nous ne pénétrons peut-être pas assez ce qu'elle a d'exact et dont nous ne déduisons surtout pas toutes les conséquences logiques qu'elle comporte.

Notre colonie vit dans le recul de notre propre histoire. Nous sommes ici aux débuts mêmes que connut l'ère chrétienne dans les régions où s'épanouit actuellement notre vie sociale et nationale. Tout est à peu près au Congo en 1922 comme dans notre Belgique du IV^e et du V^e siècles. Ces grands fleuves dont le régime n'est pas encore organisé et qui s'étalent de ci de là en lacs et en marais où germent les fièvres ; ces forêts où tout pousse à l'aventure dans le fouillis des végétations utiles ou nuisibles ; ces bêtes fauves qui sont à la fois pour les populations un constant motif de terreur et la réserve de leurs chasses alimentaires, souvent de leur commerce ; ces industries primitives et où se perçoit un certain instinct d'art (armes, poteries, tissus, instruments de musique et de toilette) ; ces tribus adonnées au fétichisme et à toutes sortes de superstitions et qui, suivant leurs mœurs respectives, — gens de la montagne ou de la plaine, gens de la forêt ou du fleuve, — offrent une résistance plus ou moins obstinée, voire hostile, aux progrès de la civilisation : n'est-ce pas, dans ses principaux aspects, le pays des Nerviens, des Aduatiques, des Eburons, des Ménapiens, au temps de César et de ses successeurs, au temps des préfets et des apôtres venus soit de Rome, soit des régions de la Gaule déjà conquises à l'influence romaine ?

Certes, la comparaison pêche par plus d'un côté. Notre amour-propre accepte mal une assimilation entre nos lointains aïeux et les noirs, qui ne paraissent pas susceptibles, à quelques exceptions près, d'atteindre jamais un degré de culture comparable à celui dont s'enorgueillit l'Européen du XX^e siècle. Acceptons cette nuance. Mais ne nions pas les analogies. Reconnaissons dans ces vaillants officiers belges qui sont venus, il y a quelque trente ans, explorer et pacifier ces territoires sauvages, dans ces fonctionnaires, ingénieurs et administrateurs qui ont délimité et organisé les provinces et les districts, qui ont créé et créent chaque jour ces voies de transport, ces centres d'activité et d'échanges commerciaux, qui habituent les indigènes au travail régulier, à l'usage de la monnaie, au paiement de l'impôt en argent, qui accordent l'investiture à tel chef de tribu ou de village dont ils escomptent le concours, sauf à écarter les suspects et à soumettre les rebelles ; reconnaissons les héritiers authentiques de cette œuvre lointaine dont nous fûmes nous-mêmes les bénéficiaires et qui s'appelle d'un mot étymologiquement romain : « la colonisation ».

Ces analogies historiques éclatent ici à chaque pas. Mais nulle part elle ne m'ont frappé davantage qu'à étudier l'action de nos missionnaires. Nulle part, je ne les ai ressenties plus nettement que dans cette région du Tanganyika, où les Pères Blancs d'Afrique prodiguent les ressources de leur étonnante et émouvante activité.

Ne sommes-nous pas au temps où les premiers apôtres du Christianisme pénétraient peu-à-peu jusqu'aux recoins les moins accessibles de nos Pays-Bas d'aujourd'hui, où les saint Martin et les saint Willibrod reconnaissaient, au nom de la Foi nouvelle, des terres encore sauvages ou païennes ? Ne revivons-nous pas ici l'aurore de telle ou telle de nos cités aujourd'hui superbes ?

Rejetés tout à coup dans notre propre passé, ne comprenons-nous pas mieux la genèse de Bruxelles, née autour de cet îlot de la Senne où saint Géry avait fixé son ermitage ? N'assistons-nous pas à la fondation de Liège ? N'évoquons-nous pas saint Arnaud établissant son poste d'évangélisation, qui devait devenir la capitale des Flandres, dans cette grande plaine fertile

Où la Lys et l'Escaut
Joignent les gestes clairs et souples de leurs eaux

Autour de ces stations primitives se groupaient peu à peu les familles séduites par l'attrait de la religion révélée, toute de paix et de fraternité. On y instruisait les enfants. On y soignait les malades. On y recueillait les veuves et les infirmes. Les défrichements et les dessèchements élargissaient bientôt autour du noyau central l'aire des cultures et des négoce. Souvent, une abbaye remplaçait la chapelle primitive. Elle servait d'abri aux populations contre les incursions des barbares ou des Normands. Plus tard, une cathédrale surgissait de terre. La vie de la commune et la vie des métiers s'organisaient en marge de la vie religieuse...

* * *

Sur le lac Tanganyka, qui est plus grand que toute la Belgique, et dont la surface est à 772 mètres au-dessus du niveau de l'océan, tandis que sa profondeur atteint 1,800 mètres et sans doute davantage, un petit vapeur plein de bonne volonté nous conduit d'escale en escale. Il s'appelait jadis « Alexandre Delcommune », du nom d'un des premiers explorateurs belges de cette région si longtemps mystérieuse, où la tyrannie arabe fut enfin vaincue par Dhanis et ses compagnons. Aux premiers jours de la grande guerre, ce bateau fut tout à coup assailli par l'« Hedwig von Weissman », qui lui envoya galamment une bordée de 40 projectiles. Réduit à l'état d'écumoire, le pauvre vapeur coula non loin de la côte. Le voici renfloué et radoubé du mieux qu'on a pu. Il s'appelle aujourd'hui « Le Vengeur ». Il promène désormais paisiblement son pavillon belge sur cette mer intérieure, convoitée naguère par la « Welt-politieke », et ne doit plus compter avec d'autres ennemis qu'avec les vents du sud et les terribles lames de fond qui rendent cette navigation très mouvementée et parfois périlleuse. N'importe. Les flots sont d'une admirable limpidité et la haute chaîne des Marungu déroule sur la rive occidentale un cadre vraiment grandiose.

Voici l'escale de Baudouinvill, où nous accostons parmi des huttes de pêcheurs. À dos d'âne, par de rudes sentiers, nous montons vers la mission, suivis, à la mode africaine, par une longue file de porteurs, dont chacun a équilibré sa charge de bagages sur la tête. Après deux ou trois heures de marche, nous touchons au plateau. De larges avenues de palmiers s'ouvrent

au travers des cultures. Bientôt les maisons indigènes succèdent aux maisons indigènes, toutes bien propres et avenantes. Les bâtiments de la mission, que domine la haute flèche de l'église, se découpent tout roses sur le grand ciel radieux.

Dans la cour principale, pavoisée aux couleurs belges, c'est tout un fouillis de têtes noires crépues et rieuses, d'où montent les « Djambo » et les souhaits de bienvenue, tandis qu'une fanfare en uniforme prodigue d'éclatantes « Brabançonne » dirigée par un jeune Père Blanc, tout barbu sous son grand chapeau rond ; ce brave religieux manœuvre lui-même la grosse caisse et la cymbale, tout, en se servant de sa mailloche en guise de bâton de chef d'orchestre. Voici les autres Pères Blancs, toute simplicité, toute énergie, toute bonne humeur. À Baudouinville, ils ne sont qu'une demi-douzaine, car les stations sont nombreuses, et il faut que les Pères se dispersent et se multiplient pour faire face aux tâches qui les appellent dans toute la contrée. Mais la qualité supplée à la quantité. C'est bien l'esprit et c'est même l'allure du cardinal Lavigerie, le fondateur des Pères d'Afrique, que l'on retrouve dans ces hommes que tous admirent et vénèrent ici : quelque chose de dégagé et de martial, d'austère et de cordial à la fois, qui allie le souvenir des Croisés aux notions les plus modernes et les plus démocratiques de l'apostolat.

* * *

Dans cette grande abbaye, que complètent des étables, des champs et surtout des jardins merveilleux et où ateliers et chantiers voisinent avec les écoles dont s'occupent aussi les Sœurs Blanches, les noirs sont partout chez eux. Rien de touchant et de pittoresque à la fois comme le sans-gêne, fait d'habitude et de confiance, avec lequel à toute heure du jour, grands et petits, hommes et femmes, circulent partout, et jusque sur la « barza » de la communauté, demandant qui un conseil, qui un remède. Celui-ci a des semences à appareiller, un autre a quelque outil à réparer, celui-là une plaie à panser ; car les Pères, qui doivent tout connaître, n'hésitent pas, dans ces régions perdues, à se faire médecins des corps comme des âmes, et chirurgiens au besoin. Voici un pauvre aveugle qui s'est installé confortablement, à la façon de saint Alexis, sous un escalier. Voici, assis au pied d'un oranger, deux jeunes moricauds qui répètent ensemble leurs

leçons. Après une palabre qui ne manque pas de solennité, le chef indigène, grand ami de la mission, nous offre le « pombe » d'honneur sur la terrasse de sa demeure, qui commande la place du Marché. Mieux encore. Voici les œuvres sociales de cette chrétienté du type patriarcal. Les noirs ont formé, sous la direction des Pères, une caisse d'épargne, qui paie du 4.50 p. c. à ses adhérents. Elle compte 552 membres et possède une encaisse de 9,000 francs. Deux sociétés de secours mutuels, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes, sont en plein progrès, et ce sont les noirs eux-mêmes qui en assurent tous les services. Dans la première, le versement mensuel est de 15 centimes et l'allocation hebdomadaire est de 50 centimes à partir du quatrième jour de maladie. Les mutualistes du sexe faible sont déjà au nombre de 250. Elles reçoivent une prime de deux francs à la naissance d'un enfant et une allocation journalière à partir du quatrième jour. Les jeunes filles ont, elles aussi, une mutualité, destinée à leur assurer un trousseau en cas de mariage. À côté des écoles, un séminaire a été fondé, où j'ai entendu de jeunes noirs répondre en latin et en français, de la façon la plus sensée, à des questions de philosophie et d'histoire.

Tout ce monde se retrouve, le dimanche, dans la grande église. Rien de plus suggestif que le spectacle matinal de cette nef, envahie par un peuple noir, dont les visages forment une grande masse obscure sous les voûtes toutes blanches. Ce peuple chante et prie de toute sa ferveur. L'évêque coadjuteur officie pontificalement. Il a un jeune diacre noir parmi ses assistants. M^{gr} Huys est, auprès de M^{gr} Roelens, l'apôtre clairvoyant et inlassable du Tanganyka et du Kivu. Par son profil réfléchi et grave et sa haute taille émaciée, il évoque, à de certains moments, le fameux portrait de Richelieu que peignit Philippe de Champagne. Toute la sollicitude paternelle de ces grands moines ne va pas jusqu'à s'aveugler sur les défauts du peuple de Chanaan auquel ils ont voué leur vie. Ils en connaissent à merveille le bon, le médiocre et le pire. — et que la bonne méthode pour les civiliser doit être faite de justice, de patience et de fermeté.

* * *

Non loin de l'abbaye, à Sainte-Marie de Borna, vit un héros d'un autre genre, dont l'existence de paladin s'achève — il a aujourd'hui plus de quatre-vingts ans, — dans la sérénité d'une retraite digne d'un chrétien des âges révolus. C'est le capitaine Joubert, ancien soldat de Lamoricière aux

zouaves pontificaux et de Charette à l'armée de la Loire. Ce vieux blessé de Mentana a fait le coup de feu contre les Arabes esclavagistes, et c'est plaisir de l'entendre conter les péripéties de cette campagne qui fut, à sa manière, une véritable croisade. C'est plaisir aussi de l'entendre dire sa vieille amitié admiratrice pour le général baron Jacques, « noss Jacques », qui fut son compagnon d'armes dans ces expéditions audacieuses. Il s'occupe aujourd'hui de ses arbres et de ses enfants, — assez valide encore pour aller faire visite de temps en temps à ses amis et voisins les Pères Blancs et saluer leurs prouesses au jeu de tir à la perche, — qui est le seul sport auquel, de loin en loin, ils consentent à se délasser. Quel joli tableau, dans ce merveilleux décor de nature, de travail et de paix prospère, que celui de ces grands moines blancs un moment transformés en archers tandis que sous l'abri de chaume, le vieux capitaine fait office d'arbitre du jeu et que tous les grands enfants noirs forment à distance un cercle de frimousses curieuses !

À ces souvenirs inoubliables de Baudouinvillle s'ajoutent ceux de la mission de M^r Palu, admirablement située sur la rive même du lac, à mi-côte d'un contrefort de collines.

Plus au Nord. Albertville, aujourd'hui chef-lieu de district, commande les relations avec l'ancien Est-Africain allemand, et avec une partie du Kivu. C'est une station en plein développement, où les ressources d'activité commerciale se doublent des chances d'un site charmant qu'envieraient nos bains de mer à la mode. Les Pères Blancs y ont une jeune et belle mission, non loin de la bourgade naissante de Greinervillc ou de Makala, où l'extraction de la houille se poursuit à fleur de terre avec un succès de plus en plus marqué.

Le Manyema a, lui aussi, des missionnaires d'un zèle exemplaire. Ce sont les Pères du Saint-Esprit, dirigés par M^{gr} Callewaert, qui compte trente-six ans d'Afrique et qu'on rencontre partout, modeste et infatigable, allant visiter, de pied, ses religieux et ses catéchistes, organisant des écoles pour les noirs et les petits mulâtres, des dispensaires et des hôpitaux, n'hésitant pas à se faire tour à tour jardinier, maçon et charpentier. Avec les moyens les plus modestes, il réalise de grandes choses. Son église de Lulunda, qui ne manque pas d'allure, lui a coûté dix mille francs, mais, en plus, combien de trésors d'ingéniosité et de travail !

À voir de près ces véritables apôtres, auxquels tous les problèmes de la colonisation africaine, aussi bien de l'ordre matériel que de l'ordre moral, sont depuis longtemps familiers, et dont l'influence sur les noirs s'exerce dans le sens de la meilleure civilisation et du meilleur patriotisme belge, on aperçoit tout le bienfait d'une collaboration confiante et suivie entre de tels missionnaires qui demeurent et les représentants de l'administration qui, trop souvent, ne font que passer. Quelle force, insuffisamment comprise peut-être, dans cette compénétration d'intelligences et d'énergies associées au service d'une même tâche humanitaire et nationale !

XI

L'indigène. — Ses qualités et ses défauts. — L'impôt de capitation et le problème de la main d'œuvre. — Le contact avec le Blanc.

Basoko (Aruwimi), 24 septembre 1922.

On reproche volontiers aux noirs d'être égoïstes, sensuels, menteurs, inconstants, paresseux...

Pourquoi ne pas leur reprocher tout simplement d'être des hommes ? Ils sont demeurés au pied de l'échelle humaine. Sans doute. Il est probable qu'ils ne s'élèveront jamais jusqu'au sommet et qu'ils ne donneront à la civilisation ni un Platon, ni un Pascal, ni un Pasteur. Soit, mais si le dosage des qualités et des défauts de l'ordre intellectuel et de l'ordre moral peut différer d'après la couleur de l'épiderme, ne voit-on pas que, chez tous les hommes, l'essentiel, l'âme, reste la même en dépit des temps et des latitudes ? Dans toutes les races la psychologie comparée retrouve des passions et des sentiments analogues. Ce qui varie, c'est la force de réaction opposée à ces passions, à ces sentiments, c'est le plus ou moins de facilité avec quoi tel groupe d'individus y succombe ou y résiste. C'est aussi le mode d'expansion des vertus et des vices dans chaque groupe humain, au gré de l'éducation, de la religion, des traditions, du milieu climatérique, des ressources matérielles.

Quelque opinion que nous puissions avoir sur le noir du Congo, il importe de nous pénétrer d'une vérité première : C'est que le Congo n'est et ne sera rien sans lui. Sans son concours, aucune mise en valeur de notre colonie n'est et ne sera possible.

Ailleurs, on a pu se passer de l'indigène. Bien plus, on a vu des races conquérantes expulser ou même détruire, soit systématiquement, soit hypocritement, les peuplades primitives qui occupaient la région à exploiter ou à coloniser. Tout au long de l'histoire, ce phénomène s'est reproduit et le

XIX^e siècle en a fourni la répétition au Transvaal, en Océanie, en Amérique. Au Congo, de telles méthodes seraient condamnées à la fois par les conceptions supérieures de l'humanitarisme et par les calculs de l'utilitarisme le plus sec. Pourquoi ? C'est que sous l'Équateur, le Belge ne peut guère exercer d'autre travail qu'un travail de direction. Le labeur physique continu, tout métier manuel, pénible par lui-même, lui sont à peu près interdits. En dehors du Katanga, de l'Uelé, du Haut-Ituri, du Kivu, l'idée du « peuplement » européen systématique paraît devoir être écartée. Il n'y a, d'ailleurs, à l'heure actuelle, que 9,000 blancs dans tout notre Congo, et quand bien même ce chiffre serait décuplé, il resterait singulièrement insuffisant en regard des 2,400,000 kilomètres carrés de notre domaine africain.

La collaboration du noir nous étant indispensable, le devoir politique, le souci moral et l'intérêt économique s'unissent donc pour exiger que nous ayons le souci de l'indigène. Préserver sa santé, élever sa mentalité, améliorer ses conditions d'existence, l'instruire, c'est agir pour son profit comme pour le nôtre.

Qu'il s'agisse d'assurer à nos transports, à nos plantations, à nos mines une main-d'œuvre abondante et habile, ou qu'il s'agisse de remplacer peu à peu l'ignorance et la sauvagerie des mœurs noires par la conception chrétienne de la dignité du travail et du respect de la femme, les mêmes conclusions peuvent et doivent rallier les hommes d'affaires et les hommes d'idéal. Toutes les causes si inquiétantes qui atteignent la natalité congolaise, la maladie du sommeil, la malaria, la syphilis ; de même que l'avortement et la prostitution sollicitent à la fois l'offensive des uns et des autres. Mais, par « hommes d'affaires », entendons ceux qui ne limitent pas leur clairvoyance au lucre immédiat d'une entreprise au jour le jour et qui consentent à ne pas sacrifier aveuglement l'avenir au présent.

* * *

Depuis six semaines, je ne cesse d'observer les noirs de notre colonie, dans les villes ou dans les villages, au long du fleuve ou dans l'intérieur ; soit au repos, soit au travail. Ceux que j'ai vus sont de types variés, car l'on sait qu'il existe dans ce territoire à peu près aussi vaste que l'Europe

occidentale et l'Europe centrale réunies, des peuplades ou des tribus très différentes de mœurs, d'intelligence et de langage. Mon impression, c'est que nos noirs sont, dans l'ensemble non seulement très intéressants, mais aussi très sympathiques. On me dit ici qu'il faut se défendre contre ce premier mouvement et qu'une grande dissimulation se cache au fond de ces lions yeux qui rient si volontiers dans ces masques obscurs ou qui traduisent une si respectueuse déférence.

On me dit aussi que leur empressement n'est pas toujours désintéressé. Le « Matabitche »... Ils l'attendent à tout propos et même hors de tout propos. Le docteur H... m'assure qu'un brave Basoko, auquel il avait dû amputer un pied à la suite d'un accident, sollicita le lendemain son « matabitche », — et comme le médecin s'en étonnait, le noir de répliquer : « Toi as mangé ma viande. » C'est possible.

Cependant, il est des constatations aisées à faire, même pour un voyageur de passage. À ce titre, je note d'abord que les noirs sont généralement beaucoup plus propres qu'on ne le pense. L'expression populaire de « sale nègre » est parfaitement injuste. Nous avons, sans doute, plus d'un progrès à leur enseigner au point de vue de l'hygiène. Mais s'il s'agit de la propreté de la voirie, des habitations et même de la propreté corporelle ; s'il s'agit aussi de la décence publique, le nègre du Congo central pourrait en remontrer à beaucoup de blancs d'Europe.

Dans la plupart des villages indigènes, le sol est net et bien balayé. Pas de déchets ni de détritrus épars, pas d'immondices comme le passant en rencontre dans les rues de maints faubourgs et de maintes communes industrielles et rurales de chez nous. Quant aux ablutions et aux bains, l'usage en est très répandu. Il semble même que certaines mamans noires en abusent pour leurs charmants moricauds, et j'ai vu l'une d'elles tremper son gosse dans la rivière en le tenant par le talon, tout comme le faisait la mère d'Achille... À cette constatation on pourrait en opposer une autre. C'est l'odeur déplaisante que dégage trop souvent le voisinage de ces beaux corps de bronze. Mais ces effluves sont dus surtout à l'huile de palme dont il est de mode ici de s'enduire la peau pour la faire reluire. Et chacun sait que des goûts et des odeurs il ne faut pas discuter.

Seconde observation : le noir est parfaitement éducatible. Au bout de quelques mois de classe, négrillons et négrillonnes savent lire et écrire. Ils

sont, me dit-on, un peu plus rebelles au calcul. Toutefois, j'en ai rencontré beaucoup pour qui la Table de Pythagore et la régie de trois n'avaient plus de secrets. À la mission Saint-Gabriel on imprime un journal rédigé en kiswahili. Les typographes sont trois bambins de 10 à 12 ans, qui obéissent, en guise de chef d'atelier, à une bonne religieuse franciscaine.

D'autres imprimeries « noires », d'une installation plus complète, fonctionnent aux missions protestantes de Bolobo et de Waï-Ka et à la mission des Pères Jésuites de Kisantu.

En général, ils aiment à s'instruire. Il n'est pas rare de voir, au seuil d'une paillotte ou sur le pont inférieur d'un bateau fluvial, un noir — grand ou petit — qui apprend à lire à un de ses compagnons ou essaie de déchiffrer avec lui quelque bouquin ou quelque catalogue imprimé en français. M. de Meulemeester, le gouverneur de la Province Orientale, dont les heureuses initiatives ne se comptent plus, a organisé à Stanleyville des cours du soir pour adultes. Cours primaires, cours de perfectionnement, cours de comptabilité, sont très fréquentés. Rien n'est plus touchant que de voir l'application avec laquelle ces grands gaillards, après leur journée de travail, s'empressent à suivre les leçons, dirigées avec autant d'entrain que d'intelligence, par M^{me} André.

Dans nombre de classes, soit en ville, soit au village, l'instituteur est un noir, ancien élève de l'une ou de l'autre mission. Les écoles professionnelles se multiplient, et c'est plaisir de voir, comme à Stanleyville par exemple, les élèves menuisiers fabriquer eux-mêmes leurs outils : compas, équerres et rabots.

Le service militaire est devenu aussi l'occasion de former des hommes de métier, et on ne pourrait assez encourager les officiers de notre armée coloniale qui se préoccupent de développer les connaissances de leurs soldats et aussi des enfants de leurs soldats (car nos recrues noires vivent au camp avec leur famille), en fait de constructions, de culture, de ferronnerie.

Troisième constatation : le noir a le sens de l'ordre. Son âme, loin d'être anarchique, s'ouvre naturellement au respect de l'autorité. Il n'est pas de geste qui paraisse plus instinctif chez les petits moricauds que le port d'armes ou le salut militaire. Il est aisé d'en faire de bons boys-scouts. J'ai assisté à quelques palabres et à plusieurs audiences, soit devant les

magistrats blancs, soit devant les juridictions indigènes. Chacun s'y explique à son tour, en observant autant de dignité que de méthode dans le débat politique ou judiciaire. Peu ou pas d'interruptions. Si la condamnation intervient, le perdant s'incline sans une protestation.

Assurément, il y a des ombres... L'Européen qui vient au Congo et qui lui-même n'y ménage pas ses peines, accuse le noir d'être paresseux. La vérité, c'est que le noir agit peu, quand il n'en éprouve pas le besoin ou la nécessité. L'expression : « Travailler comme un nègre » n'a pas du tout le même sens en Afrique et en Europe. L'indigène obéit, avec une évidente volupté, à la loi du moindre effort. De toutes les inventions que le blanc lui a apportées, celle qu'il apprécie le plus, c'est assurément la chaise longue. Pourquoi se donnerait-il tant de peines quand il fait si bon de se prélasser dans le simple costume du père Adam, devant sa hutte sur la " rocking chair " qu'il s'est fabriquée ?

Le soleil des Tropiques est là pour mûrir, sans qu'on s'en mêle, les régimes de bananes et les racines de manioc, dont tout bon Bantou fait son ordinaire. Il a, d'ailleurs, une autre excuse : il regarde travailler sa femme. Comme dans toutes les sociétés humaines que le christianisme n'a pas épurées, la femme est, pour le noir, une sorte de bête de somme ou un instrument de plaisir. Il l'achète pour cet usage, — car c'est lui qui paye la dot aux parents de son épouse, et une des plaintes qu'il exprime aujourd'hui, c'est que l'augmentation du prix des choses, qui sévit au Congo comme ailleurs, rende dans certaines régions l'achat d'une épouse de plus en plus difficile. Ajoutez-y les polygames, qui sont de terribles accapareurs ! Travailler est une servitude, et le noir admire fort le singe qui gambade dans les palmiers aux environs du village et qui, lui, a toujours eu la malice de ne pas parler, sachant bien que s'il s'en avisait, le blanc le ferait travailler. Aux femmes toutes les besognes serviles. L'homme se réserve les métiers nobles : la guerre, la chasse, la construction des huttes. Au Ruanda, il fait davantage. C'est à lui qu'est réservé le soin de traire les vaches.

* * *

L'Européen voudrait que le noir fût plus actif, et qu'il prit sinon l'amour, du moins l'habitude du labeur. Rien de plus compréhensible qu'un tel souci. Il résume, au point de vue économique, la crise d'ordre commercial qui sévit en ce moment au Congo. Mais comment faire ? Il y a bien la contrainte. Elle s'appelle de divers euphémismes. L'un d'eux est la chicotte. Le docteur Peters, fameux colonial allemand, la justifiait par un aphorisme où l'on reconnaîtra la marque de la « Kultur » : « Si je donne à un chef noir un bœuf, disait-il, il sera aussitôt porté à me dérober tout mon troupeau. Si je lui administre, au contraire, une volée de chicotte, il s'empressera de me fournir du bétail. » C'est, en effet, un incontestable excitant au travail. Mais notre administration coloniale veille — et elle a raison, — à en réduire de plus en plus l'usage. Il y a aussi la servitude domestique. Elle est reconnue au Congo par le droit coutumier et j'ai vu comparaître devant le tribunal de Babeti-ben-Sahid, chef arabisé de la Province Orientale, un jeune indigène qui était allé se promener, tandis que son maître eût voulu le voir travailler à sa culture.

Le prévenu invoquait divers moyens pour sa défense : il avait dû, à l'en croire, assister, dans un village voisin, aux funérailles d'un sien ami. Inexorable et solennel, le juge noir qui siégeait au milieu de ses assesseurs, coiffé d'un élégant bonnet grec et d'une longue « Kanza » brodée, ayant sur sa table un beau réveil-matin, et derrière son prétoire les portraits de nos souverains, — et hélas ! aussi celui du vieux sultan Abdul-Hamid, — le condamna, en guise de sanction, à faire sept jours de travail au profit de la communauté villageoise. Mais ce genre de vassalité ou de servage n'existe qu'entre indigènes. L'État a quelques autres moyens. Il impose, ça et là, un minimum de culture, notamment en coton et en riz.

Partout, où à peu près, — car quelques districts restent d'une pénétration difficile, — il perçoit l'impôt de capitation, qui va de 6 fr. 45 à 24 fr. 45 par an, suivant les régions (les centimes étant acquis au chef indigène), plus un supplément de trois francs par femme, lorsqu'il s'agit d'un polygame.

M. le gouverneur général Lippens avait même proposé que l'impôt sur la polygamie fut désormais progressif. Idée tout à fait heureuse. La polygamie est à la fois un luxe et une présomption de richesse. Elle mérite d'autant moins d'être encouragée qu'elle entretient la paresse de l'indigène. Dès que celui-ci a deux femmes, il cesse tout à fait de travailler. Mais ce projet

d'impôt progressif, qui eût rapporté gros, a été écarté à Bruxelles par le conseil colonial, sans que je sache pourquoi.

Dès aujourd'hui, l'indigène qui, sans raisons plausibles, se dérobe à l'impôt, doit effectuer, à titre de pénalité, un ou deux mois de travail. Confondu avec les prisonniers de droit commun, — ce qu'il vaudrait mieux éviter, — il est employé au portage ou aux routes. L'impôt ne paraît pas trop lourd. Les récalcitrants sont rares et beaucoup de coloniaux croient que certaines prestations en travail pourraient utilement y être ajoutées.

Chacun s'accorde d'ailleurs à dire que la meilleure manière de déshabituer le noir de sa paresse, c'est de lui créer des besoins. Et il est certain que, petit à petit et quelle que soit son insouciance native, le noir éprouve la notion et le désir de nouvelles satisfactions qu'il pourra se procurer au prix de quelque peine. Déjà, notamment dans les villages de « licenciés », les habitations indigènes révèlent un plus grand souci du confort. La coquetterie féminine et masculine manifeste des exigences croissantes. Quelques mères comprennent, — mais elles sont encore bien rares, — la nécessité de garantir leurs enfants contre la pneumonie, qui fait plus de ravages que la maladie du sommeil elle-même, dans un pays où le thermomètre tombe brusquement de 32 degrés à l'ombre à 18 degrés !

* * *

D'ailleurs, le contact européen, s'il enseigne aux noirs bien des choses qu'il lui vaudrait mieux d'ignorer, a développé chez eux un certain sens du négoce qui leur est familier et qui consiste — et n'est-ce pas tout le commerce ? — à acheter un produit : étoffe, poule, œufs, fruits, dans une région où ce produit est abondant, afin de le revendre, à gros profit, dans une région où il est rare. De petits trafics se multiplient ainsi au fur et à mesure du développement des voies de communication. Et l'introduction de la monnaie — qui est aujourd'hui connue et acceptée partout — y a heureusement contribué.

« Le contact européen. » Que de problèmes ne suscitent pas ces deux mots. En principe, tous les coloniaux reconnaissent qu'il importe de maintenir, vis-à-vis des noirs, le prestige et la solidarité des blancs. Dans la

pratique, il arrive que quelques-uns poussent jusqu'au vertige le sentiment de l'autorité que leur couleur doit leur assurer vis-à-vis de l'indigène.

D'autres, au contraire, exagérant le côté accommodant et bonhomme du caractère belge, se laissent aller, vis-à-vis de l'indigène, à une condescendance trop grande. La patience et la fermeté sont nécessaires, mais la familiarité et la dureté sont également nuisibles. Le noir, qui est singulièrement observateur et imitateur, abuse de l'une et se venge de l'autre. Un haut fonctionnaire belge, arrivé ici en tournée d'inspection, vient, selon l'usage, d'engager pour la durée de son séjour dans la colonie un de ces « boys » qui sont, en général, d'admirables serviteurs, faisant à l'occasion l'office du cuisinier, du blanchisseur, du stoppeur, du ravaudeur, aussi bien que celui de valet de chambre. Avant de le prendre à son service, il lui demande : « Seras-tu un bon boy. » Et le jeune Casimir, — c'est à ce nom que répond le sympathique moricaud, — de répondre textuellement : « Tel est le blanc, tel est le noir. »

La sagesse des nations ne parle pas autrement quand elle dit : « Tel maître, tel valet. » Et elle ajoute que celui qui prétend se faire respecter, doit tout d'abord se respecter lui-même. À cet égard, la vie aux colonies impose au plus modeste des Européens établi en Afrique des disciplines individuelles, qui ne sont point toujours aisées à remplir. Tous n'en sont pas également pénétrés. Mais quoi ! il en va des coloniaux comme des noirs, « mutatis mutandis ». Eux aussi sont des hommes. Et tout ce qu'il est raisonnablement permis d'attendre d'eux, comme de chacun de nous, c'est qu'ils sachent conjurer ce danger qui constitue, au dire du philosophe Emerson, la seule maladie vraiment mortelle : « L'impuissance ou le refus de s'améliorer ».

XII.

Le caoutchouc congolais dort. — Le palmiste et le copal en pleine activité. — Plantations diverses. — Un chimpanzé garde-forestier. — Les éléphants et les chefs indigènes — La vie de planteur. — La forêt éternelle. — Culture et élevages domestiques.

Sur le Kasai, 8 octobre 1922.

Il fut un temps, qui n'est pas si éloigné de nous, où, pour beaucoup de gens, « Congo » et « caoutchouc » étaient des mots presque synonymes. C'était par milliers et milliers de tonnes que les statistiques relevaient chaque année le total des exportations de « latex » sauvage et sylvestre recueilli sur les arbres et les lianes de la forêt équatoriale. J'ai même le souvenir qu'au cours des discussions passionnées qui précédèrent l'annexion, des polémistes un peu naïfs exprimaient la crainte que l'exploitation intensive de ce produit n'eût abouti déjà à épuiser les ressources de la colonie... Aujourd'hui, — et jusqu'à nouvel ordre, — on ne parle plus, ou pour ainsi dire plus, du caoutchouc au Congo.

Il ne faudrait pas en conclure que la matière première ait disparu ! Tandis que j'écris ces lignes, notre stern-wheel remonte le Kasai, au milieu d'une pluie verticale et lourde qu'annonçaient depuis quelques jours les brusques tornades et les nuits étouffantes qui sont fréquentes ici en cette saison de l'année. À travers ce rideau diluvien, l'œil ne cesse pas de suivre sur les rives l'éternel fouillis des ramures enchevêtrées où le « latex », en quantité prodigieuse, attend vainement que l'indigène vienne le recueillir. Cette récolte, jadis si prospère, est en sommeil ou du moins en somnolence. Concurrence des plantations de Malaisie, accumulation des stocks produits pendant la guerre ou au lendemain de la guerre, fermeture du marché russe, autant de motifs par lesquels on explique cette décadence. Elle ne durera certes pas toujours, et le développement que prennent dans l'entretemps les

plantations d'hévéas, judicieusement poursuivies par les soins de l'État, prépare à cette exploitation des chances d'avenir plus scientifiques et plus régulières.

* * *

En attendant ces jours, peut-être prochains, notre commerce colonial ne s'est point obstiné à vouloir faire du caoutchouc « quand même ». Avec une heureuse souplesse, il a porté son activité vers d'autres produits. « Il y a dans les choses humaines, dit Shakespeare, une marée qui, prise au flot montant, conduit à la fortune. » Le flot montant, depuis quelques années, c'est le commerce des oléagineux et du copal. Tout au long de ma route, depuis le Manyéma jusqu'au Pool, j'ai constaté l'activité presque fiévreuse avec laquelle les compagnies, les factoriens et leurs agents s'emploient à réunir les produits dits de « cueillette ». La cueillette se complète, d'ailleurs, pour la noix palmiste, comme pour le caoutchouc, par des plantations rationnelles, telles que les palmeraies d'Alberta et d'Elisabetha.

Nous avons parcouru ces domaines, où, pendant de longues heures, l'œil ne découvre que de robustes « élacis » aux tiges élancées, chargés de lourdes grappes de fruits à peu près pareils à des châtaignes. De loin en loin, des pavillons où se fait la concentration des cueillettes, sont disséminés dans la palmeraie. Tandis que nous approchons d'un de ces postes, un personnage bizarre, qui marche les épaules arquées et les jambes en cerceaux, sort de l'ombre de la cabane et s'avance à notre rencontre. C'est un énorme chimpanzé. Très bien éduqué, ma foi !... Il nous tend la main et nous conduit poliment jusqu'au seuil dont il a la garde. Quant à la cueillette elle-même, rien de plus curieux que l'agilité avec laquelle le noir grimpe au haut du palmier, un cerceau autour du corps et son couteau dans un pli de la nuque, pour y trancher le « régime » touffu, d'où le colon retirera à la fois l'huile rouge et l'amande dure que les chimies européennes traiteront ensuite pour en faire du savon, des bougies ou de la margarine, — usage externe ou usage interne. L'an dernier, l'exportation de ces noix a atteint le chiffre impressionnant de 45 876 469 kilos auxquels s'ajoutait une sortie de 8 970 173 kilos d'huile de palme.

* * *

Autre commerce très en vogue : C'est celui du copal, expédié en Europe pour la fabrication des vernis. L'exportation pour 1921, s'en est élevée à plus de douze mille tonnes. Cette gomme se trouve surtout à l'état dur ou fossile, et principalement dans les régions marécageuses du lac Tumba et du lac Léopold II. Le noir la recherche sous l'eau, du pied ou à la sonde, et l'apporte aux courtiers qui la lui achètent en ce moment au prix de 25, de 20, voire de 15 centimes le kilo. Sans être compliquée, la recherche de ces gommes ne laisse pas d'être un peu pénible, et les noirs ne déploient pas, à les récolter, tout l'empressement que les commerçants manifestent à les amasser. C'est à propos de ce produit que les controverses sont actuellement les plus vives entre deux tendances que la colonisation expose presque fatalement à des heurts : l'intérêt commercial et la protection de l'indigène.

D'une année à l'autre, à raison des fluctuations du marché européen, le commerçant est amené à réduire, parfois de moitié et même davantage, la rémunération qu'il offre à l'indigène pour une même quantité de produits. Peu familiarisé encore avec les règles du libre jeu des forces économiques, le noir, — victime de la baisse, — se croit leurré par le blanc. Et celui-ci s'étonne que la loi de l'offre et de la demande ait, au cœur de l'Afrique, les mêmes conséquences que dans la vieille Europe. Que faire ? Stabiliser le prix du produit ? Réglementer le taux qui sera payé à l'indigène ou la quantité de copal qu'il aura à fournir ? Le commerce colonial fait remarquer que le noir est un être primitif et que, dans les régions de « cueillette », plus qu'ailleurs, il ne sent guère la nécessité de travailler ou d'améliorer sa situation. « Comment veut-on inculquer à l'indigène des idées de devoir, des idées de travail, des idées d'effort, m'écrit la Chambre de commerce de Kinshasa, si on part du principe que la liberté individuelle étant garantie d'une façon absolue, il est libre de cultiver ou de ne pas cultiver, de travailler ou de ne pas travailler ? »

À vrai dire, — et l'argument a son poids, — l'État n'a pas hésité déjà à imposer en maints endroits aux indigènes des travaux de voirie et même certaines cultures, telles que le riz et le coton.

Les champs de coton se développent dans le Manyéma, le Sankuru et l'Uellé, bien que, dans cette dernière région surtout, la difficulté des transports soit un sérieux obstacle à leur progrès. Des usines d'égrenage ont été établies, où j'ai vu des indigènes apporter le produit de leur dernière récolte, qui se présente sous des apparences très satisfaisantes.

En 1920, la Belgique a reçu 174 tonnes de coton congolais et le chiffre est passé à 438 tonnes en 1921. Mais pour le coton, tout comme pour le copal et la « coconotte » ou noix palmiste, les variations qui modifient, d'une année à l'autre, les prix d'achat de produit brut, ont pour résultat de dérouter l'indigène. Et l'avenir de ces plantations intéressantes est lié de très près au problème si délicat de la « valorisation ». À cet effet, d'aucuns préconisent déjà l'établissement, au Congo même, de filatures qui pourraient utiliser ces textiles pour la fabrication de types très simples, destinés aux indigènes. L'heure industrielle a-t-elle déjà sonnée pour la zone équatoriale ? Je ne sais. En tout cas, la fabrication locale — qui s'organisera peu à peu, — devrait s'attacher d'abord à rendre plus aisé et moins coûteux l'emballage des produits « pauvres » pour l'Europe. Si certains de ces produits, lourdement grevés par les frais de transport, ne peuvent être expédiés en vrac, serait-il difficile de tisser au Congo les sacs destinés à leur envoi ? Je ne le crois pas.

* * *

De toutes les initiatives particulières qu'il m'a été donné de voir à l'œuvre en ces dernières semaines, il en est peu d'aussi louables que les entreprises de plantations, qui se multiplient à proximité du rail ou du grand réseau fluvial. Il faut s'attendre, me dit-on, à voir les cacaoyères se développer dans la zone équatoriale, où les pluies, fréquentes et régulières, créent une atmosphère très propice à ce genre de culture. Les rizières se multiplient aussi dans la Province Orientale, mais trop loin de la côte pour qu'on puisse songer encore à exporter leur produit, que l'on continue, même dans le Mayumbe, à faire venir de l'étranger.

L'État et certaines missions ont donné l'exemple, et cet exemple commence à fructifier. Ici, sur le chemin de fer des Grands-Lacs, ce sont deux frères, originaires de la Campine, qui viennent, très courageusement, de commencer de grandes plantations de café, sachant d'ailleurs qu'ils devront attendre quatre années avant que s'ouvre, pour eux, la période du

rendement. Ailleurs, comme à Lukolela, un médecin belge et un ancien agent de l'État se sont associés pour défricher la forêt et y poursuivre, avec prudence et science, la culture du cacao.

J'ai vu aussi de beaux champs de tabac, prêts à rivaliser avec ceux de Bohan ou d'Obourg.

À visiter toutes ces plantations, que dirigent, en pleine solitude, aux prises avec les difficultés du climat, du logement, du ravitaillement, de vaillants colons qui, hospitalièrement et cordialement, sont fiers de montrer à des compatriotes de passage les premiers résultats d'un travail acharné, comment se défendre contre l'admiration et les espérances qu'inspirent leur énergie et leur confiance ?

Être planteur aux pays du grand soleil, au milieu d'une nature exubérante, qui de nous, dès les jours d'enfance, n'a évoqué ce genre de vie, soit à la lecture des descriptions prestigieuses d'un Chateaubriand, soit — plus modestement, — à la contemplation des belles vignettes illustrant quelque boîte de chocolat, d'ananas, de maïzena, de tapioca ou de cigares ? La réalité est à peine moins pittoresque, et je gage que bien des vocations coloniales s'éveilleraient au spectacle de cette vie libre du planteur, tout de blanc vêtu, dont rien ne limite l'horizon et sous l'œil duquel s'agite tout un petit monde de travailleurs noirs, refoulant chaque jour un peu plus la forêt sauvage au profit des cultures de joie et de richesse.

On l'entame de ci de là, la grande forêt, la forêt vierge ou presque vierge... La flotte du fleuve et de ses affluents, tout comme les chemins de fer et les Decauville, les scieries à vapeur, les briqueteries, les chantiers et les ateliers y abattent journellement, à grands coups de hâche et sans compter, tout ce que réclament leurs besoins.

L'utilisation du charbon commence à peine et le pétrole du Congo, que les prospecteurs nous promettent, n'est pas encore à la veille d'être exploité. Mais que les amis des arbres se rassurent ! Il en reste. Il en reste peut-être pour des siècles, d'autant plus que la forêt équatoriale se charge volontiers de son propre repeuplement.

À deux reprises, nous avons pénétré dans la profondeur de ce décor mystérieux. On y est bientôt enveloppé et comme étreint par un enchevêtrement obscur de ramures et de lianes, parmi lesquelles fusent de

grands troncs lisses — souvent énormes — qui élargissent autour d'eux, comme les plis raides de leurs jupes, les arêtes de leurs contreforts. Des jours, des semaines de marche... Les essences varient un peu suivant la nature du sol. Mais c'est toujours la même prodigalité ligneuse, où des armées de bûcherons pourraient tailler indéfiniment pour le chauffage, pour l'ébénisterie, pour la construction...

Et c'est à de tels phénomènes, difficiles à comprendre lorsqu'on n'est point venu ici, que l'on se rend le mieux compte de l'immensité de notre domaine colonial.

Faut-il en dire autant d'une autre substance, naguère encore très abondante dans la colonie : l'ivoire ? Il est impossible d'établir de façon précise combien d'éléphants sont annuellement abattus dans la colonie. Les statistiques provisoires de 1921, fournies par l'excellent ouvrage de M. Frans Janssen sur la situation économique de la colonie, mentionnent une quantité de 200,977 kilos seulement à l'exportation, mais il paraît avéré qu'une grande quantité de défenses passe en fraude soit dans l'Est africain, où des trafiquants hindous et arabes, de plus en plus nombreux, pratiquent volontiers le « commerce de frontière », soit dans l'Afrique équatoriale française, où la réglementation, moins sévère que chez nous (on m'assure, d'ailleurs, qu'elle sera bientôt et très heureusement modifiée), autorise aujourd'hui encore le trafic des « petites pointes ». À la sollicitude de ceux qui voudraient mieux protéger l'espèce éléphantine s'opposent les protestations des indigènes. Ceux-ci accusent ces intéressants pachydermes de saccager abominablement leurs pauvres cultures de manioc ou de patates douces. On croirait entendre les doléances de nos paysans à propos des dégâts de lapins. Avertis par le gong des villages voisins du passage d'un blanc auquel ils supposent quelque crédit, des chefs indigènes, — dont quelques-uns sont merveilleusement parés d'une couronne de grandes plumes, de beaux colliers de dents de léopard, et même, m'a-t-il semblé, de quelques dents humaines, — viennent, d'étape en étape, solliciter le « Boula-Matari » de les autoriser à s'armer de fusils de chasse pour délivrer leurs administrés de cette terrible engeance probyscidiennne... J'ai renoncé, je l'avoue, à l'espoir de leur faire comprendre les raisons de haut intérêt scientifique qui ne permettent pas de les satisfaire.

* * *

À voir les jardins d'essais de l'État à Eala, qui forment, un peu en amont de Coquilhat-ville, une promenade vraiment édénique, et surtout le fameux jardin botanique, créé et développé depuis quelque vingt ans par le Frère Gillet, à Kisantu, on s'étonne et on déplore que des cultures spéciales, plus riches, sinon plus utiles que celles aujourd'hui pratiquées dans la colonie, n'aient pas encore tenté davantage l'esprit d'initiative de nos planteurs : le ricin, le thé, le sésame, le poivre, la vanille, la cannelle, la girofle, la muscade et tant d'autres plantes médicinales, tinctoriales ou à parfums. On en peut dire autant du commerce de la cire et de la soie. N'y a-t-il pas, dans l'une ou l'autre de ces exploitations délicates, de quoi tenter les loisirs des aimables Européennes qui de plus en plus nombreuses, femmes de fonctionnaires, de médecins, d'officiers, de commerçants, apportent, dans tous les postes importants de notre colonie, le charme de leur présence et le mérite de leurs vertus domestiques ? Les précieux services des boys réduisent de beaucoup pour elles les soucis ordinaires du ménage. Les corvées mondaines ne les absorbent heureusement pas non plus. Avant 5 heures du soir, la température ne permet guère le tennis, et dès six heures tapant, le soleil se couche régulièrement. À moins de s'occuper de l'une ou de l'autre œuvre pour les femmes ou les enfants des indigènes (et les œuvres de ce genre sont encore trop rares), à quoi mieux employer ses heures libres que d'aider, dans la vie végétale ou animale, cette nature africaine si prodigue pour qui la sollicite ? Cultiver son jardin, c'était toute la philosophie de Candide, et elle vaut en agrément toutes les potinières et tous les dancings du monde. On peut y ajouter aussi les soins d'une basse-cour et même l'élevage du lapin, ou l'art de s'en faire quelques milliers de francs de rente, — ce qui n'est point si paradoxal pour qui connaît les prix de la vie alimentaire dans certains centres africains.

XIII

Les villes qui s'égrènent des sources du Congo jusqu'à son embouchure. — Physionomie de Stanleyville et de Kinshasa. — La protection de l'enfance au Congo.

Banane, 17 octobre 1922.

De la frontière rhodésienne à l'embouchure du grand Fleuve, quel charme de découvrir une à une toutes ces jeunes cités congolaises, dont les noms sonnent depuis longtemps déjà à nos oreilles comme des noms amis. À nous rapprocher de chacune d'elles, l'imagination cherche à leur donner une figure. Et puis apparaît la réalité. Et c'est tout autre chose. Rarement une déception, parfois un émerveillement, toujours une surprise. Il en est qui sont sorties d'hier des langes et dont la croissance rapide déconcerte leurs pères ou leurs parrains. Il en est d'autres qui, un jour, ont cessé de grandir et qui dégagent déjà je ne sais quels relents de disgrâce et d'abandon. Dans la vie coloniale, plus qu'ailleurs, quiconque s'arrête, recule. Quiconque recule, tombe. D'autres échappent à ce sort en faisant peau neuve et se transforment ou se déplacent.

Chacune a sa physionomie personnelle. Chacune a son type original. Bien plus, chacune possède déjà son amour-propre et son esprit de clocher. Et ce particularisme local, qui s'accuse jusqu'à la rivalité et même à la jalousie entre « Bomatraciens » et « Katangateux », n'est-il pas aussi un trait qui rappelle la mère-patrie ?

* * *

J'ai dit l'aspect ordonné et séduisant d'Elisabethville. Toute neuve qu'elle est, cette cité minière n'a rien de brutal ni de bousculé. Si elle offre quelque chose d'un peu britannique dans l'allure, elle le doit à ses cottages et à ses squares, et voilà la « Merry England » que nous aimons.

À la rive occidentale du Tanganika, nous avons salué Albertville, dont le plan vient d'être heureusement modifié de fond en comble. Les maisons, naguère éparpillées dans la plaine ou le marais, grimpent à l'assaut des collines qui dominent le lac immense. N'est-ce pas Duinberghe ou le Zoute que nous retrouvons ici avec leurs « courts » de tennis et leurs plages de sable ? Bientôt, — si les crocodiles y consentent, — les bains de mer y attireront tout le monde élégant ou valétudinaire de l'Afrique centrale.

À la soudure d'un tronçon fluvial et d'un tronçon ferroviaire des Grands-Lacs, voici Kindu, dont l'importance grandit à vue d'œil et menace d'absorber à la fois le vieux centre arabisé de Kasongo et l'agglomération, elle aussi historique, de Ponhierville, auquel un décret récent, en supprimant le district de la Lowa, vient de ravir son titre de chef-lieu. L'animation du quai et des chantiers y rejoint l'activité des ateliers du chemin de fer. Non loin de la rive, le marché dessine un vaste enclos circulaire qui s'encombre, surtout le dimanche, d'une amusante cohue de femmes indigènes venues de bien loin pour offrir en vente leur manioc, leurs ignames, leur sel, leur riz, leur « pilipili » et toutes sortes de produits bizarres et inquiétants dont quelques-uns semblent venir en droite ligne de la cuisine des sorcières de Macbeth. De belles avenues bordées de manguiers et semées de gravier relient le fleuve aux nouvelles maisons européennes.

Sur le grand coteau que domine
Le bleu de l'immense horizon,

voici d'aimables pavillons dont les colonnades affectent quelque prétention aux ordonnances architectoniques de la Grèce antique. Une autre route, parallèle au fleuve, conduit à la mission et à l'école des petits mulâtres et des petites mulâtresses, que dirige le bon M^{gr} Callewaert.

L'apparition de Ponhierville, bâtie sur un promontoire à un tournant du fleuve, est un enchantement. Quelques vestiges de fortifications y rappellent les héroïques souvenirs des campagnes dirigées par nos officiers contre les forces de Saïd-ben-Abedi et de Rumaliza. Sur l'un des flancs du promontoire, voici des habitations de fonctionnaires, prolongées en terrasses et d'où les ibiscus et les « flamboyants » débordent et s'écroulent.

Sur l'autre flanc, — et proche du terminus du railway, — quelques factoreries et hôtelleries. À la crête, de banales constructions en briques, les unes occupées par la force publique ou des prisonniers, d'autres inutilisées ou inutilisables. Parmi ces dernières, un solennel hôpital, dont les plans ont été évidemment faits de toutes pièces en Europe par un architecte qui n'avait aucune notion du climat équatorial, de ses exigences, de ses ressources. Cet hôpital est une merveille d'absurdité qui mériterait d'être conservée à titre de « grande et salutaire leçon ».

Mais voici le rêve ! Voici, de toutes les cités et de toutes les stations rencontrées, celle qui donne le mieux, avec de l'exotisme et du pittoresque à souhait, le sentiment du progrès patiemment poursuivi et réalisé. C'est Stanleyville, le joyau central, piqué au cœur même de notre colonie, au point précis où le Congo, cessant de couler du Sud au Nord, s'infléchit tout à coup pour descendre de l'Est à l'Ouest en une courbe majestueuse. Nous y arrivons par la rive gauche, où la Compagnie des Grands-Lacs a réuni ses ateliers, ses entrepôts, et — au milieu d'un jardin bien arboré, — de charmants bâtiments à usage d'hôpital, de maternité et de sanatorium. Le soleil — encore haut dans le ciel — embrase tout le paysage et fait vibrer sur la rive opposée l'amusant papillottement de cette cité, toute grouillante de vie et de couleur, où le « Kigoma » nous débarque bientôt parmi la foule. Nature et naturels, végétation et types d'Afrique semblent combiner ici, pour la fête de nos yeux, l'imprévu des lignes et des nuances. Femmes à la fontaine qui s'en retournent, moulées dans leur pagne bariolé, la calebasse sur la tête, un poing sur la hanche, avec une souveraine élégance dans la démarche. Beaux soldats d'ébène, coiffés de leurs fez rouges, défilant d'un rythme souple et rapide. Sauvages de haute taille et bien musclés dont les faces camuses s'éclairent de rires d'enfants. Que de types pittoresques : ceux-ci ont la chevelure en forme d'un bonnet d'astrakan et leur lèvre supérieure est percée d'une incisive d'homme ou d'animal. Voici des femmes qui portent fièrement au cou de lourds colliers en laiton qui ont dû être rivés sur elles. D'autre ont les reins ceints de petites jupes faites de fibres. Souvent on rencontre, dans la cohue, des noirs qui se sont barbouillé le corps d'une sorte de craie. D'autres ont les cheveux et la figure teints à l'ocre rouge. Le blanc est la couleur du deuil. Le rouge est destiné, paraît-il, à conjurer le mauvais sort ou la maladie.

Les Arabisés marchent avec gravité, reconnaissables à leurs gandourahs flottantes et à leurs calottes brodées. Justifiant leur nom, les blancs et les blanches sont vêtus, du casque aux souliers, de toile immaculée. Demain, nous verrons la ville au travail, après-demain au plaisir.

* * *

Je doute qu'il soit au monde beaucoup de jeux populaires aussi animés et brillants que ces courses de pirogues, auxquelles excellent les Wagenias que nous sommes allés visiter dans leurs huttes, à la hauteur de ces « Stanley-Falls » où ils vont audacieusement dresser et relever leurs nasses parmi les rapides et les tourbillons des cataractes. Au signal des régates, les voici tous, debout sur leurs longues et frêles embarcations : chaque pirogue étant montée par une cinquantaine de sauvages et dirigée par un chef tout empanaché de plumes. D'un même coup, toutes les pagayes plongent dans l'eau. Les pirogues volent à la surface. Pressée sur la rive, la foule encourage, raille, acclame, excite... C'est la même passion qu'à Epsom et à Henley. Soudain, un choc. Une pirogue a heurté sa voisine. Celle-ci se renverse. Toute l'équipe est à l'eau. Elle a tôt fait de redresser l'esquif et de reprendre le jeu. Mais quoi ? Il manque un pagayeur... Bah ! un de noyé ou de happé par les crocos, dix de retrouvés parmi les jeunes noirs qui attendent d'avoir l'âge de concourir, et qui, à toutes jambes, suivent la course sur les berges.

Ces Wagenias sont des pêcheurs, et toute leur vie est vouée au fleuve. D'autres tribus, — car les environs de Stanleyville sont très peuplés et maintes races y sont représentées, — s'accommodent mieux des nouveautés que le blanc leur a apportées. À parcourir la banlieue, — une excellente route carrossable le permet dès aujourd'hui, — on rencontre des villages indigènes pourvus d'écoles et où les habitants cultivent ou élèvent pour le marché de Stanleyville, toujours très achalandé. Une autre route bien entretenue conduit en une demi-heure d'automobile aux chutes de la Tshopo. La Tshopo est une grosse rivière qui, tout d'un coup, se précipite d'une hauteur de quelque trente mètres. On en fera, quand on voudra, une merveilleuse source d'énergie motrice. Aujourd'hui le spectacle, dans un cadre de nature primitive, est d'une émouvante beauté. Comme les

approches de ce petit Niagara sont embroussaillées et rocailleuses, une vocation nouvelle s'est révélée parmi les moricauds de l'endroit : celle de guide. Un négrillon, pas plus haut que cela, s'est emparé de nous en nous déclarant qu'il n'était pas possible de voir les chutes sans son assistance. Il portait comme l'instrument de sa charge et de sa comptabilité enfantine, une sorte d'alpenstok au long duquel des entailles au couteau indiquaient le nombre de visiteurs dont il s'était fait déjà le cicerone empressé.

* * *

Au départ de Stanleyville, dont la vision demeure exquise dans notre mémoire, Basoko et Lisala sont des stations intéressantes, centres de mission, d'écoles et de commerce : la première surtout, avec son fortin presque intact, rappelle ces petites villes militaires que l'on rencontre, passé Budapesth, aux tournants du Danube-bleu.

Capitale de la Province Équatoriale, qu'on dit être la Cendrillon de nos provinces d'Afrique, Coquilhatville m'a paru un peu somnolente, et la redoutable trypanose, qui sévit toujours dans cette région, suffirait à expliquer un temps d'arrêt dans les progrès auxquels l'administration provinciale s'efforce du mieux qu'elle peut. De belles avenues y attendent patiemment de nouveaux quartiers. L'une d'elles mène aux jardins d'Eala, sur la rive gauche du Ruki. Les arbres, les plantes et les fleurs de la colonie, — ou celles qu'on y veut acclimater — y forment un séduisant et instructif ensemble.

Mais toute cette région de l'Équateur n'est-elle pas une sorte de parc, un parc un peu fou à la vérité, et où tout ce qui pousse sous le soleil et dans l'humus, aurait prolifié à sa guise, comme en un immense Paradou ? Le « Brabant », où nous menons depuis Stanleyville une vie flottante, longe des rives imprécises d'où la végétation a vraiment l'air de ruisseler dans le fleuve. Celui-ci, dont la largeur a quelque quatorze kilomètres près de Nouvelle Anvers, est coupé par des îles parfois grandes comme des provinces : ce sont d'énormes bouquets de verdure, d'un seul ton, un peu dur et cru, et qui sont tels depuis combien de milliers d'années ?

Le fleuve se gonfle d'innombrables affluents. Il en vient de partout. Voici, dans le nombre, la Sanga, que la diplomatie de M. Caillaux et de M.

de Kiderlen-Waechter avait transformée en une inquiétante greffe allemande entée sur notre territoire. Les indigènes ont une jolie façon de désigner les affluents d'un cours d'eau. Ils les appellent des « m'totos » ce qui veut dire : des enfants. La famille du Père Congo grossit à vue d'œil. Il en va ainsi jusqu'aux approches du Pool où aboutit par voie d'eau toute l'activité mercantile de l'Oubanghi, de l'Uellé, de l'Équateur, du Kwango, du Kasai, en attendant que le B. C. K. draine aussi de ce côté quelque chose des richesses du Katanga : comme le rail du C. F. C. y amène déjà les importations d'Europe. Au fond de ce Pool, énorme entonnoir que les rapides vont tout à coup rétrécir pour en faire jusqu'à Matadi un couloir impropre à la navigation, une cité devait surgir et a surgi : c'est cette Kinshasa dont le prodigieux développement a ahuri les Congolais eux-mêmes. Volontiers, ils évoquent à son propos l'aventure du Klondyke et de ses villes-champignons. De fait, il est peu d'exemples d'une fortune urbaine aussi rapide. — et cette chance, chose rare, n'est pas due à la découverte de gisements précieux ou à quelque phénomène d'ordre politique, mais uniquement au commerce. D'autres disent : « à la spéculation ». Soit. La fièvre du lucre a atteint ici, vers 1919 et 1920, des températures vraiment africaines. En moins d'un jour, une marchandise sur wagon était vendue quatre ou cinq fois et sa valeur avait triplé le soir venu. Ces épisodes, dignes de la rue Quincampoix, sont aujourd'hui révolus, non sans avoir fait quelques victimes. Ceux qui avaient cru à l'éternité de ce feu de paille se lamentent sur la crise présente. Reconnaissons qu'à l'œil du voyageur cette crise n'offre pas d'aspects trop alarmants. Les maisons de commerce de toute nationalité, les agences et les banques continuent à sortir de terre. Kinshasa comptait deux ou trois autos il y a deux ans. Le nombre en dépasse aujourd'hui la centaine. Cette maison d'angle, à un étage, avec un morceau de cour, qui vient d'être achevée, on en demande 75,000 francs de loyer par an, et qui mieux est, on les obtient. Cet appartement de cinq pièces non meublées est coté à 2,500 fr. de location mensuelle. Au lendemain d'une grande soirée organisée par le « Cercle Portugais », dans un superbe immeuble qu'il a construit de ses deniers, nous avons assisté à un banquet de cent couverts organisé par la Chambre de Commerce et le « Cercle Belge » dans un hôtel grand comme un caravansérail. En marge de la ville commerciale, qui sent un peu l'improvisation, avec ses « stores » et ses « buildings » à l'américaine, la cité indigène, très heureusement conçue,

mais que l'on songe déjà à reculer, se développe en quartiers de maisonnettes, séparés par de larges et belles avenues. Plus de vingt mille noirs y sont agglomérés, venus de tous les coins du Congo, car « Kin » les attire comme un phare les phalènes.

* * *

C'est ainsi qu'à Kin, plus d'un problème d'ordre hygiénique ou d'ordre social a grandi, et même s'est aigri, avant qu'on ait pu lui préparer une solution. Je n'en cite qu'un, qui est inquiétant : C'est celui des enfants moralement abandonnés. Il n'existe encore, dans la législation de notre colonie, aucune disposition analogue à celle de la loi belge du 15 mai 1912 sur la protection de l'enfance. Comme il n'y existe pas davantage de règlement sur l'instruction obligatoire, les petits noirs, qui poussent, on devine comment, dans cette population composite, où se mêlent bien des éléments suspects, sont enclins plus qu'ailleurs à toutes les entreprises de maraudage et même de brigandage, plus faciles et alléchantes qu'ailleurs, dans une ville de magasins, d'entrepôts et de chantiers. Au port, au marché, dans les basses-cours, ces apaches en herbe ont beau jeu. Ils n'ont pas leurs pareils pour déplomber un wagon en gare et le vider de son contenu, s'il est à leur goût. Que fait-on ? La police leur donne la chasse. Ceux qu'elle pince sont déférés au tribunal ordinaire. Si celui-ci découvre chez ces jeunes prévenus la vieille condition classique du « discernement », il les condamne, ni plus ni moins qu'un adulte, à quelques mois de prison. À la prison commune, avec les adultes ! Les enfants noirs sont précoces et le juge admet le plus souvent l'existence du discernement. C'est ainsi que des enfants de 10, de 9, de 8 ans sont envoyés en prison, d'où ils ne tarderont pas à sortir... pour y rentrer bientôt. Joli résultat et qui promet une aimable population noire à notre capitale coloniale de demain.

Puisque des écoles existent, de très bonnes écoles, dirigées à Kinshasa par les Pères de Scheut, à Léopoldville (qui ne formera bientôt plus qu'un avec Kin), par les Frères des Écoles chrétiennes, qu'on s'empresse donc de décréter, du moins pour les villes, l'obligation de l'instruction primaire et professionnelle ! Mais ce n'est pas assez ! Il faudrait qu'un fonctionnaire, ou mieux, un juge spécial, eût le droit de retirer de la circulation tous les enfants et jeunes noirs moralement abandonnés et que, par son autorité et

sous sa surveillance, ils fussent confiés à une institution « ad hoc », de préférence à une colonie agricole.

À tenter de faire de ces jeunes vauriens des clercs, des mécaniciens, des menuisiers, des maçons, on s'exposerait, en effet, à les renvoyer plus tard dans ces milieux urbains où ils auraient vite fait de se contaminer à nouveau et de grossir le " mob " qui constitue, dès aujourd'hui, un danger pour une ville aussi florissante que Kinshasa.

Autre phénomène de croissance urbaine trop rapide, c'est l'insuffisance de l'hôpital pour les noirs. Faute de place dans les salles, des malades logent sous la tente. Des cas, qui justifieraient l'isolement, y sont traités en régime commun. Je n'oublierai pas de si tôt les cris déchirants poussés à notre approche par une jeune négresse brusquement frappée de folie, m'a-t-on dit, parce qu'un « blanc » lui a repris un enfant qu'il avait eu d'elle. Comme son accès tournait à la fureur, il fallut l'attacher à un arbre, dans la cour, au milieu des autres malades.

À tous les problèmes dus aux circonstances économiques s'ajoutent ceux que fait naître le déplacement prochain de la capitale. Léo est à près de sept kilomètres en aval de Kin. C'est entre les deux villes, à la pointe de Kalina, que le gouvernement général établira bientôt ses quartiers. Jolie matière à études et à plans d'ensemble pour nos « urbanistes coloniaux ». Puisse-t-il se révéler parmi eux quelque maître comparable à ce Baker dont nous avons admiré les travaux à Prétoria, et que le gouvernement britannique vient de charger de la création des nouveaux quartiers de Delhi, promu au rang de capitale des Indes.

XIV.

**Du Pool à Banane. — Notre front de mer. — Les bâtisseurs de villes. —
Aux colonies, les formules ne sont rien. Les hommes sont tout.**

Banane, 17 octobre 1922.

Après Kinshasa, c'est la course à la mer. À mi-chemin du rail audacieux, tout en rampes et en circuits, qui va du Pool à Matadi, la Compagnie du Chemin de Fer du Congo a créé une station d'altitude que l'absence de moustiques a suffi déjà à rendre célèbre et sympathique parmi les coloniaux. Des nuits fraîches ou presque fraîches, dans des lits confortables et qui n'ont besoin d'être défendus par aucune mousseline, ce privilège, combiné avec l'arrêt des trains qui ne roulent que de jour, vaut à Thysville et aux installations de l'A. B. C. (Alimentation du Bas-Congo), la clientèle reconnaissante des voyageurs à la descente comme à la montée. Des magasins, quelques ateliers, des maisons pour le personnel du chemin de fer, un marché quasi permanent, la construction des routes qui s'en iront vers le fleuve au Nord, vers l'Angola au Sud, achèvent de donner une figure active et prospère à cette station justement baptisée du nom de l'homme clairvoyant et énergique — qui voulut le C. F. C. et qui parvint à le mener à bonne fin.

Passé Thysville, une visite à Tumba, intéressant centre de mission desservi sous l'intelligente direction de M^{gr} Henz, un Ardennais de Bastogne, par les Pères Rédemptoristes, qu'on appelle là-bas les « aumôniers de la ligne ». Une autre visite à Lukala : des ingénieurs achèvent d'y monter les presses et les concasseurs d'une grande fabrique de ciment. Puis le petit train se fait de plus en plus audacieux, réduisant au minimum le rayon de ses courbes, exagérant au maximum la déclivité de

ses rampes, tantôt escaladant un plateau farouche, et tantôt dévalant dans des creux profonds, où de gigantesques baobabs grimacent à son passage.

Installés sur des sièges de fortune et adossés à la locomotive-Garrate, nous voyons se développer devant nous, à la descente du col de Palabala, tout ce panorama déjà classique, où l'ancienne route des caravanes, le Pic Cambier et Vivi, la première capitale congolaise, jouent respectivement leur rôle. Nous retrouvons enfin le fleuve plus encaissé et plus sévère et, cette fois, c'est le Bas-Congo, que tant d'images et de récits nous ont rendu familier.

Dirai-je Matadi, Matadi-la-fournaise, Matadi-la plaque tournante ? En effet, le soleil y tape plus fort qu'ailleurs et la rive est à la fois quai, entrepôt et station. Mais, à mesure qu'on s'éloigne du port, par les rues qui grimpent en zig-zag à flanc du coteau, le site se fait plus clément et les maisons plus souriantes à l'ombre des manguiers. Tout en haut, l'hôpital des blancs semble à la fois une garantie et une protestation contre la réputation d'insalubrité que les vieux coloniaux ont faite à Matadi. Une garantie, car il est joliment situé et parfaitement ordonné. Une protestation, car il est vide.

Dirai-je Boma-l'officielle ? Pour elle, comme pour ce Matadi, dont la sépare le Chaudron d'Enfer, il me semble que la commune renommée a manqué d'indulgence au point d'être injuste. À la vérité, il convient de blâmer ses constructions en tôles gondolées ou à toitures plates. Il importe de corriger le voisinage ou la confusion des maisons européennes et des logis pour indigènes. Mais à côté de ces erreurs, il y a quelques réussites : l'avenue des manguiers ne manque pas d'allure, le marché couvert est vivant à souhait et l'école dirigée par les Frères des Écoles chrétiennes est d'autant plus intéressante qu'elle groupe et forme des orphelins appartenant aux tribus indigènes les plus variées.

Quant aux témoignages par quoi notre administration coloniale y a manifesté l'inexpérience de ses débuts, ils ont peut-être, eux-mêmes, l'intérêt d'un souvenir d'histoire et l'utilité d'une leçon. Et puis, du haut de ses sept collines, — car Borna est tout en monticules comme la Ville Éternelle, — quels admirables couchers de soleil embrasant là-bas la large route d'eau qui est le chemin de l'Atlantique !

* * *

Passé l'île de Mateba, ce chemin se divise bientôt, au gré des îles et des îlots de l'embouchure, en d'innombrables canaux. Parmi les méandres de ce labyrinthe, un « motorboat » nous a conduits jusqu'à Banane. Son faible tirant d'eau lui permet de glisser partout et de pénétrer le mystère de ces criques à la végétation paradoxale. Les bambous et les fougères arborescentes s'y marient aux parasoliers et aux palétuviers dont les étranges racines s'échappent du tronc de l'arbre comme autant de moignons. Dans l'air humide et chaud, les odeurs de la vase qui fermente luttent avec l'enivrant parfum des magnolias.

Banane n'est qu'une étroite langue de terre qui sépare ce delta de l'océan. De loin, elle dessine sur le ciel quelques rangs de cocotiers dont le vent du large a légèrement incliné la tête, comme il courbe nos peupliers de la Flandre maritime. Deux de ces cocotiers, qu'on appelle les arbres fétiches de Banane, sont étrangement envahis par une épaisse fourrure de fibres qui les fait ressembler à deux gigantesques bonnets à poil. Pauvre front de mer qui, par-delà Moanda, se prolonge jusqu'à l'enclave portugaise de Cabinda ! Chaque jour, les vagues en rongent insensiblement la rive. On y a établi une maison de repos où les convalescents, que la fièvre a minés, viennent se refaire dans l'air salin. Pour compléter ce « sanatorium », l'administration métropolitaine y a expédié une douzaine de baraquements ayant servi aux hôpitaux de la guerre, et qui — sous ce climat — sont parfaitement inutilisables. Banane offre d'autres curiosités : le poste du pilotage, des installations de pêche, un cimetière négligé et d'aspect sinistre où dorment quelques pionniers des anciens jours, et une grande factorerie hollandaise qui paraît aujourd'hui abandonnée, et dont les granges, percées de meurtrières, firent office, au temps jadis, de parc et d'entrepôt à esclaves. C'est ici, en effet, que les marchands embarquaient à destination de l'Amérique leur « bois d'ébène » et, si j'en crois un Anglais bien informé des choses de cette région, les lourdes coquilles blanches que l'on trouve à Banane et même à Borna, où elles décorent en bordure les jardins du gouvernement, servaient jusqu'au début du siècle passé, de l'est de retour aux voiliers qui transportaient au Brésil ou aux Antilles les pauvres noirs exportés par les traitants.

Ces souvenirs ne contribuent pas à faire de Banane un centre très récréatif, en dépit de quelques avenues bien plantées et de quelques habitations d'un type récent. Est-ce un motif suffisant pour établir ici — ainsi qu'on songe à le faire, — un grand lazaret où seraient internés les malades atteints de peste ou de choléra, et qui se trouveraient, à bord des navires qui remontent le fleuve ? Je doute qu'un tel projet soit heureux, et sa réalisation risquerait fort de priver nos coloniaux de la seule station de cure marine que leur offre notre maigre littoral d'Afrique.

* * *

Et voilà, passées en revue, nos principales villes ou villettes congolaises. Il faudrait y ajouter Lusambo, sur le Sankuru, et Irumu, dans l'Ituri, que je n'ai pas eu l'heur de visiter et dont on dit grand bien. Chacune d'elles a son originalité et chacune d'elles, dans sa création ou son épanouissement, correspond non seulement à quelque raison d'ordre économique ou politique, mais à la volonté tenace de quelques hommes, souvent d'un seul homme qui s'est attaché à son « poste » comme il se serait attaché à son enfant.

La fondation d'une colonie, bien loin de vouer à l'anonymat, ainsi qu'il en va d'habitude dans nos vieux pays, les efforts des administrateurs et des fonctionnaires, éveille chez ceux-ci le sens de la personnalité. Le réalisateur, celui qui fait surgir la vie ou qui la rassemble sur l'un ou l'autre point de cette grande sauvagerie, celui qui crée des postes nouveaux, des marchés, des routes, — s'il est homme de travail et d'intelligence, — apparaît personnellement associé à son œuvre et au progrès de son œuvre. Il en a la légitime fierté de même qu'il en a le juste honneur. Et c'est plaisir de voir, entre ces bâtisseurs de villes, dont la colonie connaît et aime les noms, s'établir une émulation féconde, — que l'autorité, à mon avis, ne pourrait trop encourager, en évitant les déplacements trop fréquents et en faisant confiance au " right man " qui a prouvé son mérite.

La métropole doit, elle aussi, apprécier ces efforts individuels mis au service d'un grand intérêt commun. La vraie décentralisation, que chacun prône en théorie, est à ce prix. À Elisabethville, c'est le gouverneur Rutten qui poursuit sagement la tâche entreprise par le général Wangermée. À

Albertville, un jeune commissaire de district, M. Van den Boogaerde, a pris à cœur la transformation d'un poste qui était à peine ébauché et s'en acquitte à merveille. Le nom du gouverneur de Meulemeester est déjà et demeurera à tout jamais inséparable des progrès de Stanleyville, — cité pleine de vie et de charme, et qui est comme le centre « ombilical » du grand continent noir. Kindu doit le meilleur de son développement à la clairvoyance et à la persévérance de M. Theeuws, le directeur des Grands-Lacs, homme de science et d'action. La cité indigène de Kinshasa est l'œuvre singulièrement remarquable de M. Moulaert, continuée aujourd'hui par le Gouverneur Bureau et M. Wilmin. Le docteur Étienne avait commencé Banane. Le docteur Druart l'améliore. Aux grands ouvriers de l'âge héroïque — que notre gratitude ne peut oublier, — a succédé déjà une nouvelle lignée d'administrateurs, où se révèlent plusieurs hommes dignes de leurs aînés. La puissante personnalité du gouverneur général et l'heureux magnétisme qu'elle exerce, contribueront à exciter leur ardeur au travail qui ne doit rien avoir de commun avec la vie bureaucratique et obscure des pays civilisés.

Aux colonies, les formules ne sont rien, les hommes sont tout. Et l'erreur que je soupçonne au fond de la plupart des grandes et petites querelles qui divisent parfois ici fonctionnaires, administrateurs, missionnaires, magistrats, commerçants est l'importance exagérée et vaine que des théoriciens de cabinet attribuent trop volontiers à des méthodes qui sont à la fois vraies et fausses : colonisation scientifique, respect des cadres de la société indigène, séparation des pouvoirs, défense du droit coutumier. Ici, plus qu'ailleurs, la réglementation outrancière, c'est la paralysie. À toute cette logomachie, délayée en de savantes circulaires ou en ordonnances compliquées, je préfère le système plus pratique qui consiste à lâcher la bride à toutes les compétences et à toutes les bonnes volontés, à dissiper les préventions et les jalousies, à encourager la collaboration confiante et cordiale de toutes nos forces nationales, — si peu nombreuses hélas ! au Congo, et à agir plutôt qu'à dissenter.

On m'assure qu'il y avait naguère, au débarcadère de Boma et à l'usage des nouveaux-venus, un écriteau planté là par quelque colonial facétieux et sur lequel était inscrit ce conseil laconique : « Tire ton plan ».

Formule pour formule, cet appel à l'initiative, à la responsabilité, à l'action me paraît devoir être pour longtemps encore le meilleur des mots d'ordre dans cet immense champ de richesses où la moisson est si abondante et où les moissonneurs sont encore si rares !



XV.

Au Mayumbe. — Portage et maladie du sommeil — Plantations et factoreries. — Notre politique coloniale a ses dangers extérieurs et intérieurs. — Da mihi Belgas !.

Lukula, 22 octobre 1922.

Le Mayumbe est comme une petite colonie dans la grande. Ici, les proportions sont mieux à l'échelle de nos habitudes européennes, et comme l'expérience belge remonte déjà à quelque trente ans, il y est plus aisé que dans le reste du Congo de vérifier, par leurs résultats eux-mêmes, le mérite des méthodes que nous employons.

Trois jours durant, nous avons parcouru cette belle région qui est en quelque sorte l'hinterland économique de Boma et à laquelle la proximité du grand chemin d'Europe et la fertilité d'un sol riche et coupé par plusieurs rivières assurent d'incontestables chances de prospérité. Un vicinal, plus vermiculé que celui qui monte de Bouillon à Paliseul, y déroule ses 140 kilomètres de rail.

De même que tous nos problèmes coloniaux se retrouvent en miniature dans l'administration du Mayumbe, ainsi le paysage mayumbien reproduit en un microcosme les principaux aspects de notre décor congolais : brousse, savane et forêt. Voici des zones incultes, puis des plaines aux arbustes clairsemés, puis — dans les creux — des taillis et de la futaie sauvage, puis, — au partage des vallées, — quelques plateaux brûlés de soleil et d'où l'œil embrasse de larges panoramas, évocateurs de l'Ardenne.

Le pays est relativement peuplé, mais la race, comme dans tout le Bas-Congo, est abâtardie et étiolée. Elle se ressent des misères historiques de la traite. L'alcool et le « malafou » n'ont pas tout à fait cessé d'y exercer leurs ravages et la maladie du sommeil y sévit encore cruellement. Néanmoins, l'activité commerciale et même industrielle se manifeste par le nombre et l'importance des factoreries, des plantations et de leurs dépendances. Tout au long du « tortillard » dont on s'occupe, en ce moment même, à corriger

les trop nombreux lacets, un sentier suit la voie ferrée, et le train dépasse ou croise à tout instant des petits groupes de porteurs, qui s'en vont à la file indienne avec des lourdes hottes qu'une bretelle rattache à leur front penché. Des porteurs. Non. Ce sont des porteuses. Car le noir du Mayumbe laisse galamment au sexe faible le soin de transporter ses fardeaux. Lui-même se borne d'habitude à précéder l'équipe, casquette dans la nuque et badine à la main, tandis que ses femmes, toujours la pipe aux dents, ajoutent vaillamment à leur charge le poids de leur progéniture. Qui ne s'est amusé de voir surgir d'une boîte à surprise un petit diabolon hirsute, simple boule de laine noire avec deux perles qui lui servent d'yeux ? C'est ainsi qu'apparaît la petite frimousse éveillée du poupon parmi les produits hétéroclites qui emplissent la hotte de la pauvre maman.

Inutile d'avoir observé beaucoup de ces groupes d'indigènes ou d'avoir parcouru beaucoup de leurs villages pour comprendre quelle tâche ardue s'impose ici à l'action médicale et hygiénique. L'administration y veille et se préoccupe d'y multiplier, à défaut de médecins, des agents sanitaires et des infirmiers auxiliaires. Mais ce que j'ai vu de plus efficace est assurément l'effort organisé et poursuivi par quelques missions. À Kangu, les Augustines de Roulera desservent un dispensaire et un hôpital où sont rassemblés, au nombre de deux ou trois cents, de pauvres malades que la trypanose, la tuberculose, la syphilis, le plant, l'éléphantiasis, la lèpre accablent de leurs affreux stigmates ou de leurs monstrueuses difformités. Hallucinante cour des miracles, où vont et viennent, simples et souriantes, intelligentes et bonne, toutes à leur charitable office, ces Sœurs de chez nous, qu'aucune de ces hideurs ne rebute et qui connaissent l'art de les soigner, de les calmer, de les guérir. Leurs installations matérielles sont modestes et combien insuffisantes ! N'importe. Je défie l'anticlérical le plus obstiné de demeurer insensible devant le dévouement de ces religieuses, quelques-unes jeunes et charmantes et qui exposent chaque jour leur vie pour disputer à la mort de malheureux nègres rongés par les ulcères ou déjà guettés par la clémence. Et ce dévouement-là, dites, quel est le laboratoire, si bien outillé qu'il soit, quelle est la leçon scientifique, si magistrale qu'on la suppose, qui suffiraient à en enseigner le secret ?

* * *

Depuis les premières années de notre colonisation, le Mayumbe a été — par excellence — le pays du cacao. Il l'est encore. Est-il destiné à le rester toujours ? Les avis sont partagés. Une maladie cryptogamique, que l'on combat d'ailleurs avec succès par le greffage du cacaoyer sur d'autres arbustes de la forêt, a fait quelque tort aux dernières récoltes. D'autre part, si le bel argile rouge de cette région est fertile à souhait, les pluies que réclame le cacao, n'y sont pas, dit-on, aussi abondantes ou régulières qu'il faudrait. Je me garderai de trancher cette controverse agronomique, me bornant à noter le très bel aspect de la plupart de ces plantations, et par exemple de l'Urselia et du domaine de Temvo, tout en vallées, où nous avons abattu à cheval ou en auto des lieues entières parmi des forêts basses où pendent, entre les feuilles lustrées, les lourdes « cabosses » dont les teintes vont se dégradant selon la maturité du fruit, depuis le vert clair jusqu'au brun orangé. Quelques planteurs s'occupent davantage des oléagineux et créent des champs de palmiers élaïs comme l'a fait à M' Bavu le doyen ou le « roi » du Mayumbe, le sympathique M. Jacques. D'autres, — et c'est le cas du baron Charles de T'Serclaes, dont les efforts méritent d'être donnés en exemple, — ajoutent au cacao et aux palmistes le café, les cultures vivrières, la scierie mécanique. Car l'industrialisation s'affirme ici avec succès. Ceux qui, comme MM. Egger, ont installé des machines pour traiter les produits palmistes plus méthodiquement et plus proprement que ne le font les indigènes, en sont déjà récompensés. Il y a peu de bétail, sauf à Kangu, où j'ai revu, chez les Pères de Scheut, la petite race du Dahomey, — la Jersey d'Afrique, — que j'avais admirée déjà à Nouvelle-Anvers.

Chose curieuse, si les planteurs du Mayumbe sont tous Belges, les commerçants y sont presque tous des Portugais. Très solidaires les uns des autres, c'est de l'Angola qu'ils font venir les marchandises : riz, sel, poisson séché, etc., qu'ils vendent aux indigènes qui leur apportent leurs noix et leur huile. Et c'est vers l'enclave de Cabinda qu'ils acheminent, autant qu'ils le peuvent, leurs produits, par des baleinières ou des pirogues ou tout simplement en confiant leurs barils d'huile au courant de la Lukula, de la Shiloango et de la Lubuzi. Ce trafic, qui fait concurrence au rail, favorise l'enclave portugaise dont la configuration, — et il en va ainsi de toutes les enclaves — favorise évidemment aussi la contrebande...

* * *

N'est-ce pas Napoléon qui a dit que la politique des États était tout entière dans leur géographie ?

Nulle part cette vérité n'apparaît plus évidente que pour la Belgique d'Afrique, sinon pour la Belgique d'Europe. À y réfléchir, la configuration de notre colonie, dont le territoire embrasse tout le grand fleuve, depuis ses sources jusqu'à son embouchure, ne ressemble à celle d'aucune autre colonie. On l'a comparée à une énorme dame-jeanne dont le goulot serait ridiculement rétréci. Comme type géographique, ce n'est assurément pas l'idéal.

L'Est africain allemand étant passé sous le mandat britannique (y restera-t-il ?) nous n'avons actuellement, sur les flancs de cette dame-jeanne, que d'excellents voisins dont les gouvernements nous inspirent pleine confiance : France, Angleterre et Portugal. Parmi les étrangers qui se mêlent aux Belges dans l'œuvre, à peine entamée, de l'exploitation de notre empire, les Portugais et les Anglo-Saxons sont les plus nombreux. Accueillants aux étrangers, non seulement parce que tel est le tempérament belge, mais aussi parce que le concours d'autrui peut contribuer très utilement à la prospérité de notre domaine, il importe toutefois que nous soyons maîtres et seuls maîtres chez nous. Pas plus que nos amis et voisins d'Afrique, dont les colonies sont, elles aussi, comprises dans « le bassin conventionnel du Congo », nous ne devons pousser le scrupule dans le respect pour l'Acte de Berlin jusqu'à laisser jamais entreprendre directement ou indirectement sur nos droits de souveraineté. La meilleure façon d'éviter tout mécompte à cet égard consiste à envisager franchement les circonstances ou les causes d'où pourrait naître l'éventualité d'un malentendu.

* * *

Un soupçon d'inquiétude, — pourquoi nous en cacher, — a été éveillé naguère en Belgique par l'écho de certaines paroles dites ou de certains écrits publiés dans l'Afrique du Sud. Tradition des grands « Treks » boers,

souvenir des raids d'un Jameson, politique impérialiste d'un Cecil Rhodes toujours aimantée vers le Nord, afflux en nombre grossissant de Transvaaliens et de Rhodésiens dans le Katanga et jusque dans notre Nord-Est, monopole de fait assuré au railway rhodésien pour l'évacuation de nos richesses minérales, autant d'invitations à être prudents et à éviter toute méconnaissance de nos droits et intérêts légitimes. Il m'a paru, et je l'ai déjà noté dans ces impressions au jour le jour, que non seulement nos autorités coloniales, mais aussi nos sociétés industrielles et minières, étaient de plus en plus attentives à ce devoir de vigilance nationale, notamment dans le recrutement de leur personnel. Et rien ne les y aidera mieux, chacun le comprend aisément, que l'établissement de communications directes entre les sources du fleuve et son embouchure par le railway du B. C. K. depuis si longtemps attendu.

On devine aussi les répercussions que peut avoir, à ce point de vue, le règlement de la question des langues enseignées au Congo, — question qui demeure livrée à la fantaisie de chacun. En prenant son arrêté du 20 décembre 1920 par lequel il a rendu l'enseignement du français obligatoire dans toutes les écoles de l'Afrique équatoriale française et interdit, sous peine de fermeture, l'emploi de toute autre langue, M. Augagneur, gouverneur général de l'ancien Congo français, s'est inspiré d'une règle suivie dans la plupart des colonies africaines. Le gouvernement de l'Angola n'agit pas autrement en ce qui concerne la langue portugaise. Or, au Congo belge, les missionnaires qui développent, autour de leurs centres d'évangélisation, la connaissance et l'usage de la langue anglaise, sont de plus en plus nombreux. C'est le cas de la plupart des missions protestantes. Lyautey, dont personne ne contestera le génie colonisateur, a pu écrire, dans ses admirables « Lettres du Tonkin et de Madagascar » : « C'est un fait. De par le monde, qui dit protestant, dit Anglais. » Je concède volontiers qu'il y ait, dans un tel aphorisme, une part d'exagération. Surtout, je ne voudrais pas qu'on se méprît sur ma pensée et qu'on y cherchât quelque injustice à l'égard des sociétés protestantes établies dans notre colonie. J'ai vu personnellement, dans plusieurs de leurs missions, notamment à Bolobo, le dévouement intelligent et généreux avec lequel ces hommes et ces femmes de cœur s'occupent de l'enseignement professionnel des noirs et combattent leur ignorance, leurs misères, leurs maladies. Ils ont droit à toute notre

admiration et à toute notre gratitude. Mais j'ai constaté aussi, — et le fait est d'observation générale, — que les indigènes qui se rattachent à ces missions se considèrent comme Anglais et que si l'on demande à un nègre protestant quelle est sa religion, il répond très ingénûment : « Je suis English. » Serait-il excessif d'exiger que des missionnaires étrangers, venus directement d'Amérique, d'Angleterre ou de Rhodésie, qui n'ont souvent aucun contact avec notre mentalité nationale, qui ignorent nos institutions et nos méthodes, soient légalement invités à faire la preuve de la connaissance du français, — ou si l'on veut (pour ne froisser personne) — la connaissance de l'une de nos deux langues nationales ? Aucun État, soucieux de son autonomie, ne souhaite voir se développer chez lui une influence étrangère, quelque sympathique qu'elle lui soit au demeurant. J'en dirai tout autant, avec la même franchise, d'une mesure qui fut arrêtée lors de son voyage aux colonies, par M. le ministre Franck et qui demeure toujours en vigueur : c'est le paiement à nos fonctionnaires et agents coloniaux d'indemnités spéciales, qui s'ajoutent à leurs traitements et qui sont calculées d'après le taux de la livre sterling et en tenant compte de ses fluctuations. Prendre une monnaie étrangère comme étalon de la vie matérielle d'un nombreux personnel belge, et intéresser ce personnel à la hausse de son cours, ne me paraît pas une formule heureuse, ni au point de vue national, ni au point de vue financier.

* * *

Un autre aspect du problème politique naît de l'infiltration arabe qui tend à se développer dans notre Province Orientale et au Katanga. Assurément, l'action de l'Islamisme, qui rayonne depuis des siècles jusqu'au centre de l'Afrique, ne se manifeste plus aujourd'hui tel qu'aux temps tragiques de l'esclavagisme. Mais elle offre d'autres périls. « L'Arabe, écrit le colonel Liebrechts, un de nos coloniaux les plus autorisés, est doux d'approche. Au fond, il est cruel et dangereux. Il ne crée pas. » L'influence de l'Islam peut d'ailleurs masquer d'autres influences. Je n'ai pas été peu surpris de découvrir, dans des factoreries étrangères établies le long du fleuve, des collections de chromolithographies publiées en Allemagne et vendues à vil prix aux indigènes. Elles reproduisaient, en même temps que le croissant, l'étendard du Prophète et des vues d'Orient, les portraits des derniers héros de l'Islam, depuis Enver jusqu'à Talaat. La question des langues intervient

ici une fois de plus. En effet, la diffusion très rapide du Kiswahili, qui est l'idiome de la côte orientale et qui est parlé par tous les arabisés, favorise la création d'un lien commun entre nos noirs d'Afrique et les musulmans de Zanzibar et d'Asie. Aussi je ne crois pas qu'aucun gouvernement européen, — réserve faite des desseins de l'Allemagne, — ait intérêt à généraliser cet enseignement.

Certes, l'autorité que nous exerçons au Congo n'est pas menacée de façon immédiate et directe par le risque arabe. Encore faut-il le prévoir. On en peut dire autant d'une obscure fermentation nationaliste dont le mouvement kibangiste a été une curieuse révélation. Le nationalisme ? Au Congo ? Il faut s'entendre. Assurément, il n'est pas question d'une « âme nationale » dans cet immense territoire, qui n'a jamais constitué une entité politique ou ethnique avant que nous l'ayons délivré de l'anarchie et de la barbarie. Des tribus profondément dissemblables les unes des autres y parlent 113 dialectes groupés en 14 langues différentes ! Dans l'ensemble, l'indigène, loin d'y être hostile au blanc, reconnaît sa supériorité et apprécie les avantages que lui vaut sa présence en Afrique. Mais, à la faveur de l'un ou l'autre incident ou de quelque maladresse, une propagande de désaffection pourrait trouver quelque jour, dans l'ignorance même de ces grands enfants, un « bouillon de culture » propice aux folles thèses d'un Marcus Garvey, le Moïse nègre des États-Unis, qui réclame, comme on sait, « l'Afrique aux Africains ». Contre un tel risque, il n'est pas de meilleur assurance qu'une politique indigène faite de justice et de bonté, doublée par l'élévation progressive et prudente à une morale et à une civilisation supérieures. Le moment viendra bientôt, je crois, où il sera sage de demander aux noirs instruits une certaine coopération à notre œuvre administrative et judiciaire. Et pourquoi ne verrions-nous pas un jour, lorsque des conseils consultatifs participeront à l'organisation des services à Elisabethville et à Kinshasa, des indigènes bien choisis être appelés à y délibérer avec des blancs, ainsi qu'on en fait l'expérience à Brazzaville ?

* * *

Mais à étudier ces diverses causes de souci ou plutôt de vigilance, dont il ne faut pas d'ailleurs s'exagérer la gravité, une conclusion se dégage plus nette que toutes les autres : **Les Belges doivent venir ici plus nombreux.** Il faut qu'ils s'intéressent plus directement et activement à ce qui est leur bien

et leur richesse. Plus nombreux doivent être les Belges d'initiative qui viendront ici tenter l'aventure. Plus nombreux les Belges qui y assureront les directions, les services et les emplois trop souvent confiés à des étrangers. Plus nombreux les Belges qui enverront ici leurs produits et leurs commis voyageurs. Plus nombreux les Belges qui déploieront ici, en terre belge, comme éducateurs, comme missionnaires, comme ingénieurs, comme industriels, comme capitalistes, des ressources d'activité et de dévouement qu'ils vont porter si volontiers sur tous les points du globe. Notre admirable colonie nous adresse à tous l'appel historique que saint François-Xavier clamait au XVI^e siècle du fond de l'Orient. : « Da mihi Belgas ! » « Envoyez-moi des Belges ! »

XVI.

Le steamer belge, trait d'union entre la colonie et la métropole. — Controverses coloniales — Un chasseur d'ivoire. — Sur la côte de la Guinée. — Les escales. — L'Escaut et le Congo. — Conclusions.

11 novembre 1922.
En vue de Terneuzen.

Au coup de cloche, l'« Albertville » s'est détaché du quai de Boma. Bien vite il accélère son allure. Et déjà, sur le " beach " dont les proportions se réduisent à vue d'œil, les groupes des coloniaux qui sont venus saluer de leurs adieux le départ du " mail " belge, ne forment plus qu'une seule tache blanche où se devine encore, dominant toutes les autres, la haute stature de M. Maurice Lippens.

Deux heures plus tard, un court arrêt à Banane. Puis les rives s'effacent tout à fait et voici le plein océan. Mais nous y vogons longtemps encore dans le chenal formé par la masse limoneuse des eaux fluviales, la proue pointée vers le soleil qui décline et qui ne tardera pas à plonger brusquement dans les flots, comme un énorme ballon de feu qui tomberait à la mer.

« Partir, c'est mourir un peu » a chanté Haraucourt. À quitter ainsi cette terre congolaise qui nous est déjà devenue presque familière, une nuance de regret se mêle, quoi qu'on en ait, aux souriantes perspectives du retour au foyer. Le souvenir de tout ce qui fut incommode ou difficile s'estompe rapidement. Et la mémoire évoque avec complaisance tant d'incomparables visions définitivement quittées. Certaines impressions se précisent et se classent sur un nouveau plan. Nous comprenons mieux encore ces énergies humaines que nous avons vues aux prises avec cette nature généreuse où rien n'est étriqué ni mesquin. Reverrons-nous jamais ces larges horizons de

brousse roussâtre, ces immenses savanes avec leurs aspects de vergers abandonnés, ces forêts ténébreuses, aux parfums et aux bruits mystérieux, où la vie se compose, se décompose et se recompose si vite, ces nuits claires sous la voûte infinie toute criblée de clous d'or, toutes ces races primitives aux mœurs curieuses et aux mentalités d'enfants et surtout cette vie libre et large, où l'individu n'est pas entravé à chaque pas par les contraintes des civilisations raffinées ? Je m'explique qu'on en éprouve promptement l'obsession. Je comprends les vieux coloniaux qui, après avoir maudit l'Afrique lorsqu'ils y étaient, ne l'ont pas plutôt laissée derrière eux qu'ils rêvent d'y retourner. Tels les fameux vétérans de Raffet qui « grognaient, mais marchaient toujours ». Après avoir juré de ne plus s'exposer au risque et à l'aventure, combien en est-il, parmi nos Congolais rentrés au pays natal, qui — après quelques semaines dépensées vainement à essayer de reprendre place dans notre vie bourgeoise tirée au cordeau, — s'en vont rôder aux environs de la rue Brederode en ruminant les tentations d'un nouveau terme ?

On dit que jusqu'à trente kilomètres des côtes, le grand fleuve qui ne veut pas se laisser oublier, prolonge en mer le courant des 80,000 mètres cubes d'eau qu'il déverse à chaque seconde dans l'Océan. Mais ce courant va plus loin encore qu'on ne le croit, et beaucoup de ceux qu'il a portés en subissent encore toute leur vie la force nostalgique...

* * *

Ces paquebots bi-mensuels de notre compagnie maritime sont d'ailleurs d'excellents traits d'union entre la colonie et la métropole. On y est à la fois en Belgique et au Congo. L'ambiance y est bien de chez nous : matelots et stewards y cultivent les savoureux accents de Flandre ou de Wallonie. La bonhomie et la preudhomie, qui sont parmi nos vertus nationales, y dégagent ce parfum de cordialité et de franchise qui valent tous les snobismes du monde. Le confort n'y a rien de guindé ou d'artificiel. Leur table et leur cave éveillent la juste admiration des étrangers, moins exigeants que les Belges ès-choses gastronomiques.

En même temps, on y baigne dans le prolongement continu des problèmes coloniaux. Ces vingt jours de traversée réunissent, en une utile rencontre, des fonctionnaires, des magistrats, de nombreux agents des sociétés industrielles et des compagnies commerciales, des missionnaires,

des officiers, des planteurs, voire de simples touristes. Voici, en marge de ce groupe principal, quelques Anglais venus de l'Est ou de l'Uganda. Voici des médecins militaires français retour du Darfour. Aux hommes de l'équipage se mêlent des nègres de types divers. Et il n'est pas jusqu'aux singes et aux perroquets, emportés par les passagers, qui n'apportent à bord leur note africaine.

Les ponts des paquebots sont, on le sait, les derniers salons où l'on cause.

Le thermomètre oscille entre « vers à soie » et « serres chaudes ». La mer est de plomb, comme accablée. N'importe. Les grandes toiles tendues servent de parasol. Dans les conversations un peu nonchalantes d'abord, les langues et les sentiments ont bientôt fait de se délier. Les propos des vieux coloniaux révèlent, en général, des appréciations et des opinions pratiques, mûries par l'expérience des réalités plutôt que par le goût des théories.

Ils s'accordent volontiers à dauber l'administration et l'esprit constipé des bureaux. Sur le ton plaisant ou sévère, ils critiquent surtout l'élévation des prix de transport, la complication des formalités requises pour l'obtention d'une concession ou d'un titre de propriété. Chacun a sa petite histoire : Un médecin qui s'est établi comme colon s'est vu refuser le matériel et les remèdes pour traiter les indigènes d'un poste important parce qu'il n'accepte pas de donner ses soins — contre argent comptant — à toute la population de la région circonvoisine. Un botaniste, — et quel botaniste ! le fameux Frère Gillet, — sollicite en vain depuis plusieurs années l'autorisation d'utiliser un alambic pour ses expériences d'essences à parfums. Les bureaux lui opposent qu'un particulier n'a pas le droit de distiller. « La fôôrme » disait Bridoisson. Quant à la magistrature, on lui reproche de vivre dans les textes. Dois-je ajouter que les interpellés se défendent, tout comme en un parlement. Grandes controverses entre les partisans de l'assimilation progressive des indigènes et ceux qui tiennent pour la nouvelle thèse à la mode : l'évolution du noir dans les cadres de sa vie traditionnelle et de son droit coutumier. Dans quelle mesure convient-il de développer les droits politiques des petits chefs locaux, dont l'autorité est souvent problématique ? L'administration, très férue de ce système, vient d'adopter, à leur intention, un nouvel uniforme dont plus d'un écuyer de cirque sera jaloux : tunique jaune à brandebourgs et parements rouges. Un fanion y ajoutera son prestige. Ce commerçant raille la

« circularomanie » à jet continu. Ce fonctionnaire fin-de-terme se plaint en revanche que les services rendus par l'administration ne soient point reconnus à leur valeur et n'assurent pas aux agents de l'État une vieillesse honorable.

Décidément, nous sommes bien en Belgique, puisqu'il est avéré depuis longtemps que « le Belge est un homme qui se plaint ». Mais quoi ! Le progrès ne veut-il pas toujours une certaine dose de mécontentement ?

* * *

Tandis que s'égrènent les doléances, — coupées souvent de souvenirs et d'anecdotes pittoresques, — le navire file ses 320 milles par jour vers le Nord. Il ne s'éloigne guère de la côte, où s'échelonnent des colonies pauvres ou un peu somnolentes auxquelles les grandes lignes de navigation mesurent avarement l'aumône d'une escale. Plusieurs sont moins des colonies véritables que des comptoirs achalandés ou délaissés suivant les à-coups de la politique ou du commerce. Excellente leçon d'histoire et de géographie qu'un tel voyage au large de l'ex-Cameroun, du Rio de Oro, de la Nigérie, du Lagos, du Dahomey, du Togo, de la Côte d'Or, du Pays des Ashantis.

Nous abordons la Côte d'Ivoire. C'est un rivage de sable, tout plat, derrière lequel l'œil découvre, en perspective lointaine, des lagunes marécageuses. Le port de Grand-Bassam s'y annonce par une rangée de bâtiments et de baraquements, — au type d'entrepôts ou de casernes. Un phare d'un côté. Une installation de T. S. F. de l'autre. Au milieu, un « wharf » en construction. Pour animer le tout, un petit train dont on voit courir la fumée, et — dans la rade, — quatre ou cinq bateaux à l'ancre. L'« Albertville » mouille à 1000 mètres de terre. Il embarque des sacs de noix de cola dont les Sénégalais sont friands. Quant aux passagers, pour monter à bord, ils sont hissés à la grue dans une sorte de nacelle en bois assez semblable à ces petites voitures de nos carroussels forains, où les enfants apprennent le goût et les dangers des voyages circulaires. Un de ces passagers, en costume de « capitula », fait sensation. Il arrive de l'Oubanghi-Chari avec 4 1/2 tonnes d'ivoire frais. Il confesse avoir abattu de son rifle plus de deux cents éléphants. Comme on le félicite : « Peuh ! fait-il d'un ton à la fois dégagé et modeste. Simple chasse commerciale ! » En effet...

Tandis qu'on étale sur un pont d'arrière le trésor de ses pointes et de ses escarvelles, le steamer reprend sa route. Il dépasse tour à tour la république noire de Liberia où se poursuit, depuis cent ans, une expérience médiocrement encourageante de l'« Afrique aux Africains », puis Sierra-Leone, chère aux philatélistes. Et voici, sur les côtes de la Guinée, — où chante, dans nos mémoires, la complainte du Petit navire, — l'escale de Konakry. Aux dernières heures du jour, en plein orage, l'« Albertville » y fait halte, dans un prestigieux cadre d'îles montagneuses, que les éclairs, tels des feux de projecteurs, font brusquement et tour à tour sortir de l'ombre.

Plus haut vers le Nord, c'est la Gambie anglaise, puis le Sénégal et l'arrêt classique à Dakar, port animé, ville prospère et non sans élégance, où la colonisation française révèle sa singulière emprise sur les indigènes. Spectacle amusant et instructif à la fois de ces noirs mi-civilisés, bons citoyens et bons soldats de la République, très à l'aise dans cette sorte de préfecture africaine où les modes parisiennes voisinent avec les amples gandourahs de toile bleue des trafiquants de Mauritanie et avec les burnous des fils du Désert qui passent sur leurs chameaux efflanqués.

À ce point précis, la proximité de l'Europe se fait sentir. Encore deux ou trois jours de navigation, le soleil apaisera ses ardeurs. Les casques et les vêtements blancs disparaissent

* * *

Ténérife est à peine africaine. C'est plutôt un coin de l'Espagne andalouse, avec d'admirables vues de terre et de mer, sous un climat exquis. De loin, le pic de Téide se dévoile dans l'aube nacrée. Le port de Santa-Cruz, où nous débarquons de bonne heure, est déjà tout animé de trafic. La petite capitale des Canaries s'éveille à la voix claire de ses campaniles. Mais dans les faubourgs, les cottages qui s'accrochent aux flancs de la montagne, prolongent encore leur sommeil, sous leur robe d'oléandres, de clématites et de liserons. L'île, que nous parcourons en auto, nous révèle, en une randonnée de quelques heures, ses richesses et ses beautés. San Cristofó de la Laguna, Tacoronte, Orotava datent des premières années de la conquête sur les Guanches. Dans des rues étroites et sombres, la surprise est grande de découvrir de superbes maisons patriciennes, aux hautaines façades de pierre où saillent des grilles ouvragées et des écussons

compliqués. Et dans les églises du XVI^e siècle, qui semblent sœurs de certaines de nos églises west-flamandes, les dévotions populaires illuminent, parmi les ex-votos, les broderies et les pierreries, d'émouvantes images du Christ et de la Vierge, — chargées de lourds vêtements. On nous montre au passage un somptueux mausolée qui s'élève au milieu d'un jardin antique et silencieux. Et l'histoire de ce monument vaudrait d'être contée par un Mérimée ou un Barbey d'Aurevilly. C'est la revanche d'une mère qui se vit refuser naguère par le clergé de l'île des funérailles religieuses pour son fils, auquel son affiliation aux sociétés secrètes avait valu l'excommunication. Puisque son cher mort était tenu pour indigne de reposer en terre bénite et au cimetière commun, la fière matrone voulut du moins apaiser par ce monument royal les tourments de son amour maternel et de son aristocratique orgueil. Elle y dépensa, dit-on, le plus clair de son bien. L'Espagne mystique et chevaleresque côtoie, d'ailleurs, ici une vie très moderne et élégante, où les résidents anglais prennent une large part. C'est surtout la vallée de l'Orotava qui les attire. Dominée par le Pic, et dominant elle-même un beau panorama maritime, elle est tapissée d'immenses cultures fruitières. Sa beauté justifie l'admiration qu'éprouvait pour elle le grand voyageur Humboldt, qui la célébra avec lyrisme.

À Ténériffe le pavillon belge est depuis longtemps familier. Il le devient peu à peu à Casablanca, où nos bateaux du Congo stationnent désormais, à l'aller et au retour. Excellente initiative qui — entre autres profits, — met à la portée de nos coloniaux la leçon des merveilles que la France, sous l'impulsion du maréchal Lyautey, a fait surgir au Maroc depuis dix ans. Casablanca, cité toute neuve et d'une vie intense, révèle et résume, de façon saisissante, la grande puissance agricole et commerciale qui se substitue graduellement au mystérieux Moghreb-el-Aksa. Ce vieil empire chérifien, immobile comme l'Islam, on en retrouve le décor à Marrakech, à Fez, voire à Tanger. Ici, c'est à peine si quelques teintes et reflets d'Orient se mêlent au tableau que forment les bâtiments battant neuf, les grands magasins à l'européenne et les maisons de rapport. On croirait débarquer dans un petit Marseille, où les « Teurs » seraient plus nombreux que dans le grand. Pour couper la « barre » qui rend si difficile d'accès tous les ports de la côte occidentale d'Afrique, une superbe jetée s'allonge déjà à 1,600 mètres en mer. À proximité du port, aboutissent les voies ferrées et les services

d'auto-cars, dont Casablanca constitue le nœud vital. Autour de la ville, la plaine est unie et s'étend à perte de vue. D'un champ d'atterrissage, voici un avion qui s'élève dans le ciel bleu et prend le chemin d'Europe. Demain soir, il sera à Toulouse, narguant les Colonnes d'Hercule et les Pyrénées.

* * *

Nous voici maintenant presque au terme du périple entrepris.

Il y a deux heures à peine, au coup de midi, l'« Albertville » a arrêté ses machines pour s'associer à la cérémonie pieuse qui unissait, au même moment, tous les cœurs belges dans l'hommage au Soldat Inconnu. Nous stoppions à peu près à la hauteur de Nieuport, face à ce lambeau du sol sacré où, quatre années durant, la Belgique s'accrocha héroïquement, dans sa volonté de vivre et de vaincre. L'air était radieux et comme poudré des rayons de la victoire. Et voici que tout à coup, — telle la paix après l'armistice, — à l'entrée même de l'Escaut, un impitoyable brouillard s'est abattu sur l'estuaire, nous enveloppant et nous bloquant dans sa ouate humide et mélancolique. Le moment et le symbole sont propices pour ramasser en quelques conclusions générales tant d'impressions cueillies au cours de cette passionnante randonnée de trente mille kilomètres.

Je rentre du Congo avec une foi profonde et ardente dans les possibilités en quelque sorte infinies que nous assure notre colonie, réservoir inépuisable de matières premières et marché immense ouvert à nos industries. Aucun des obstacles que rencontre sa mise en valeur : insuffisance des transports, risques sanitaires, organisation de la main d'œuvre n'est au-dessus de nos forces. Là-bas, comme ici, comme partout, la vie ne se livre pas toute seule. Il faut la conquérir et la mériter. Mais nulle part sans doute la générosité de la nature ne répondra mieux à l'effort de l'homme. Cet effort en terrain vierge a donné déjà d'admirables résultats. N'oublions pas que la reconnaissance de l'État indépendant date de 37 ans et que la prise de possession par la Belgique remonte à quatorze années seulement.

En ce court « œvi spadium », quel pays, placé devant une tâche aussi titanique, eût fait plus et mieux que la petite Belgique ? Dans l'ordre politique, un tel effort a grandi son prestige. Il lui permet, en un temps où les intérêts internationaux ne se débattent plus sur le seul échiquier

européen, mais sur la carte du monde, de revendiquer une place que n'eussent point justifiée, à elles seules, ses étroites frontières. Dans l'ordre économique, au moment où les barrières douanières se dressent partout plus hautes, où maints débouchés d'avant-guerre sont fermés pour nous, où le déficit de nos exportations compromet nos conditions d'existence matérielle, cet empire colonial est un argument et un exutoire d'activité qui peut nous sauver, si nous le voulons. Dans l'ordre intellectuel et moral, c'est une incomparable école d'initiative, d'ingéniosité, de volonté, où notre nation doit élargir et élargit déjà ses conceptions et ses responsabilités. Mais si la moisson est immense, les ouvriers sont trop peu nombreux...

Il ne suffit pas que nous développons l'outillage de la colonie, en utilisant à cette fin les réparations de l'Allemagne ou les emplois de nos indemnités de guerre, voire en engageant davantage l'avenir financier de la métropole déjà grevé de tant de charges. Certes, il faut y construire de nouveaux railways et commencer par le plus urgent d'entre eux, celui du B. C. K. qui n'a que trop tardé ! Certes, il faut encourager l'industrialisation de nos exploitations coloniales et développer la formation professionnelle des indigènes. Mais il importe surtout que les Européens, — et les Belges les premiers, — apprennent à mieux connaître et à mieux suivre le chemin du Congo.

Voilà ce que j'ai éprouvé moi-même et ce que je souhaite pouvoir faire comprendre par d'autres.

Il faut que nos universités envoient chaque année là-bas, en voyage d'études et d'informations, l'élite de leurs facultés.

Il faut que nos innombrables groupements, — sociétés industrielles, commerciales, financières, charitables, philanthropiques, — et même nos sociétés d'art, de sport ou de tourisme aient à cœur de prolonger là-bas, — par la création de quelque succursale ou filiale, en s'intéressant à quelque effort pour le progrès moral ou matériel de notre colonie, — une activité ou un dévouement auxquels la colonie ouvre un champ immense.

Il faut que nos journaux fassent de même, — et que chacun d'eux tienne ses lecteurs au courant de notre vie nationale d'Afrique.

Il faut que cet Escaut, où j'écris ces lignes, « s'embouque », ainsi que disent les marins dans leur langage, à ce Congo que la Providence a dessiné

pour drainer vers lui toutes les richesses de l'Afrique Centrale.

Il faut que notre colonie, dans nos écoles, dans nos réunions publiques, dans nos méditations et nos plans d'avenir, soit étudiée, soit comprise, soit aimée, soit servie comme une dixième province du Royaume.

Il faut que cet admirable Empire qui est nôtre par le don génial de Léopold II, par les sacrifices de nos explorateurs, de nos pionniers, de nos missionnaires, par les efforts que déploient en ce moment même, avec une vaillance de tous les jours, tant d'enfants de notre sol, devienne vraiment belge dans l'intimité de nos cœurs et de nos intelligences, par une coopération active et constante de toutes les forces vives d'une Nation décidée à prospérer et à grandir.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Kaviraf
- Bernard54
- Yann
- Hsarrazin
- Hektor
- JLTB34
- Toto256
- Consulnico
- Manseng
- Artocarpus
- Acélan
- Montchenu

- Fabrice Dury
- Hector
- *j*jac
- Thibaut120094
- Cantons-de-l'Est
- Jahl de Vautban
- Reptilien.19831209BE1
- Newnewlaw
- Hildepont
- Bzhqc
- Ernest-Mtl
- ManuD
- M0tty
- TptBot

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)